This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600078082V

600078082V

LA RUSSIE

ET

LE NIHILISME

LA RUSSIE

ET

LE NIHILISME

PAR

M. PIERRE FRÉDÉ

« *Ceci tuera cela* »

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT
1880

246.

LA RUSSIE

ET

LE NIHILISME

CHAPITRE PREMIER.

QU'EST-CE QUE LA RUSSIE?

La Russie a toujours préoccupé vivement l'opinion publique en Europe. Le rôle qu'elle a pris il y a deux ans a semé partout l'inquiétude.

Il y a un siècle, on la connaissait à peine de nom. Quand on en parlait, ce n'était que comme d'une nation à part dans l'histoire par la singularité de ses mœurs, la monstruosité de ses institutions, comme d'un pays lointain, perdu dans les glaces et dans les neiges des régions polaires, tout à fait en dehors de l'action politique de l'Europe.

Tout à coup elle se révèle aux puissances occidentales, et du jour de son apparition elle aspire,

avec cette audace brutale du sauvage, à la domination du monde, à l'autocratie universelle. Chose étrange cependant, tel ce peuple est entré dans la civilisation de l'Occident, tel il est encore à l'heure présente. Il n'a pas fait un pas en avant. Moujick il était, moujick il est resté et restera encore des siècles!

Il excite aujourd'hui une curiosité d'autant plus vive qu'il est depuis quelques années comme enlacé, étreint dans les réseaux d'une mystérieuse et formidable société secrète, admirablement constituée, qui sait ce qu'elle veut, où elle veut aboutir, et qui ne tend à rien moins qu'à faire sombrer la Russie, vermoulue de tous les côtés, et du même coup supprimer la famille des Romanoff.

Il règne, à l'égard de la Russie, une ignorance complète accréditée par des livres où la fiction a presque toujours pris la place de la vérité. Les journaux, pleins de récits contradictoires, embrouillent plutôt qu'ils n'éclairent. A en croire les uns, c'est un pays barbare; à en croire les autres, il renferme au contraire les éléments, encore rudimentaires il est vrai, d'un avenir fabuleux de richesse, de grandeur, d'industrie, de force matérielle, dont l'Europe devrait se préoccuper comme d'un danger pour l'avenir.

Si l'Europe est encore à cette heure sous l'empire

de beaucoup de préjugés et d'erreurs pour la Russie, la faute en revient aux Russes eux-mêmes. L'habitude, une habitude séculaire, de la dissimulation et de la flatterie, est poussée si loin chez eux que tout le monde, sans exception, s'y fait le complice du gouvernement pour tromper et induire en erreur, par les plus absurdes mensonges, les voyageurs qui auraient pu le mieux, par leur esprit d'impartialité et d'investigation, approfondir certaines questions et faire apprécier ce pays sous son véritable jour. Ainsi s'explique pourquoi l'on sait si peu de chose sur cet empire.

En Allemagne plus que partout ailleurs le nom russe est abhorré; il est l'expression la plus complète de la barbarie et de la sauvagerie, et pour la plupart des autres nations de l'Europe le Russe est encore le Tartare nomade de Tamerlan. Cependant, bien qu'il soit un peuple à part dans l'histoire, il n'en est plus tout à fait au temps où Ivan le Terrible, le Tibère moscovite, ivre de fureur et de sang, tuait tous les boyards qu'il rencontrait dans les rues de Moscou, et faisait jeter, morts ou vivants, tous les cadavres dans une voirie ignoble.

Mais s'il n'en est plus au temps où Pierre le Grand rendait la justice le sabre à la main, abattant les têtes de strélitz révoltés, et assistait onze jours durant aux exécutions les plus atroces, on s'y croi-

rait encore au temps d'Anne Ivanowna et d'Élisabeth Petrowna, où l'on déportait en Sibérie tout ce qui déplaisait aux favoris de ces deux Messalines.

Aucun peuple n'a plus d'orgueil que le Russe. Il pousse cette lésion du sens moral jusqu'à l'absurde, la vanité jusqu'à la démence, défaut de tous les peuples qui n'ont point d'histoire. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, c'est encore aujourd'hui le Scythe des temps romains, mais le Scythe badigeonné d'une couche de civilisation à la colle qui déteint à chaque instant, aussi bien sous le drap et la soie, sous l'habit galonné, que sous la peau de mouton du paysan.

Malgré l'invasion de 1814 et 1815, malgré la guerre de Crimée en 1854 et les contacts des armées russes avec les armées des peuples occidentaux, rien n'a changé en Russie. L'état de choses est resté le même : un tzar disparaît de ce monde, un autre lui succède et continue le même système de gouvernement. Le tzar actuel a affranchi les serfs, soit; mais cet affranchissement est-il la liberté? Non. L'homme ne peut plus être vendu comme un bétail de ferme, voilà tout. C'est toujours le même despotisme, le même mépris de la liberté et de la vie de l'homme. L'éducation du peuple continue comme devant à se faire par le

bâton, qui est resté, d'un bout à l'autre de l'empire, l'*ultima ratio* des tzars.

La population de cet empire est un assemblage de cent peuplades diverses soudées ensemble par une habile et machiavélique politique.

De tous ces peuples, aucun ne s'est soumis, ne s'est confondu sérieusement dans cette grande unité russe tentée et si opiniâtrément poursuivie par les tzars. Tous ont conservé leur nationalité, leur langue, leurs mœurs, leurs religions, leurs coutumes, leurs costumes et jusqu'à leur mode de juridiction, pour la plupart du moins. Parmi les plus antipathiques à ces tentatives de fusion, les membres mêmes de la grande famille slavonne ne sont pas les moins violents à les repousser.

Ces peuples ne sont reliés entre eux par aucune affinité naturelle, par aucune communauté d'intérêts politiques. Tous convoitent de vivre de leur vie propre et le peuvent. Une unité russe est une chimère. Toutes ces races bizarres, étrangères les unes aux autres, arbitrairement agglomérées par la politique et par la guerre, cousues ensemble comme les pièces de toutes les couleurs d'un habit d'arlequin, ne sont maintenues que par une discipline inexorable et des lois d'une barbarie sans nom.

Que demain l'équilibre se rompe, et cet empire

bâti de tant d'éléments divers s'en va en lambeaux.

Quelle affinité y a-t-il entre les Polonais et les Kosaks, qui, dès le lendemain de leur soumission, ont regretté leur indépendance et leur vie nomade?

Quelle affinité entre les Allemands des rives de la Baltique et les Grecs de la Crimée, entre les Suédois de la Finlande et les habitants des versants du Caucase et les Persans de la Géorgie, de la Mingrélie, etc.?

Ce vaste assemblage de peuples et de peuplades hétérogènes se dissoudrait évidemment, s'il n'était retenu par une armée formidable. Au premier revers d'une guerre sérieuse, des batailles perdues, le territoire est envahi et la Russie se désagrège et périt comme l'empire romain, avec lequel elle offre plus d'un point de ressemblance. Au premier appel à l'insurrection, qui sait où s'arrêterait l'incendie?

A Rome, les esclaves étaient rigoureusement exclus du service militaire. Là-bas, ce sont eux seuls qui portent les armes. Le souvenir de Pugatscheff, ce Spartacus russe qui fit trembler la tzarine Catherine II, n'est pas encore effacé de l'esprit des paysans russes; la tradition se répand de père en fils dans chaque famille.

Qu'est-ce donc que la Russie?

La Russie est une contrée immense. Son étendue, de l'est à l'ouest, est de trois mille six cents lieues, et de plus de neuf cents du nord au sud, c'est-à-dire d'Arkhangel à Odessa. Cette largeur serait plus considérable, si on la mesurait de Iénisséi, ville sibérienne, à Tiflis et à Lemoran, villes persanes enlevées à la Perse en 1828.

C'est un pays plat ou peu accidenté, couvert de forêts, de marais, de lacs, d'énormes cours d'eau, couvert de neiges et de glaces à peu près sept mois de l'année. C'est aussi le pays le plus heureux de la terre, où l'on ne connaît ni chartes, ni constitutions, ni droits électoraux, ni suffrage universel, ni chambre des députés, ni sénat, ni l'égalité devant la loi, ni la fraternité, ni liberté d'aucune sorte, toutes choses en un mot qui font la gloire, la joie, la prospérité, la tranquillité, le bonheur, la fortune des peuples européens, du peuple français en particulier, et où le despotisme le plus sauvage fleurit dans toute la majesté de sa gloire.

Un pays où l'on cultive le bâton, le *keitt of nine* (chat à sept queues) le knout, — un joli petit instrument, — l'oppression, la concussion, la vénalité et toutes les filouteries et les escroqueries imagi-

nables ; où l'homme ne pense pas, ne doit ni penser, ni causer politique, ni discuter publiquement une question d'économie sociale ; où celui qui s'aviserait d'émettre une opinion quelconque, fût-elle photographiée sur celle de l'autocrate qui gouverne cet heureux peuple; où l'homme qui penserait serait à l'instant même fouetté, knouté et envoyé en Sibérie pour la tranquillité de l'autocratie.

Ce tzar personnifie tout : il est la loi vivante, la loi suprême. Sa volonté n'est point discutable, ne subit pas l'ombre d'un contrôle. Il est maître absolu de tout et de tous. Armé d'une baguette, d'un knout (fouet), il règne paisiblement sur ces tas d'hommes qui tous, petits et grands, nobles, marchands, roturiers, s'empressent d'obéir, de courber l'échine en Z devant lui. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il n'y a jamais eu là que des révolutions de palais, dans lesquelles le peuple russe n'avait rien à voir, n'a rien vu, s'est donné de garde de rien demander, et que ce pouvoir autocratique s'est transmis jusqu'ici de père en fils sans trouble, sans contestation ni opposition, de même que l'on transmet en héritage à ses enfants, neveux ou nièces, une ferme avec tous les animaux qu'elle renferme.

On voit tout de suite comme cette forme de gouvernement est simple et peu coûteuse!

Un fouet, rien qu'une lanière au bout d'un bâton, et tout marche comme sur des roulettes; personne ne murmure, personne ne se plaint. C'est à croire en vérité que c'est la meilleure formule de gouvernement, la meilleure manière de gouverner les hommes, et que l'ignorance et la barbarie des mœurs sont, en politique, des axiomes vrais, une garantie d'ordre moral et d'ordre social, puisque jusqu'à présent l'histoire russe ne fait mention ni d'émeutes populaires, ni de révolutions, ni de barricades, ni de revendication de droits municipaux, ni de pillage à main armée, ni de massacres d'otages, ni d'incendies de palais et de monuments, ni de maisons pétrolées, ni d'assassinats de généraux, ni de vol des caisses publiques.

Mais que le knout disparaisse, cesse de fonctionner, et tout croule, tout sombre.

A cette entrée en matière on va sans doute s'imaginer que je vais faire de ce pays une peinture de fantaisie. Non. Je n'inventerai rien, je ne livrerai rien aux conjectures. Je présenterai cet empire tel qu'il est, tel que je l'ai vu pendant des années, sans parti pris de dénigrement. Si laid que je le fasse, je resterai au-dessous de la vérité. Je n'ai ni haine, ni fiel, ni rancune contre ce peuple. Je suis allé chez lui, j'y ai vécu de ma propre volonté, je raconte sans parti pris de dénigrement, l'esprit

dégagé de toute vanité nationale : mon pays n'a rien à envier à personne ; je raconte mes impressions au courant de la plume, telles qu'elles se présentent et sans m'astreindre à un enchaînement logique des faits. Je dis ce que j'ai vu et observé autour de moi. En montrant la Russie telle qu'elle est, je n'ai certainement pas en vue de faire l'éloge de ses institutions, je n'ai d'autre intention que de constater son état actuel.

Ceci dit, je commence mes récits :

CHAPITRE II.

A TRAVERS L'ALLEMAGNE.

Trois voies s'ouvraient devant moi pour me rendre en Russie :

L'une, par le Sund, la mer Baltique, les bateaux à vapeur partant périodiquement du Havre, et faisant une escale de quelques heures à Copenhague, capitale du Danemark, où l'on voit encore la grande tour cannelée de Tycho-Brahé, l'astronome danois ; une traversée de huit jours, pendant laquelle les passagers n'ont d'autres distractions que celles de fumer et de regarder les marsouins sauter hors de l'eau ;

L'autre, par le Danube, à travers l'Autriche, ou par la Méditerranée, l'archipel grec, le Bosphore, Constantinople, la mer Noire, pour atterrir à

Odessa, à quatre cents lieues de Moscou ; une traversée de dix-sept jours ;

Enfin, par l'Allemagne et la Prusse.

Je donnai la préférence à cette voie, bien qu'elle dût m'imposer trente et quelques jours de patache.

J'étais d'autant plus curieux de traverser l'Allemagne, que les Prussiens chantaient depuis longtemps, sur tous les tons, dans un style dithyrambique, les hautes vertus et le degré très élevé d'éducation morale du peuple allemand, cousu de bonnes mœurs. A les en croire, nous étions, nous autres Français, un peuple de vauriens, de scélérats, la honte de l'humanité, un peuple indisciplinable, aussi sec de vertus que la peau ratatinée de la plus vieille momie perdue dans les profondeurs des pyramides de Gizeh.

Il n'en coûte rien à mon amour-propre de reconnaître que le Prussien est le plus disciplinable et le plus discipliné des Allemands, la schlague et les bottes aidant ; mais voyons, en passant, ce qu'il est, au point de vue de la moralité seulement.

Si nous demandons aux États-Unis d'Amérique, au Brésil, au Mexique, aux colonies anglaises combien, bon an mal an, on pend et on lynche d'individus (assassins, empoisonneurs, banquerou-

tiers, incendiaires, étrangleurs) d'origine allemande, on vous répondra que, sur dix criminels, il y en a sept élevés, éduqués, moralisés en Allemagne, et qu'à New-York et à San-Francisco, les gredins les plus redoutables sont encore des sujets prussiens émigrés.

Si nous interrogeons les autres États de l'Europe, la Russie, par exemple, combien il y a d'Allemands en Sibérie, on vous dira que les mines en sont peuplées, et partout de même.

Paris, disent les Allemands, est le lupanar de l'Europe, où grouillent tous les vices.

Que Paris soit ce qu'ils disent, cela est possible, je n'y contredirai pas. Le relâchement des mœurs est la plaie des grandes villes ; aucune grande ville ne peut se soustraire aux éléments de dépravation qui y fermentent. Mais, si cette dépravation est grande chez nous, elle s'y montre sous un jour qui sollicite les circonstances atténuantes, parce qu'elle est alimentée presque exclusivement par tous les peuples de la terre, et tout particulièrement par les Allemands des deux sexes.

Mais cette dépravation, sous quel aspect la voit-on, à Berlin, à Hambourg, partout en Allemagne? Malpropre, dégoûtante, suant tous les vices, tous les crimes, et avec un caractère de pourriture et de bestialité sauvage.

Ajoutons qu'en aucune ville du monde on ne constate autant d'adultères qu'à Berlin.

Parmi les grandes lorettes qui ont jusqu'ici tenu le haut du pavé, parmi les grandes Laïs qui font étalage de leurs millions, de leurs titres de noblesse, de leurs châteaux, et font retentir les tribunaux de leur triste et scandaleuse personnalité, qui voyons-nous? Presque toujours et partout des Allemandes, des Berlinoises.

Et Muller! ce scélérat célèbre, inventeur de l'assassinat en wagon, pendu à Londres il y a quelques années? Un Prussien.

Et ce ministre protestant qui étranglait des jeunes filles après les avoir odieusement outragées? Encore un Berlinois.

Et cet autre pasteur luthérien qui, pour épouser une fille sortie d'un lupanar de matelots de Hambourg, empoisonne son père, sa mère, ses sœurs, la servante de sa famille? Encore un autre Berlinois.

Nous avons eu des Brinvilliers, je ne le nie pas. Mais Marguerite Tims, comtesse d'Orlamond, qui a empoisonné deux maris, ses quatre enfants, son père, sa mère, son frère, une trentaine de voisins et de voisines, sous les yeux mêmes de la magistrature de la ville? Une Prussienne. Et ces crimes ont duré vingt ans sans éveiller les soupçons.

Et Maria Wansigers, cette Locuste décapitée, il y a quelques années, pour avoir tué une vingtaine de personnes par l'arsenic? Encore une Prussienne.

Je me borne à citer ces quelques exemples de la moralité prussienne. La nomenclature des scélérats de tous les calibres, nés en Prusse et en Allemagne, serait en vérité trop longue. Passons.

Je continue le voyage.

Pour se rendre à Saint-Pétersbourg ou à Moscou par l'Allemagne, on doit forcément traverser les États prussiens d'un bout à l'autre, dans leur plus grande longueur. Je pris le mode de transport dont je viens de parler, bien qu'il fût plus coûteux, plus fatigant, plus lent que le chemin de fer, mais qui avait un avantage très grand au point de vue de mon insatiable curiosité.

Le post-wagon est, généralement, une espèce de coucou fabriqué sous Henri IV, attelé de deux chevaux, quelquefois de trois, quand le relais à parcourir est trop long ou montueux, et conduit par un postillon rouge de poil et de peau, en habit vert-pomme galonné de rouge ou de jaune, portant en sautoir une trompette en cuivre dont il tire des sons criards et sauvages, à la façon des traîtres de mélodrame.

Un Anglais accompagné de son fils en bas âge

se rendait également en Russie dans cette même voiture ; il ne parlait que quelques mots de français seulement.

Notre conducteur donnait plus d'attention à sa pipe et à son briquet qu'à son attelage, dont l'allure de tortue exaspérait mon compagnon de route. Nous avions beau lui vociférer sur les tons les plus lamentables d'aller plus vite, le bonhomme, sans s'émouvoir plus que cela, continuait de battre son briquet et de fumer ; mais de temps à autre, pour calmer l'impatience des voyageurs, il leur montrait de la main, dans le fond de l'horizon, un endroit quelconque, célèbre dans l'histoire du pays par une bataille, un assassinat, une exécution à mort.

« Vo ne saivez pas pâler anglais, fit notre John Bull au cocher ; surprenant, surprenant; aho! aho! voyez cette petite gaçon! il est mon fils, il a houit ans, et toute petite il pâlait anglais comme moi, et ce grand gaçon, il ne pâle pas anglais! Surprenant! »

Tous les quarts d'heure on se heurtait à une barrière à bascule bariolée aux couleurs prussiennes, blanc et noir légèrement lisérés d'un filet rouge. Les chevaux, accoutumés à la route, s'arrêtaient d'eux-mêmes, et le préposé, en robe de chambre fourrée de peaux de lapin, de mulot et de taupe, une longue pipe à la bouche, le chef

orné d'un bonnet de peau de hérisson ou de sanglier, sortait de sa guérite, s'avançait gravement pour recevoir le péage de la route, nous souhaitait bon voyage dans ce dialecte guttural que l'on connaît à cette race d'hommes, rentrait d'où il était sorti en lançant dans l'air d'épaisses bouffées de tabac. La barrière se levait comme par enchantement, et la patache poursuivait son chemin, pour se heurter ainsi toutes les demi-heures à d'autres barrières. C'est avec le produit de ce genre de perception qu'en Allemagne on entretient les routes.

Si mal que je fusse dans ces voitures disloquées se balançant comme un vieux navire secoué par les vents, je ne regrettai pas ce genre de transport qui me permettait de traverser les villes, les hameaux, les bourgs, les villages, de longer les maisons, de plonger les yeux dans ces intérieurs étranges, presque partout misérables, de coudoyer les indigènes, d'observer les mœurs, les usages du pays, un kaléidoscope d'Allemandes et d'Allemands toujours, à toute heure, occupés à manger des tartines de saindoux garnies de lard rance, à se gorger de bière, de café, et à chanter des couplets invariablement terminés par cet éternel refrain : « Là, là, itou » ; ou encore à valser, à boire du schnaps ou du cummen à plein verre, pour s'étourdir de leur misère et oublier dans l'ivresse

la brutale oppression qui pèse sur eux. L'administration allemande n'est pas douce pour le peuple; elle sait lui soutirer jusqu'à son dernier sou.

De temps à autre j'apercevais dans la plaine, le long de la route, à quelque distance d'une ville, des bataillons de la landwehr faisant l'exercice, entourés de curieux et de badauds en guenilles. Cette institution militaire, unique dans le monde, fait de la Prusse une puissance de premier ordre, fort dangereuse pour tous ses voisins, qu'elle oblige à se ruiner pour entretenir, par mesure de prudence, des armées considérables toujours prêtes à entrer en campagne.

En passant par Eisenach, je me fis conduire au château de Marbourg, où Luther se tint caché pendant plusieurs années. C'est dans l'une des pièces de ce château de hobereau, du même style que ceux des bords du Rhin, perché dans les airs comme un nid de vautour au haut d'un pic, que le grand réformateur, dans un moment d'hallucination, pendant sa célèbre conférence avec le diable, jeta avec violence son encrier contre la muraille, derrière la porte d'entrée, où il croyait voir ricaner le prince des enfers. La tache s'y voit encore, étalée, plus grande qu'une assiette, et constellée d'éclaboussures. L'escabeau sur lequel il s'asseyait — un tronc d'arbre coupé à sa base —

et la table, informe et grossière, assemblage de quatre planches d'une brasse de longueur, comme un établi de tailleur, y sont restés dans le même état où ils étaient le jour où Luther quitta cette demeure.

Je m'arrêtai à Berlin pour m'y reposer un ou deux jours et revoir les quartiers les plus intéressants. J'étais dans cette capitale de la Prusse en 1848, à l'heure où les républicains de cette époque, armés de grands sabres, coiffés de chapeaux tyroliens parasolés de plumes de queues de coqs multicolores, promenaient triomphalement, en hurlant mille imprécations contre les tyrans en général et le roi de Prusse en particulier, les cadavres des martyrs morts pour la défense de la liberté et ramassés dans les rues. Et, spectacle étrange, qui restera à jamais dans les annales de l'histoire prussienne, le roi, la reine et tous les membres de la famille royale de Prusse, — conspués, humiliés, outragés par une foule de gredins et de scélérats, — obligés d'assister à genoux, tête nue, du balcon du vieux palais, à ces funérailles que la populace avinée poussait sous leurs yeux. Ce souvenir est resté profondément gravé dans ma mémoire. Je me rappelle ces scènes de forcenés comme si elles ne dataient que d'hier. La pâleur livide de toutes ces figures royales accusait une

anxiété cruelle, une terreur navrante. Un mot, un cri, une menace, partis du milieu de cette foule, et tous ces princes, toutes ces princesses subissaient le sort des otages de la Roquette. Le roi actuel fut le seul de sa famille qui eût pu se réfugier à Potsdam.

Tous les arbres de la promenade des Tilleuls (Unter-Linden) étaient littéralement enjuponnés, de la base aux premières branches, d'affiches, de proclamations, d'appels au peuple, tout comme à Paris au temps de la Commune. En un mot, Berlin, la vieille ville du grand Frédéric, était dans la plus crapuleuse anarchie. « La liberté commençait son tour du monde », ainsi que disait jadis Lafayette, ce vieux héros ranci des deux mondes. Il est vrai que jusqu'ici cette liberté, comme l'entendent les radicaux, a fait bien peu de chemin en Europe; ce n'est pas absolument regrettable.

Berlin est assise au milieu d'une plaine sablonneuse, immense, sans relief, sans accident de terrain. La vieille ville, comme toutes les cités anciennes, est un labyrinthe de rues et de ruelles où se concentre le commerce de détail. En s'agrandissant, elle s'est faite plus coquette; ses rues, à angle droit, bordées de hautes maisons insignifiantes, sont pavées avec des cailloux et bordées de chaque côté, le long du trottoir, d'un fossé d'égout

à découvert. La Sprée, un ruisseau pas plus large et aussi nauséabond que la Bièvre à Paris, traverse une partie de la ville. L'Unter-Linden est une allée en contre-haut de deux rues qui la bordent; elle est à peine large de deux mètres, et coupée au regard de rues transversales. Elle commence sur la place du Vieux-Palais, et aboutit à la porte de Charlottenbourg, espèce d'arc de triomphe surmonté de quatre chevaux de bronze qui ont fait le voyage de Paris sous l'empire de Napoléon Ier, et que Waterloo a ramenés à Berlin. Le palais n'est pas la résidence habituelle des rois de Prusse. On en a fait un musée, tout en réservant des appartements pour les réceptions de gala de la cour. Le roi loge dans une simple maison perchée au haut d'un perron, au commencement des Tilleuls. En fait de monuments, rien que des églises, d'un style lourd, nu comme les tombes d'un cimetière.

De Berlin, ma patache s'achemine vers Kœnigsberg, la vieille capitale de la Prusse royale, le Reims de la Prusse, assez curieuse à visiter en passant : de grandes maisons en briques rouges, avec leurs perrons à balustrades de fer forgé de dessins bizarres. La principale industrie de cette ville est la recherche des ambres fossiles dans les sables de la mer, et la fabrication de bouts d'ambre pour suçons de pipe, de boules pour col-

liers, bracelets, etc. Le lendemain matin nous entrions dans Tilsitt, gros bourg sur la rive gauche du Niémen, qui doit d'être connu géographiquement et historiquement à l'entrevue des trois empereurs après la bataille de Friedland, en 1808.

Quelques heures après, la patache nous déposait devant un poste de douaniers russes.

CHAPITRE III.

ENTRÉE EN RUSSIE.

Je venais de quitter l'Allemagne où, d'un bout à l'autre, on sentait le lard rance, pour entrer dans un pays où l'odeur du cuir de Russie nous sautait au nez et imprégnait nos habits.

L'agent principal, accompagné de deux kosaks tout déguenillés, à cheval, leur lance sur le dos, leur knout à la main, vint me saluer avec une politesse obséquieuse, en me demandant, de cette voix féline et mielleuse qui caractérise les portières et le peuple russe, de lui permettre de jeter un coup d'œil, un simple coup d'œil sur mon passeport, rien que pour la forme et obéir aux règlements. J'exhibai ma feuille de route, en offrant une cigarette aux douaniers, très flattés de cette politesse,

Tous avaient le poitrail étoilé de décorations et de médailles de toutes les formes : rondes, carrées, triangulaires.

Le chef des douaniers se permit de m'exprimer en très bon français les regrets de voir que mon passeport n'était point en règle et me fit subir un long et très minutieux interrogatoire.

D'où venez-vous? Que venez-vous faire en Russie? Êtes-vous orphelin? Avez-vous été vacciné? avez-vous encore vos dents de lait? Quelles sont vos opinions politiques? Êtes-vous un chaud républicain ou un tiède monarchiste? Avez-vous emporté assez d'argent pour vivre en Russie? Et pourquoi ceci, pourquoi cela, et une kyrielle de pourquoi!

Le contact électrique d'une pièce de quatre francs mise à propos dans la main du douanier changea tout d'un coup le cours des idées de ce fonctionnaire archidécoré, qui trouva aussitôt que l'Anglais et moi nous étions parfaitement en règle.

A partir de la frontière jusqu'à Pétersbourg on traverse successivement Mittau, bâtie au milieu d'immenses prairies et dont le palais des anciens ducs de Courlande, habité jadis par Louis XVIII pendant plusieurs années, est depuis lors abandonné aux chauves-souris, puis Riga, sur la rive droite de la Dwina, la ville la plus florissante de l'empire, puis Dorpat dont l'université, la première

de la Russie, est fort courue. C'est dans cette université qu'est né le nihilisme dont nous parlerons plus loin.

Enfin on arrive devant Pétersbourg. La porte de Paris, par laquelle on entre, est une espèce d'arc de triomphe posé sur quatre colonnes de granit rouge surmonté d'un fronton avec une inscription en caractères slaves, et les dates de 1814 et 1815. Ce singulier monument, élevé et isolé au milieu d'un marais, pour la rentrée glorieuse du tzar Alexandre Ier à son retour des campagnes de France, était gardé par un fort piquet de kosaks à cheval et quelques fantassins qui buvaient du thé que leur servait un marchand ambulant portant sur son dos un récipient pareil aux petites fontaines de nos marchands de coco.

Là encore on me demanda mon passeport.

J'étais entré sans trop de difficultés dans l'empire des tzars. Mais il fallait pénétrer dans la capitale. Je compris que les Russes vivent éternellement consignés comme un régiment dans une caserne, sous l'œil d'un gouvernement soupçonneux.

On me fit les mêmes questions, les mêmes observations :

« Que venez-vous faire en Russie? Voyons votre passeport.

— Diable, fit l'officier, parlant le plus pur fran-

çais — un prince, un vrai prince natif de Kasan, — votre affaire est grave, mon ami. Il m'appelait son ami et je ne le connaissais que depuis quelques minutes. Je suis à cheval sur mon règlement, sur ma consigne. On ne peut entrer que muni d'un passeport régulier orné de tous les visas réglementaires... il vous en manque un...

Vous allez rester au poste jusqu'à ce que j'aie signalé votre cas à mon supérieur. Cependant, comme vous me paraissez être un bon diable, je ne demande pas mieux que de violer ma consigne : — tous les règlements sont faits pour être violés — si vous offrez à boire à mes hommes, dans ma personne.

— Comment donc, capitaine! Si un salkowe (pièce de quatre francs) peut rafraîchir vos hommes...

— Deux feraient mieux leur affaire et la mienne.»

Je sortis de ma poche deux pièces de quatre francs toutes neuves que je voulus mettre dans la main du capitaine.

« Non pas, fit-il. Non! Vous ignorez les usages du pays. Je vais vous les apprendre, ça vous sera utile. Vous comprenez... Je ne dois rien voir, entendez-vous ?... Je prends, mais je ne vois rien.

— Eh bien, alors, fermez les yeux.

— Voyez! saisissez bien le mouvement que je

vais faire. Je vais pirouetter, vous tourner le dos et ouvrir ma main en godet au bas de mon échine. Là, comme ça... vous y placez vivement vos deux pièces, même trois si vous voulez nous être agréable et généreux comme un Français, je les ferai immédiatement et sans les regarder passer dans ma poche. Comme cela tout est sauvé. Vous comprenez. Je ne fais que pivoter sur mes talons. Je n'ai rien vu, je ne vous connais pas, votre passeport est tout de suite en règle, il n'y manque rien, la barrière se lève, vous passez et mes hommes boivent du thé à votre santé. »

Quel singulier peuple! Voilà des gens qui vous affirment sans rire que les règlements douaniers sont faits pour être violés, qui se font payer, vous escroquent audacieusement, mais qui ne veulent rien voir, et reçoivent les choses par derrière, sur le dos!

L'officier leva la bascule et j'entrai enfin dans Pétersbourg par un faubourg désert, à travers des champs, des marais fangeux, pourris, couverts çà et là de broussailles et de quelques oasis de sapins, où l'eau est à fleur du sol. La ville commençait seulement à deux kilomètres de là.

D'abord des huttes en bois çà et là, puis quelques maisons en rondins de sapins, plus ou moins forme chalet. A mesure que l'on avance, la ville

se forme, aux rues fangeuses succèdent des rues à peu près pavées en cailloux, en galets de mer. On traverse des places jalonnées et des rues taillées à angle droit, avec trottoirs dallés en granit rouge ici, gris ou blancs plus loin. On ne s'est pas donné la peine d'apparier la pierre.

Plus on approche du cœur de la ville, plus les maisons se groupent, plus les rues s'élargissent : rues, trottoirs, maisons, monuments prennent des proportions étranges, proportions qui font l'orgueil et la joie des Russes. Le Moscovite croit que la hauteur de ses monuments, de ses casernes donne une idée de la grandeur, de la gloire de son pays; respectons sa croyance.

La première chose qui vous frappe en traversant Pétersbourg est l'air taciturne de la population, qui semble rongée par la fièvre, que tout le monde ici prend en naissant : la fièvre de la peur.

J'allai descendre à un hôtel qui m'avait été recommandé et où l'on parlait anglais et français; c'était bien mon affaire.

Le lendemain, à mon réveil, le garçon de l'hôtel me remit une missive sous un pli magistral orné d'un énorme cachet rouge, toujours la grandeur et la gloire de la sainte Russie : je m'étonne que ces gens-là ne marchent pas sur des échasses, pour donner une idée plus grandiose de leur bêtise.

Cette missive contenait l'invitation, non, l'ordre — le Russe ne connaît pas le sentiment de la plus élémentaire politesse, — de me présenter dans les vingt-quatre heures au bureau de la chancellerie de l'intérieur, où je fus soumis à un autre questionnaire du même genre.

Cette fois c'était un général tout galonné et décoré des pieds à la tête, à qui j'avais affaire.

« Monsieur, me dit ce représentant de la loi, le gouvernement connaît par A plus B la pensée, les affaires, les opinions de chacun des sujets de S. M. très orthodoxe, qui se nombrent par près de cent millions d'âmes. Il faut qu'il voie clair dans la pensée du voyageur qui franchit les frontières de l'empire, soit pour s'y établir, soit pour y faire de la botanique. Vous avez, à ce que je vois, une mission à remplir en ce pays, mais je dois vous dire que vous ne pouvez rester ici. Votre passeport n'est point en règle, et dame! vous comprenez... »

Ce disant le général pivotait lentement sur les talons de ses bottes, avec la main en godet, en bas du dos.

Ce mouvement me rappela le douanier de la frontière et le capitaine de la barrière, et je m'empressai de placer dans cette main ouverte en forme de crochet, un simple sou qu'il soupesa d'abord et fit passer dans sa poche sans le regarder. Ce brave

militaire, ne trouvant pas l'offrande à la hauteur du poste qu'il occupait, recommença sa pirouette en répétant : Vous comprenez... vous comprenez.

— Si je comprends, répliquai-je d'un air grincheux, mais certainement que je comprends, et je lui remis dans la main, toujours en crochet, deux autres sous qui allèrent dans la même poche. Et il me dit en souriant à la manière d'un bouledogue que l'on agace.

— Vous êtes un malin, vous. Vous irez loin, vous ferez votre fortune ici. Tenez, voilà votre passeport et votre permis de séjour valable pour un an. Coût : vingt francs. »

Je me suis toujours demandé ce qu'il a dû penser de moi quand le soir, fouillant dans ses poches il y aura trouvé trois vils sous au lieu de trois louis.

Dès que l'on met le pied sur le sol russe, la concussion apparaît de tous les côtés, du haut en bas de l'échelle sociale. Vous sentez que vous êtes au milieu d'un peuple gouverné par une administration corrompue et d'une vénalité monstrueuse, en un mot une administration de filous.

CHAPITRE IV.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Dès le lendemain je commençais mes promenades à travers la ville.

Pétersbourg a un caractère particulier, elle n'est point russe. N'étaient les militaires, en très grand nombre, on se croirait tout d'abord dans une ville européenne ; c'est une ville cosmopolite, une espèce de bazar. Tous ces militaires, comme les douaniers de la frontière, ont le poitrail constellé de croix, de rubans et de médailles de la ceinture jusqu'à la gorge; on croirait voir une armée de héros qui tous ont oublié de se couronner de lauriers.

Bâtie sur un sol allemand, qui faisait autrefois partie de l'Ingrie, et dans le goût allemand, hollandais, danois, hindou, ses monuments, en très

petit nombre, manquent totalement de grandeur et de style. Le palais d'Hiver, résidence habituelle de la cour, brûlé en décembre 1837 et réédifié en moins de deux ans, le palais Michel, le palais Danischkoff, le palais de marbre, auquel on avait oublié de faire une porte, le palais de Paul Ier, — où ce tzar a été étranglé par sa noblesse, du consentement de son fils Alexandre Ier, — et d'autres monuments sont des pastiches de tous les styles italiens et grecs et ne sont imposants que par leur massive lourdeur. Ce genre d'architecture, qui demande une vive et chaude lumière, jurent de se trouver sous un ciel plein de frimas durant les trois quarts de l'année.

L'académie, l'amirauté, avec sa haute flèche dorée, — bureaux de la marine, — sont des reproductions serviles des lourds palais hollandais et flamands ; les casernes, les couvents, l'hôpital des Enfants trouvés sont d'énormes constructions insignifiantes ; les théâtres, espèces de pâtés de briques badigeonnées, posés sur des places d'une vastitude qui les écrase ; l'église de Kasan, copie minuscule de Saint-Pierre de Rome, une véritable et absurde caricature ; les deux statues placées en façade, deux héros moscovites, semblent grelotter de froid dans leur costume étriqué. Le Gastinoï-Dwore (prononcer *Gastinidwore*) est un marché, une halle

si l'on veut, représentant assez exactement un caravansérail de la Perse et de l'Asie centrale. Cet énorme parallélogramme à deux étages d'arcades sous lesquelles sont des boutiques, où l'on vend de tout, en renferme intérieurement deux autres semblables au premier.

L'église d'Isaac, copiée sur le Panthéon de Paris, est toute en granit blanc. Des quatre frontons en bronze, deux sont dus à un artiste russe, et les deux autres à notre illustre statuaire, M. Lemaire, l'auteur du fronton de la Madeleine. M. Lemaire n'avait point la souplesse d'échine qu'il fallait pour plaire à la cour de Russie. Il oublia de modeler la famille impériale en petites statuettes et de s'offrir à faire les bustes des courtisans.

Artiste de génie, il se borna à faire deux chefs-d'œuvre que, par ordre, on eut l'infamie de faire couler en bronzes de différentes fontes.

Ce monument véritablement grandiose a été construit par un architecte français, du nom de Monferrand, mort en Russie quelques années après, et qui ne sut pas défendre son compatriote, de crainte de se voir lui-même mis à l'index par cette cour sans goût et sans urbanité.

C'est, après le Kremlin de Moscou, le seul monument remarquable qui soit en Russie. Sorti de là, on ne voit plus que des églises à dômes dorés ou

peints ou étoilés, flanqués de clochillons en forme de bonnets turcs, tous renfermant une collection de cloches, de clochettes de tous les calibres ; carillons bizarres, bruyants, que l'on met en branle du matin au soir, les jours de grandes fêtes, et le nombre en est grand en Russie.

Toutes ces églises sont nues à l'intérieur. On n'y voit ni chaises ni bancs. Le public doit s'y tenir debout ou apporter un pliant. Quand on est fatigué on s'assoit sur les talons, comme les Turcs. Les Russes sont iconoclastes, c'est-à-dire qu'on ne voit dans leurs temples aucune statue, aucune image de saint ou de sainte, excepté celle de la Vierge.

Saint-Pétersbourg, bâtie en vue d'en faire la capitale de l'empire et un port servant de débouché aux produits agricoles et industriels du pays, est assise sur les îles formées par les atterrissements successifs de la Néva, au fond du golfe de Finlande, défendu par la forteresse de Kronstadt. La Néva n'est point à proprement parler un fleuve, mais un large et profond canal qui sert d'exutoire au lac Ladoga, qui lui-même reçoit les eaux d'un chapelet de lacs et de marais d'une certaine étendue.

La ville est coupée de nombreux canaux sans écoulement, bordés de quais de granit, soudés les

uns aux autres par des ponts de la même pierre. Le pavage des rues, des places, fait le désespoir des cochers et le bonheur des carrossiers. Quelques rues, les plus fréquentées, telles que la Perspective Newsky, la grande et la petite Marskoi sont pavées en cubes pentagones de bois de sapin assis sur un plancher.

Comme Londres, Saint-Pétersbourg n'a point de limites. On peut l'étendre selon les besoins de la population. Le port est peu mouvementé, la Néva n'est ouverte à la navigation qu'à partir de la fin de la débâcle, c'est-à-dire dans la première quinzaine de mai. Les bâtiments d'un fort tonnage ne peuvent remonter jusque-là et opèrent leur déchargement et leur chargement à Kronstadt qui, en somme, est le véritable port.

[illegible]tersbourg possède des promenades uniques d[illegible] le monde, un groupe d'îles et d'îlots très [illegible]s, que l'on a reliés les uns aux autres par [illegible]nts de bois. Ces îles sont en été les plus [illegible]ntes oasis de verdure que l'on puisse rêver; [illegible] sont couvertes de maisons de campagne, en [illegible] de chalets d'une architecture bizarre, rap[illegible] la Suisse et aussi l'Orient. C'est le bois de [illegible]e de l'endroit, mais un bois vingt fois plus [illegible] coupé de cent cours d'eau larges et pro-

fonds, sur lesquels on peut circuler à la voile et à la vapeur.

Trois flots distincts circulent sans bruit dans cette ville, sans jamais se confondre ni se mélanger: l'armée, la noblesse, les moujicks auxquels il faut joindre les étrangers venant de partout, de la Chine, de l'Afrique, des deux Amériques et de l'Océanie; on dirait une exhibition monstre de tous les types du monde. Les uns sont costumés, chamarrés, empanachés, emplumés, puant le patchouli ou le musc, les autres couverts de puantes peaux de bêtes; ceux-là habillés selon les plus récentes et souvent les plus ridicules modes de Paris. L'or coudoie les haillons; les riches soieries de Lyon se frottent aux guenilles. Je ne parle pas de la classe des marchands (barbus) sans considération, sans influence, dédaignée, méprisée de tous, par la noblesse qui jalouse ses richesses, par les paysans d'où elle sort. A tout prendre, il n'y a que la plèbe, la noblesse et le tschinn.

La circulation dans les rues, sur les marchés et les places publiques, est silencieuse; on dirait un pays peuplé de sourds-muets. Tout a un aspect sombre, lugubre, — on sent que ce peuple n'est pas libre, qu'il est gêné dans ses allures. On dirait,

à voir le silence et l'air inquiet de cette multitude, qu'elle revient d'une exécution à mort ou d'un enterrement. Depuis que le nihilisme a pris pied dans l'empire, cette tristesse s'est doublée d'une terreur horripilante : on se croit à la veille d'un massacre général.

A chaque pas on coudoie des soldats, les uns en grande tenue, les autres demi-nus. Les officiers de tous grades, en taille de guêpes déhanchées, ne quittent jamais l'uniforme, et paraissent être prêts à entrer en campagne. Parfois on se demande si l'on n'est pas dans une ville sortant d'une insurrection.

La Néva elle-même coule avec une rapidité vertigineuse entre ses murailles de granit rouge ; ses eaux rougeâtres, sinistres, miroitantes comme l'œil d'un serpent venimeux, semblent avoir hâte de traverser cette ville maudite et de passer devant la forteresse qui suinte le sang humain.

Il est rare de surprendre deux Russes se parler en marchant ensemble. On se regarde et on se tait. On dirait que le knout circule dans l'air. Chacun ne paraît céder aux exercices du corps que mû par un mécanisme de polichinelle. On n'entend que les cochers criant : *Bereguissa !* (Gare !) et les marchands ambulants annonçant leur passage avec cette monotonie du croassement des cor-

neilles. Tout le monde est façonné depuis des siècles à une discipline sauvage. Les jambes font mouvoir le corps, mais la tête ne pense pas. Cette servitude est telle que, si vous êtes mal dans votre logement et que vous transportiez vos pénates ailleurs, il faut que le *nadziratel* (commissaire de police) de votre quartier en soit prévenu dans les vingt-quatre heures, et qu'il sache pourquoi vous quittez tel quartier, et le motif qui vous fait choisir tel autre.

C'est bien ici que, depuis près de deux siècles, est établi le siège d'un gouvernement sans exemple dans l'histoire, que résident les fétiches, maîtres absolus d'un peuple de plus de soixante-dix millions d'habitants, d'esclaves, espèces de brutes aimant la servitude, léchant la main de ceux qui l'oppriment et le torturent, hurlant des hourras frénétiques sur le passage des autocrates qui le bâtonnent, le lardent, le charcutent, et se faisant à l'envi l'un de l'autre, boyards, prêtres, marchands, l'abject instrument de cette servitude qui épouvante la raison.

La société russe est quelque chose de si étrange, que l'on a peine à croire à un pareil état de choses en plein XIXe siècle, à la porte de l'Europe.

A première vue, on devine que cette ville fut la

folie d'un barbare ivre qui rêvait l'impossible, tyrannisant les éléments comme ses sujets. Il pouvait la placer à 30 kilomètres plus bas, en face de Kronstadt, sur les basses falaises qui bordent le golfe de Finlande, où elle eût été à l'abri des inondations ; mais non. Il voulait transformer un désert d'eau, une solitude, un marais, pour en faire une copie des villes de la Hollande. Notons que, quand les ouragans soufflent de l'ouest ou du nord-ouest, les eaux de la Néva, refluant vers le Ladoga, d'où elles sortent, inondent tous les quartiers de la ville au milieu desquels les bateaux vont s'échouer. En 1824, l'inondation faillit engloutir Saint-Pétersbourg. L'eau monta jusqu'à la hauteur d'un entresol ; des centaines d'habitants, des milliers de chevaux furent noyés. Quelques heures encore, la ville s'effondrait.

Ces fastueux palais, ces cabanes de bois, ces quais de granit, ces rues défoncées, ces maisons de carton ornées de colonnades, de frontons, de péristyles, ces églises grecques, turques, persanes, allemandes, tout accuse un peuple de charlatans, éternellement occupé à parader devant l'Europe, à tapisser sur le devant, comme les Italiens. En effet, longez les rues : tout a l'air coquet, propre, toutes les maisons sont peintes en rose, bleu, vert, lilas ou gris, c'est gai à l'œil, cela semble respirer

une honnête aisance... Mais à l'intérieur! Tout ce que l'on voit a l'air d'être placé là d'hier et comme pour un temps de halte.

La basse adulation dont la noblesse entoure le tzar et sa famille est pénible, écœurante, insupportable à voir, mais curieuse à étudier. Chacun crie, à l'envi l'un de l'autre, que le climat s'adoucit, que bientôt l'Italie n'aura pas une température plus douce, et, pour faire croire à cette imbécile turpitude qui fait sourire d'aise toute la cour, on se promène sur les quais de la Néva, sur la Perspective Newsky par 15 et 20 degrés de froid, les uns en simple paletot, en bottes vernies, les autres en robes ouatées sans fourrures, de couleur voyante, printanière, en taille. Après deux heures de cette promenade, on rentre chez soi avec une bronchite aiguë qui amène une fluxion de poitrine, une pleurésie, etc., etc., et, quelques jours après, un certain nombre de ces imprudents et de ces imprudentes sont conduits au cimetière.

Il n'y a point de poésie, point d'émotion puissante dans le Russe pour son tzar. Il le voit passer, s'arrête, lui fait face, et salue, la tête découverte, n'importe par quel temps. C'est un valet qui salue

bassement, obséquieusement son maître. Si dans la rue le Russe est en scène, ayant pour spectateurs le tzar et sa famille, chez lui la scène change. Le Tartare, le Kosak reprend sa peau et traite ses gens comme il est lui-même traité par son autocrate. Les femmes ne se montrent pas plus douces; elles apostrophent leurs servantes de la même façon : c'est un feu croisé de mots, d'expressions, d'épithètes, d'appellatifs dont la traduction est impossible. La physionomie du Russe est fausse; il a les yeux faïencés de la race féline. Si vous le regardez fixement, il baisse les yeux. L'esclavage a dépravé le boyard autant que le paysan, a réagi sur le cerveau, émoussé le sens moral. Le sentiment religieux aussi bien que l'instinct d'une morale sévère lui manquent totalement. La vanité le pousse à contracter des dettes — qu'il sait ne pouvoir jamais rembourser — pour se livrer au luxe grossier qui flatte le plus ses sens et son orgueil. Il a par-dessus tout le génie de la dissimulation et de la ruse. Pierre le Grand connaissait bien les profondeurs du caractère de son peuple; il le savait vindicatif, menteur, voleur, hypocrite, incapable de sentiments élevés. Il disait un jour à un officier de la marine anglaise à qui il avait donné un de ses propres valets pour le servir et le guider à travers Moscou : « Prenez garde à vous; mon peuple

est le plus filou de la terre. Un juif peut tromper trois Allemands ; mais un seul Russe est de force à tromper trois juifs. » L'histoire ne dit pas si l'officier anglais a été dévalisé... mais bien certainement il a dû l'être.

CHAPITRE V.

LE CLIMAT.

Sous ce ciel il n'y a pour ainsi dire pas de transition. Tout y est brusque. Cette brutalité du climat se reflète dans le caractère du Russe et jusque dans la pénalité des lois. On sort d'une saison pour tomber tout d'un coup dans une autre; du jour au lendemain le changement s'opère. Hier il y avait 10 degrés de chaleur, ce matin il y a 10 degrés de froid, 10 pouces de neige. Hier vous alliez en bateau sur la Néva, ce matin vous la traversez en traîneau. Je n'affirmerai pas que le printemps et l'automne existent sérieusement. L'hiver commence en septembre, les nuits et les matinées sont presque glaciales. L'été n'occupe que deux mois, juin et juillet.

En hiver, les nuits durent vingt heures. Le jour commence à poindre entre neuf et dix heures et tombe entre deux et trois heures de l'après-midi.

En été, les jours n'ont pas de nuit. Quinze semaines de clarté solaire, de chaleurs suffocantes, épaissies par des nuages de poussière et imprégnées d'une humidité qui vous gèle les membres et vous soutire la chaleur, deviennent insupportables, fatigantes. C'est curieux à observer et à contempler les premiers jours; à la longue, les yeux en sont saturés.

Le froid, terme moyen, est à Moscou et à Saint-Pétersbourg de plus de 10 degrés. Dans les jours les plus rigoureux, le mercure descend à 20 degrés, et quelquefois au-dessous de 30.

On suppose qu'il doit y avoir en ce pays des différences de température en rapport avec ses latitudes. Il n'en est rien. Les ports d'Astrakan et de Gourieff, sur la Caspienne; les ports d'Odessa, de Taganrog, sur la mer Noire, placés entre le 43° et le 44°, comme Marseille, Nice, Gênes, Florence, Ancône, Constantinople, gèlent et restent fermés à la navigation pendant cinq et six semaines, quelquefois deux mois. Saint-Pétersbourg doit à son voisinage de la mer Baltique d'avoir une variation de température exorbitante, un climat inconstant, déterminé par les courants venant

de la mer du Nord. On voit souvent dans le mois de janvier un dégel complet, et le soir 8 et 10 degrés de froid. En 1798, le thermomètre descendit au-dessous de 34 degrés Réaumur; pendant vingt-trois jours consécutifs, il flotta entre 20 et 25 degrés.

Une année, à Arkhangelsk, le froid est descendu à 51 degrés. Le mercure s'était congelé en masse solide. La plus grande partie de l'année peut donc s'appeler l'hiver. J'ai eu à subir une seule fois, pendant mon séjour en Russie, 31 degrés de froid. Ces abaissements subits de température, dus à des courants d'air venant du pôle, durent rarement plus de deux ou trois nuits. Les plus grands froids de la Sibérie tombent souvent au-dessous de 25 et 26 degrés, ce qui est déjà fort honnête, rarement au delà de 30.

Il faut avoir un besoin absolu de sortir pour oser mettre la figure dehors : la neige crie sous vos pas, les carreaux disparaissent sous une épaisse couche de cristaux de givre, de figures et de dessins bizarres. Les oiseaux et les animaux gèlent; les corneilles, les pigeons, les moineaux, dont les villes sont peuplées par milliers, se blottissent dans les trous, dans les profondeurs des corniches, sur les fenêtres, partout enfin où ils peuvent s'abriter de la bise, et n'en sortent que pressés par le besoin

de manger ou chassés brutalement. Dès qu'ils déploient leurs ailes, ces pauvres volatiles tombent gelés.

Les sentinelles sont relevées toutes les heures; bien qu'elles soient couvertes d'une choube de fourrure, il en périt souvent. Quand le tzar ou un général passe devant le front d'un poste, tout le peloton de service prend et présente les armes; la discipline exige que les soldats sortent d'un endroit surchauffé et s'exposent à un froid à fendre les cailloux. Les militaires isolés dans la ville s'arrêtent et se découvrent devant l'empereur; le froid leur glace le crâne, n'importe, la discipline promet plusieurs centaines de coups de bâton à ceux qui oublient le règlement. En Russie, avant de mourir pour sa patrie, il faut à tout instant s'exposer à mourir pour le fétiche qui gouverne cet empire.

Au-dessous de 16 degrés, les théâtres sont fermés et les bals contremandés. Qui oserait affronter une telle température?

Les gens de service qui vont aux provisions, les moujicks et les isvochicks (cochers de traîneaux), sont les seuls individus, ainsi que les soldats allant à la maraude, que l'on rencontre dehors. On se croirait dans une ville morte ou cristallisée.

Les rues sont enfouies sous une couche de glace et de neige de plusieurs pieds d'épaisseur. La neige qui la couvre, et sur laquelle glissent les traîneaux, est dure comme du sable, noirâtre et boueuse. N'étaient l'éclatante blancheur de celle qui séjourne sur les toits, sur les corniches, sur les appuis des fenêtres, et le froid qui vous rappelle que vous n'êtes pas sous l'équateur, on dirait que les rues sont sablées. L'atmosphère est brumeuse, souvent épaisse et pailletée de cristaux de neige qui circulent dans l'air comme des atomes de poussière. La police fait chaque nuit, et si les besoins l'exigent, plusieurs fois le jour, déblayer les trottoirs de la neige et du verglas par les dwornicks (portiers) des maisons. Sans cette précaution on ne pourrait aborder nulle part.

Les arbres, les rampes en fer ou en bois des ponts, aussi bien que les parapets de granit qui bordent les canaux et la Néva, sont enveloppés de givre.

Avant de se couvrir de glace, la Néva charrie comme nos rivières. A 7° au-dessous de zéro, le fleuve, les canaux, les lacs prennent ; c'est ordinairement dans le courant d'octobre. Quelques jours d'un froid un peu vif suffisent pour que l'on puisse les traverser en traîneau. Tout d'abord on en facilite la circulation sur de solides strapontins que la

municipalité fait établir de distance en distance, pour le service des piétons. Ces strapontins sont faits de planches reliées et clouées sur des poutrelles solidaires les unes des autres, de manière que la glace venant à se rompre sous la pression des passants, aucun accident grave ne soit à redouter. Lorsque la glace a trois pouces d'épaisseur, on peut y passer à pied sans le secours de passerelles ; de quatre à cinq pouces, les traîneaux et les chevaux; à neuf pouces, les équipages à roues et à plusieurs chevaux; à onze pouces, l'artillerie, la cavalerie et l'armée. On peut y passer des revues de plusieurs centaines de mille hommes. Chaque année on trace devant le palais du tzar un hippodrome où se font des courses de chevaux et de traîneaux.

Pour la traversée du golfe ou des lacs, la police fait ouvrir sur la glace des chemins en ligne droite pour abréger les distances. Ces chemins sont jalonnés de corps branchus de jeunes sapins, d'une vingtaine de pieds de hauteur, piqués dans la neige ou dans la glace, à 10 ou 12 mètres de distance l'un de l'autre, comme les chaussées et les routes garnies d'arbres, précaution nécessaire, indispensable pour la traversée de Péters-

bourg à Kronstadt, qui est d'environ 28 kilomètres.

Les chasse-neige, comme le simoun des déserts africains, roulent et chassent tout devant eux, nivellent tout. L'épaisseur de la neige est telle vers la fin de l'hiver, que ces lignes de sapins n'apparaissent plus que par le sommet; tout le reste est enfoui.

Il arrive quelquefois que les coups de vent de nord-ouest soulèvent les eaux et brisent la glace; alors tous les convois engagés entre la ville et Kronstadt disparaissent sous l'eau. Ces accidents se voient assez souvent.

La tempête apaisée, les glaçons amoncelés, poussés, dressés les uns sur les autres, se soudent et présentent le spectacle curieux d'un fleuve, d'un lac ou d'une mer dont les vagues se sont pétrifiées en quelques heures. Ces chemins tracés à grand'peine restent impraticables jusqu'à ce que d'autres rafales de neige viennent les niveler de nouveau.

Le voyageur isolé surpris en plaine, sans abri, par ces tourmentes dangereuses, n'a qu'un moyen d'échapper au danger, c'est de faire comme les trappeurs sibériens, s'accroupir, s'envelopper de son mieux de son manteau et de sa couverture et se laisser couvrir de neige, en ayant soin de se

ménager du côté opposé au vent une ouverture pour respirer. L'ouragan passé, on fait comme les poulets, on casse sa coquille et on se remet en route.

Les débâcles n'arrivent jamais avant la mi-avril, souvent plus tard.

Dans sa décomposition, la glace est soumise à des lois invariables. D'abord la neige qui la recouvre se fond au fur et à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon; une couche d'eau la remplace; cette eau, attiédie peu à peu par une température qui s'adoucit chaque jour, finit par traverser la glace qui se noircit et devient spongieuse. Au plus petit coup de vent, tout se brise.

En 1740, l'impératrice Anne se donna la fantaisie de faire construire sur la Néva un palais de glace. Les Russes vous racontent ce fait extraordinaire avec orgueil, comme une merveille. Ce palais mesurait dix sagènes (50 pieds) de longueur, seize de largeur, dix-huit de hauteur, et trois (15 pieds) d'épaisseur. On y avait placé un ameublement de chambre à coucher tout en glace, voire même un poêle de même matière. L'histoire ne dit pas si l'on y fit du feu. De chaque côté se trouvaient trois pièces de canon et un obusier, des

pyramides et des bosquets de sapins. La tzarine fit tirer un de ces canons, dont le boulet, un glaçon tourné, perça à soixante pas de distance une planche de deux pouces d'épaisseur.

Ce fameux palais ne prouve qu'une chose, la rudesse et la dureté du froid, un climat qui n'est pas absolument tropical.

L'impératrice Anne n'avait rien inventé ; les Esquimaux du Groënland, des îles Melville et de Cornwallis, du golfe de Boothia, ne construisent pas autrement et ne connaissent pas d'autre habitation.

Durant l'hiver, le froid est parfois d'une telle intensité que, si l'on ouvre le vasistas d'une double fenêtre pour renouveler l'air de l'appartement, la vapeur se précipite au dehors avec la même violence qu'une fusée.

Dehors, le froid vous saisit, vous prend partout, le nez se resserre, la bouche, la gorge se contractent, les yeux semblent se retirer dans le fond du crâne, les oreilles bourdonnent, on ne peut respirer qu'à travers l'épaisseur d'un cache-nez ou d'un foulard. Le givre se forme immédiatement sur les cils, les sourcils, la barbe, les cheveux. Ces glaçons vous tirent chaque poil et vous occasionnent des milliers de picotements insupportables, presque douloureux.

Un plaisant a pu dire que les paroles gelaient. Cela est vrai jusqu'à un certain point. Cette froidure polaire pénètre jusque dans le fond des bronches, qui se refusent presque à fonctionner. Quand on doit sortir, une précaution est à prendre, celle de se frotter souvent la figure avec le parement fourré de sa pelisse, pour ramener la circulation par une friction légère.

Tout le monde connaît le remède pour se dégeler les membres endommagés : c'est l'emploi de la neige et de l'eau glacée avant de rentrer chez soi. La Providence avait inventé l'homéopathie bien des siècles avant Hahnemann (prononcez *âne-mann*) : *Similia similibus curantur.* Le Prussien Hahnemann n'était qu'un vil plagiaire. La neige réfléchit les rayons du soleil avec une si grande force, que les yeux n'en peuvent supporter l'éclat; cela explique pourquoi les ophtalmies sont si fréquentes dans les régions polaires.

On se demande sans doute comment on peut se garantir des froids si durs qui pèsent sur ces régions pendant près de huit mois de l'année.

Catherine II, cette femme philosophe, Messaline débonnaire, dépravée jusque dans les moelles, qui savait à peine lire et écrire, avait engagé d'Alem-

bert à venir passer une année auprès d'elle, à Saint-Pétersbourg. D'Alembert était frileux, et ne se souciait pas de faire ce voyage. Il s'en défendit en disant à l'envoyé de la tzarine qu'« un séjour en Russie lui apparaissait comme un poisson interné dans un bloc de glace ». Catherine lui fit répondre ces quelques mots : « *En Russie on voit le froid, en France on le sent* », ce qui est parfaitement vrai. Pour s'abriter d'une froidure qui peut descendre jusqu'à 30 degrés au-dessous de zéro, les paysans font leurs maisons en bois, beaucoup plus chaudes, quoi qu'on en dise, que les maisons en pierre, avec doubles portes et doubles fenêtres. Tout est clos en vue de se garantir de cette brutale température boréale. Toutes les pièces sont chauffées soir et matin par de grands poêles soudés dans les murailles.

Vers la fin de l'hiver, un voyage en traîneau devient assez fatigant; on s'y fait cependant. Les chasse-neige, les violentes rafales dont je parlais tout à l'heure rendent les routes onduleuses. Un caillou, une branche d'arbre suffisent pour amonceler des collines de neige assez élevées, et, à moins d'être habitué à de telles secousses, il est difficile de voyager; c'est un tangage perpétuel,

saccadé, dur; le traîneau heurte brutalement les obstacles, tombe comme une bûche dans les profondeurs de ces sillons, pour remonter et descendre ainsi tout le long du chemin.

Une course par les rues de la ville n'est pas toujours sans danger, même alors que la neige présente une surface unie comme un lac. Tous les cochers ne savent point conduire ce genre de véhicule, et, lorsqu'il s'agit de tourner l'angle d'une rue, le traîneau fringale, se renverse et vous jette au loin, la tête contre les murailles, ou contre les équipages qui vous croisent.

L'hiver est un véritable bienfait pour les habitants de ces pays. Le traînage établi, les approvisionnements se font régulièrement. Les marchés sont encombrés de provisions de toute sorte : légumes secs, poissons salés ou séchés, caviar, gibier, viandes de boucherie et de charcuterie gelées. Rien n'est plus bizarre à voir, surtout dans les grandes villes, que ces marchés peuplés de porcs, de moutons, de veaux, de bœufs, de lièvres, posés debout ou sur leurs quatre pattes, autour de l'étalage du marchand ; on les prendrait pour des animaux savants, ou des animaux en bois.

Quand la neige manque, les villes souffrent, les arrivages ne se font pas, ou bien les provisions arrivent en mauvais état, avariées, hors de prix.

D'autre part, les semailles n'étant pas garanties par une couche de neige, les froids rigoureux tuent toutes les céréales, la famine se montre ; des provinces entières meurent de faim.

Le passage d'une saison à l'autre se fait en quelques jours, presque en quelques heures ; après une semaine, au plus, de pluies fines et tièdes, les chaleurs commencent et croissent avec les jours. La végétation se développe avec une rapidité prodigieuse. Du jour au lendemain les bouleaux bourgeonnent et verdissent ; ce qui était encore hier couvert de neige est tout vert ce matin. La fée Fine-Oreille entendant l'herbe pousser cesse de vous paraître un conte d'enfant.

A partir de fin février, les jours grandissent sensiblement. En mai et juin, le soleil ne quitte plus l'horizon. Quand le temps est clair, on peut écrire, lire, jouer aux cartes, à minuit comme à midi, ou à peu près, sans le secours d'aucune lumière. Pendant quelques minutes le soleil semble disparaître, mais le ciel reste parfaitement éclairé par les vapeurs rougeâtres et chaudes d'une grande intensité que laisse le soleil ; et presque aussitôt après on le voit reparaître avec le plus vif éclat. Ses rayons projettent alors des ombres immenses ; celles des arbres, des monuments ont des propor-

tions gigantesques. Si à cette heure on rentre chez soi, le soleil derrière, l'ombre portée ne mesure pas moins de deux cents mètres et plus.

Rien ne frappe l'imagination aussi vivement que le silence qui règne dans la nature, de 11 heures à 5 heures du matin. L'air a une sonorité telle que les sons se transmettent avec une grande pureté à des distances considérables. La voix humaine, le pas d'un cheval, d'un homme marchant sur le gravier du chemin ou du rivage, se perçoivent très distinctement. Il m'est arrivé bien des fois, aux îles, de passer une grande partie de la nuit sur le balcon du chalet que j'habitais, à fumer et à contempler cette nature si bizarre, grandiose même. J'entendais clairement et je suivais sans en perdre une syllabe la conversation des paysans et des pêcheurs qui se trouvaient à plus de deux kilomètres de mon chalet. J'avoue que, dans ces moments-là, la Russie me paraissait sublime.

Toute médaille a un revers. L'été est court. Au 1er août, les jours ont déjà décrû si rapidement, qu'à 8 heures du soir on allume les réverbères. La quasi-chaleur que l'on trouvait si bonne à la mi-juillet n'est plus que dans l'imagination

les habitants, qui, voyant encore l'air calme et le soleil brillant, se figurent que l'été continue et qu'il fait chaud. Il est alors difficile de sortir sans se couvrir de vêtements de laine et prendre son manteau. En septembre, les pluies fines et glaciales et les gelées recommencent ; en octobre, la neige tombe en giboulée, la glace recouvre de nouveau le sol et s'étend peu à peu sur toute la surface du pays, du nord au sud, de l'est à l'ouest.

La température est brusque, grossière et variable. En juillet, les chaleurs sont suffocantes au milieu du jour; le soir une fraîcheur glaciale, le matin des brouillards épais, fétides, catarrheux. Sous l'influence d'aussi rapides transitions, les phtisies, les fièvres, les pneumonies, les apoplexies, les rhumatismes sont très fréquents. La suppression accidentelle de la transpiration est un arrêt de mort presque immédiat : en deux ou trois jours vous êtes tué par une paralysie des poumons. Mais, en toute chose, Dieu a placé le remède à côté du mal : une infusion de framboises sauvages sèches, prise aussi chaude que possible, est un violent sudorifique qui rétablit en quelques minutes la transpiration et vous sauve.

Ce spectacle d'une contrée immense ensevelie sous plusieurs pieds de neige qui nivelle tout, les

fleuves, les lacs, les marais, la mer même, d'un parquet de glaces solides de plusieurs pieds d'épaisseur, est très imposant, mais d'une tristesse insurmontable.

Quand arrive le dégel, l'eau s'empare de tout le sol, et transforme le pays en un marais fangeux. Les chemins, les routes, les rues des villes, de la capitale même, sont des fondrières. Tant qu'il dure, on ne peut aller ni en voiture, ni à pied. Le traînage seul est possible, pour peu que le sol reste légèrement gelé.

CHAPITRE VI.

LA SOCIÉTÉ RUSSE.

Les mœurs russes n'admettent pas la femme en parfaite parité avec l'homme. Une paysanne suit son mari à trois pas en arrière, et tous deux cheminant ainsi se parlent à la troisième personne, et la conversation continue de cette façon durant toute la promenade ou le voyage.

Dans les classes élevées, elles ont une apparence d'égalité, histoire de singer les mœurs européennes, mais au fond elles sont traitées avec assez de dédain.

Le mariage est là comme partout un contrat. On ne comprend pas, ou bien rarement, les liens conjugaux basés sur des sentiments réciproques de tendresse et d'affection. La femme n'apporte

point ces sentiments affectueux si séduisants qui font le charme du ménage. Elles suppléent à cette stérilité du cœur, à cette torpeur du sang et de l'appareil nerveux, par l'imagination la plus dévergondée, la pire de toutes les corruptions, fruits de lectures malsaines dont toutes se montrent avides. Pour la plupart d'entre elles rien n'est sacré, parce que rien ne saurait les faire rougir. En France, en Angleterre, les mœurs ont un correcteur très puissant, l'opinion publique. En Russie, on est ouvertement débauché, on se moque de l'opinion, ou pour mieux dire il n'y a point d'opinion. On trafique de son propre honneur, de celui de sa famille, de ses enfants, de sa femme, pour arriver à une haute position dans l'armée, dans la marine, ou dans l'administration. Personne ne se croit blessé de ces souillures. Le gouvernement ferme les yeux, préférant tolérer, encourager même la dépravation la plus immonde que de voir les gens lire les journaux et s'occuper de politique.

La plus grande partie des femmes portent plus ou moins les stigmates d'un étiolement qui se traduit par un teint livide, une chair flasque et molle, suite inévitable d'une longue séquestration, durant les longs hivers, dans des appartements d'une température de serre chaude, prenant peu d'exercice, passant leur existence étendues sur un

sopha, dans une indolence orientale. Dans cette atmosphère tépide, elles s'étiolent, jaunissent et prennent tous les caractères de l'anémie, comme les plantes soumises au régime d'une orangerie et privées d'air et de lumière.

Cette indolence perpétuelle leur donne une démarche lourde, presque pénible, comme les femmes qui ont les pieds plats. Elles marchent, se balancent comme des canards. Elles parlent sur un diapason presque chantant. Leur langage est souvent un mélange burlesque de russe, d'anglais, de français. Elles ne parlent jamais allemand, bien qu'elles sachent cette langue. Tous les Russes ont les Allemands en horreur.

Dans la haute aristocratie, les femmes sont généralement bien élevées, instruites, musiciennes, distinguées, très grandes dames hors de leur pays, mais rentrées chez elles le naturel reprend le dessus, et ces brillantes qualités disparaissent pour faire place au caractère national.

Aucune d'elles n'a ni cette adorable grâce, ni cette exquise et native distinction qui font de la femme française la première, la plus incomparable femme du monde ; ni cette individualité charmante, ni cet énergique dévouement, ni ce cœur

plein d'élans et de tendresse, qui en font aussi les plus adorables, les plus précieuses femmes d'intérieur, et qui dans les graves événements de la vie les transforment et les transfigurent, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Toutes suivent servilement les modes de Paris, sans réflexion, — à part quelques-unes, — ne s'imaginant pas que ce qui fait le succès des femmes françaises et leur donne cette grâce qu'on leur envie est moins la mode ponctuellement suivie que le mariage des couleurs, l'harmonie et les dispositions des dessins, des impressions des étoffes avec le teint de la figure, la couleur de la chevelure, la grandeur et l'ampleur de celle qui les porte.

Dans la petite noblesse, toutes ont la passion de paraître, tout comme, en France, la plus simple paysanne, alors même que la gêne règne dans la maison. Elles sont remarquables d'audace, d'insouciance, — l'insouciance du nomade ou de la négresse qui se laisse vivre au jour le jour. Elles vont au théâtre, en soirée, aux courses, dans des toilettes à la mode, quelque peu fripées, retapées, chaussées de pantoufles, mais la tête ornée de toutes les dépouilles d'une volière, d'un poulailler ou d'un parterre, tandis que le dessous accuse la misère, l'abandon du respect de soi-même. Cette passion de paraître s'est emparée peu à peu de

toutes les classes de cette société. On veut à tout prix briller d'un luxe trompeur, on veut faire croire à une aisance qui n'existe pas, à une aisance plus grande que celle qu'on leur suppose. Les yeux intelligents devinent bien vite une gêne aux abois. Jusqu'ici les paysans ont conservé intact leur costume national, mais il arrivera un temps où les paysannes iront aux champs avec des chignons et des chapeaux à plumes... comme chez nous.

Vous croyez peut-être que j'exagère le tableau! Pourquoi lui donnerais-je à plaisir cet air de caricature? Je raconte ce qui est, ce qui se voit tous les jours, ce que j'ai vu et observé. Je peins les choses telles qu'elles sont, sans aucune prétention au naturalisme.

J'aborde ici une question, le divorce, d'autant plus grave, que chez nous on demande la résurrection de cette loi, qui amènera peu à peu la désorganisation de la famille, déjà bien ébranlée par les habitudes funestes de la vie de café.

La loi russe autorise le divorce qui est aussi admis par le dogme de l'Église grecque, mais pour trois causes parfaitement définies : l'ozène, la stérilité et les penchants qui ont amené la ruine et la destruction de Sodome et de Gomorrhe.

Pour les deux derniers cas, les époux qui brûlent de se séparer savent parfaitement s'entendre pour biaiser et tricher la loi. J'en citerai un fait tout à l'heure. Le saint synode seul est appelé à juger le mérite des faits allégués par les deux parties, et seul il a le pouvoir, avec la volonté du tzar, de rompre les mariages et séparer à jamais des époux mal assortis.

Les demandes de divorce, disons-le tout de suite, sont très rares, moins à cause de la difficulté que l'on rencontre à corrompre les juges, soit par des influences de famille, soit avec de l'or, que par l'inutilité de recourir à une mesure qui n'a pas raison d'être, devant la plus complète indépendance dans laquelle chacun vit au sein du ménage.

La femme reçoit son amant sans se cacher; le mari reçoit sa maîtresse sans gêne et sans contrainte, et tout va pour le mieux sans que jamais un reproche vienne troubler la paix de cet intérieur si profondément désuni. Au milieu de ces désordres engendrés par une existence en partie double, librement consentie et religieusement observée, le ménage reste en apparence parfaitement uni. Chacun vit à sa façon. Les enfants légitimes, s'il y en a, restent à la maison, dans leurs appartements, avec leur précepteur, leur gouvernante

ou leurs domestiques, et ne voient leurs parents qu'aux heures des repas.

Les enfants qui naissent à la suite de ces désordres restent avec leur mère si elle est libre, mais si elle est en puissance de mari, ils viennent n'importe où, hors de la maison, et sont placés en nourrice dans un village voisin. Ceux de la maîtresse entrent dans le monde de la même façon et suivent le même chemin, quelquefois celui des enfants trouvés.

Cependant je dois dire à l'avantage des femmes de la haute aristocratie, que chez la plupart d'entre elles cette dépravation n'atteint pas toujours le cœur, elle procède moins de l'imagination que de l'abandon immérité où les laissent leurs maris, joueurs enragés, qui regardent leur ménage comme un appartement d'auberge quand il leur plaît d'y rentrer après une absence plus ou moins longue.

Elles ne sont point coquettes dans la mauvaise acception du mot. Leur désir de plaire procède plutôt de l'impérieux besoin de combler le vide du cœur, de sortir d'un isolement pénible, que de la recherche de cette vaine satisfaction d'amour-propre qui, chez beaucoup de femmes, peut aller jusqu'à briser l'existence d'un homme. Non. Dans leurs liaisons illicites elles se montrent fidèles, affectueuses, soumises et très sérieuses, ce qu'elles

auraient été envers leurs maris si ceux-ci étaient restés dignes d'elles. Il est rare que ces unions, immorales à coup sûr, se dissolvent. Elles durent, à de rares exceptions près, autant que la vie de l'un des deux.

Dans ces dernières années, deux divorces seulement ont été prononcés par le saint synode.

L'un d'eux fut intenté par la comtesse de X... contre son mari, un des grands dignitaires de l'empire, qu'elle accusait d'impuissance. Un an après le comte de X... épousait une charmante jeune femme, demoiselle d'honneur de l'impératrice, avec laquelle il eut cinq ou six enfants. De son côté, la comtesse épousa un officier supérieur de la garde et en eut six ou sept.

La femme veuve en deuxièmes noces ne peut prendre pour troisième mari qu'un israélite converti à la religion grecque. Si elle devient veuve une troisième fois, il ne lui est plus permis de convoler en quatrièmes noces ; mais elle reste libre de vivre selon son caprice, la loi ne s'y oppose nullement. Il en est de même des hommes. La loi et le dogme en se refusant à des noces sans limites ne s'aperçoivent pas qu'ils encouragent la dépravation des mœurs.

Dans tous les pays civilisés, des lois sévères protègent la femme contre les entreprises brutales de

l'homme. En Russie, il n'y a pas de lois contre les excitations à la débauche, ni contre les détournements de mineures, ni contre le viol. Il n'en pouvait être autrement dans un pays où les femmes sont considérées comme une marchandise, ou comme des poupées à la merci du sexe fort. S'il en existait et qu'elles fussent sévèrement appliquées, les trois quarts des boyards et des intendants seraient au delà de l'Oural, dans les géhennes de la Sibérie.

Quelles plaintes porter contre ces Sardanapales, contre ces Tibères? Aucune. D'ailleurs comment les faire parvenir au tzar? Et en admettant qu'elles lui parvinssent, tous ces seigneurs sont certains de l'impunité.

J'ai dit plus haut que les mœurs russes n'admettent pas la femme en parfaite égalité avec l'homme, mais j'ai oublié de dire qu'elle n'hérite que la quatorzième partie de l'avoir de son père et de sa mère. On s'est demandé pourquoi le tzar Nicolas l'avait d'un trait de plume déshéritée. Cet ukase établit comme un droit d'aînesse déguisé. La noblesse est héréditaire entre tous les enfants, garçons et filles. Le père est prince, tous les enfants, garçons et filles, sont princes et princesses. En n'accordant aux filles que la quatorzième partie de la succession à partager entre elles, la plus grosse part revient aux fils par portions égales et

leur permet de faire figure dans le monde. Si le mariage devient difficile pour les filles, c'est leur affaire. Elles coiffent sainte Catherine, ou font des mariages absurdes, le plus souvent en dehors des sacrements de l'Église.

Je me hâte de dire qu'il y a parmi la noblesse russe des familles parfaitement distinguées, très honorables, dignes d'estime et de respect, mais elles sont peu nombreuses.

J'accuse moins le caractère du peuple russe que les institutions monstrueuses du pays, qui ont perverti, dépravé et déprimé cette population, à qui il faudra des siècles pour se transformer.

Les habitations de la noblesse diffèrent sensiblement les unes des autres, selon l'aisance de leur possesseur. Il en est de même de l'ameublement des appartements; chez les uns, on voit un compendium de tous les âges, de tous les styles, de tous les pays de la terre, un magasin de bric-à-brac, effets voulus pour masquer la gêne. Pour certains esprits ça paraît riche, mais sans goût. C'est un trompe-l'œil; ces gens-là ne savent rien poétiser. Chez les autres, l'ameublement est réduit au plus strict nécessaire, c'est presque pauvre, le plus petit bourgeois en France se donne plus de confortable.

La grande aristocratie est luxueuse ; elle a rapporté d'un séjour plus ou moins prolongé à l'étranger le goût du luxe. Chez elle, on rencontre des appartements admirablement meublés, cirés, frottés, décorés avec soin, ornés de portières en riches tapisseries persanes, hindoues, turques ou françaises ou en velours. Des glaces, chefs-d'œuvre de l'art russe, sont encadrées dans les murailles, dans les portes, dans les alcôves. L'ameublement varie de richesse et d'originalité.

Des tapis de Perse, de l'Inde, de Turquie, d'Aubusson, etc., couvrent les parquets. Des statuettes de bronze ou de marbre venant de Rome, de Florence ou de Paris sont exposées dans les angles des salons et entourées d'un parterre d'arbustes. Des tableaux d'une valeur douteuse, ramassés un peu partout, ornent les murailles.

Au milieu de ce luxe, de ce brillant, on voit, on sent toujours la main, les habitudes peu soigneuses, malpropres souvent, de la valetaille russe. Cela est riche sans doute, mais cela manque de netteté. En s'approchant de ces tentures, de ces boiseries, des fauteuils même, l'œil perçoit les traces de mains souillées, poisseuses, en délicatesse avec le savon, de vieille poussière et des toiles d'arachnides.

Cette valetaille rogue, audacieuse, grossière, vile,

peu polie envers les étrangers, ne pèse la considération d'un homme que par le nombre des broderies de son habit, des paquets de médailles et de croix suspendues à sa poitrine. Elle rampe devant le clinquant, les chamarrures, les rubans, les médailles, et exproprie volontiers les mouchoirs, les gants, la monnaie qu'elle trouve dans les poches des paletots, des choubes, des pelisses confiées à sa garde dans les antichambres.

Pénétrons dans la salle à manger.

Brillat-Savarin, l'immortel auteur de la *Physiologie du goût*, dit quelque part : « L'animal se repaît, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger. » — Il est incontestable que les peuples qui savent le mieux manger sont plus policés et de mœurs plus douces. Le Russe se nourrit mal, très mal même, mais il sait mieux manger que le Prussien qui se gorge malproprement comme un goinfre, de choucroute, de porc cuit ou cru.

La salle à manger est presque toujours la plus vaste de toutes les pièces de l'appartement. Au besoin elle sert de salle de bal. Au milieu est une table dont la dimension est en rapport avec les habitudes mondaines des maîtres de la maison. Dans un coin est une autre table beaucoup plus petite

ur laquelle on place avant le dîner le Kaloua. Ce
aloua se compose de brandwinn, de vins secs, de
ranches de poissons salés ou saumurés, de petites
artines de pain noir ou blanc, de fromage fort, de
eurre salé, en un mot de toutes choses apéritives.
Les convives s'approchent de cette table, se ser-
ent debout, selon les caprices de leur estomac,
uis chacun va prendre sa place habituelle ou
elle qui lui est indiquée. A côté de chaque cou-
ert sont posés deux morceaux de pain, l'un blanc
omme de l'amidon, l'autre noir et gluant; sau-
oudré de sel blanc, celui-ci paraît être un régal
our tous les Russes. Entre deux convives est une
rafe de kwass, espèce de bière peu coûteuse que
acun fabrique chez soi, et que l'on devrait bien
porter en France; boisson très rafraîchissante,
peu piquante et nullement alcoolique, puis du
n de Bordeaux, que certains Russes ont la manie
colorer en bleu ou en vert à l'aide d'acides inof-
nsifs. Au lever de table, chaque convive va baiser
main de la maîtresse de la maison, et l'on passe
sa suite au salon, où le café est servi; de longues
ipes chargées de tabac sont remises aux invités
ui ont l'habitude de fumer, et desquelles les
ames tirent préalablement quelques bouffées.

Le soir, le thé est servi par la maîtresse de la
aison ou par une jeune femme ou une jeune

fille de la société. Ce thé se compose de laitage tourné, une chose excellente que nous ne connaissons pas en France, de gâteaux, de tranches de pain séchées au four. Le thé remplace le café du matin et sert de souper le soir.

Un vrai Russe, un Russe orthodoxe, ne sucre jamais ni tisane, ni café, ni thé; il grignote un morceau de sucre avant chaque gorgée et rejette dans le sucrier ce qui lui reste. Presque tous les hommes prennent le thé dans un verre. Les paysans ne sauraient le prendre autrement.

Chaque maison possède une glacière. Cela est de nécessité absolue pour la conservation, pendant un été insupportable de quatre-vingts jours sans nuit, des amas de provisions de toute nature. Viandes, poissons, gibier, volaille, une fois cuits, la famille en vit jusqu'aux arêtes et aux os. Une glacière coûte peu de chose à établir et rend de grands services. On conserve bien de la neige à Naples, où elle est un monopole chèrement payé. Il est vrai qu'à Naples neige et glace sont indispensables. Les rois napolitains, dans leurs testaments politiques, recommandaient à ceux qui devaient leur succéder cette formule de gouvernement dont le roi piémontais doit user et qui est encore vraie de nos jours.

On ne peut, disait ce roi, gouverner ce peuple

vésuvien qu'au moyen de trois choses! Des fêtes pour l'amuser, de la neige pour le rafraîchir et des cordes pour le pendre. La formule russe est plus simple, elle se résume dans un bout de lanière. C'est moins coûteux!

En faisant le tableau d'une famille noble ruinée, on les verra toutes par à peu près.

L'antichambre sert de vestiaire; c'est aussi le plus souvent la chambre du valet, dont le lit est caché derrière un paravent de papier peint ou de toile verte. C'est la pièce où le soir il cuve son ivresse, où chaque matin il fait les chaussures de la maison. Il y a de plus un poêle, un porte-manteau, une banquette couverte d'une étoffe que l'on soupçonne avoir été jadis du velours d'Utrecht et où toutes les vermines domestiques prospèrent et pullulent. Toutes les autres pièces se ressemblent par leur ameublement. Les murailles sont généralement badigeonnées en vert, en bleu, en lilas ou en jaune paille, mais toujours de nuances très claires. Au moyen d'un transparent, on fait des bordures de fleurs en haut, en bas et au plafond. Ce n'est que depuis peu d'années que l'on commence à faire usage du papier peint.

Les salons sont plus que modestement meublés :

des canapés de foin ou de bourre, couverts d'indienne ou de toile cirée, quelquefois de drap; des chaises, des tabourets, des fauteuils analogues, des consoles en bois de bouleau ou d'acajou surmontées de glaces, un piano, meuble obligé : c'est tout.

La chambre à coucher est entièrement occupée par un lit de famille de six pieds carrés sans rideaux, de forme allemande. Les matelas sont de crin. C'est un meuble patriarcal et de parade. Au plafond est suspendue une lampe de nuit, ménagée dans le dos d'une colombe en albâtre, symbole du Saint-Esprit; dans un coin est une image de la Vierge, habillée comme toutes les images grecques en feuilles de cuivre repoussé. Un petit rideau vert se tire devant l'image, au moment de se coucher, pour ne pas outrager ses regards de la demi-nudité indispensable à ceux qui vont se mettre au lit. Dans un autre coin une corbeille ronde, garnie de toile verte ou de soie, renferme les coussins et le linge de nuit pendant le jour. Dans l'embrasure de la fenêtre principale est une toilette enchâssée de mousseline ou de gaze rose, bleue ou blanche. Les fenêtres des appartements sont pour la plupart sans rideaux; un simple store en calicot se baisse et se lève à volonté. Quelques tableaux, quelques pots de fleurs étiolées, sur l'appui des fenêtres.

Dans les petites classes de la société, le meuble le plus en usage est le canapé. Ce meuble sert à deux fins : le jour il est meuble de salon, la nuit on le transforme en lit. Excepté les paysans, qui couchent sur le plancher ou sur un banc, on peut affirmer que la plupart des Russes naissent, vivent et meurent sur un canapé ou un divan, derrière un paravent.

La peinture que je viens de faire ne s'applique pas à la généralité. Il y a certainement des exceptions, mais peu nombreuses. Ces exceptions ne s'appliquent qu'à ceux qui ont vécu quelque temps à l'étranger.

L'orgueil national du Russe, patricien, bourgeois, paysan, est difficile à rendre, je crois l'avoir dit plus haut, je ne sache pas qu'il y ait au monde une nation plus vaine, qui ait autant de prétention à la gloire. Maîtres, valets, esclaves semblent s'entendre à l'unisson pour déprécier tout ce qui ne vient pas de chez eux. Et si vous leur faites sentir leur inconséquence et leur absurdité en leur demandant pourquoi ils achètent des produits anglais ou français, pourquoi ils mangent et s'habillent comme les Français et les Anglais, il vous répondent sans embarras et avec une bonhomie hypocrite que c'est la mode qui le veut ainsi.

On rencontre dans le monde des gens parfaite-

ment bien élevés, des femmes fort jolies, fort gracieuses, dont l'éducation a été très soignée, parlant correctement toutes les langues de l'Europe, portant les plus beaux noms, qui vous soutiendront avec la meilleure foi du monde que les discours de Massillon, de Bossuet, de Bourdaloue, traduits en russe, sont bien plus beaux, plus éloquents, plus sublimes dans leur langue que dans la nôtre, parce qu'ils ont été retouchés par leurs traducteurs!

L'aristocratie russe n'a point d'individualité. Elle est anglaise, allemande ou française, selon l'engouement du jour ou plutôt le caprice de la famille impériale qu'elle s'efforce à copier. Elle est sans cesse badigeonnée par la cour devant laquelle elle pose éternellement comme un paon qui fait la roue. Elle se ferait chinoise, japonaise, samoyède et s'habillerait comme les Peaux-Rouges, les Sioux et les Osages si le tzar en manifestait le désir.

Cette noblesse, en grande partie, est ruinée par le jeu et vit d'expédients et de privations de toute nature. Elle sacrifie tout au désir de paraître, affiche une aisance qui n'existe pas; elle a loge à l'Opéra et va en équipage à quatre chevaux, un des privilèges de sa naissance; mais l'intérieur est pauvre, dépourvu de confortable. Elle paye mal

ses domestiques, se nourrit comme eux, tout le long de l'année, de choux aigre, de tchi, de laitage, de champignons saumurés, de poissons salés, de morue, d'agortzy et de thé. La livrée que porte sa valetaille a perdu ses couleurs primitives, par un usage immodéré. Sous cette livrée on sent la misère la plus triste, l'absence de linge, — un morceau de toile enroulé autour du cou laisse croire à une cravate; — les chaussures éculées portent les traces mal dissimulées de nombreuses avaries. Le mouchoir est inconnu aux trois quarts de la population, on se mouche avec ses doigts, et l'on s'essuie sur la manche de son habit : c'est plutôt fait et ça dispense de recourir au savon.

Sans sortir de la ville on peut deviner que, partout où l'on prend le Russe, du nord au sud de l'empire jusqu'au fond de la Sibérie, son état de barbarie, d'ignorance et de servitude abjecte est partout la même. Partout on conserve la même grossièreté de mœurs. On dirait que les peuples et les peuplades soumis à la couronne moscovite ont le cerveau déprimé et pétri dans le même moule. Il faut en excepter cependant les habitants d'origine finnoise et suédoise de la Baltique, qui ont pu conserver jusqu'ici encore quelques-uns de leurs usages anciens; mais la discipline russe oblitère peu à peu l'intelligence de ces races saxonnes et lettones,

dépravent le caractère originel de leurs ra
Mais un fait qu'il faut citer, c'est que tous ont
haine profonde pour les Allemands. La plus
lente injure qu'un Russe puisse jeter à la face d
Prussien est le sobriquet de *calbasnick*, charcut

CHAPITRE VII.

LA NOBLESSE DANS SES TERRES.

La vie de la noblesse dans ses terres présente un confort moins luxueux assurément, mais plus sérieux qu'à la ville, où l'on est obligé de parader à chaque heure. Là, et si loin ou si près que l'on soit de la cour, on est chez soi.

Les châteaux sont de vastes constructions en briques badigeonnées à la chaux, ou de simples maisons bourgeoises, ou de grands chalets toujours en rondins de sapin encochés l'un dans l'autre et calfeutrés soigneusement avec de l'étoupe, de la mousse mélangée d'argile. La plupart sont agrémentés de balcons circulaires, découpés à jour; les toitures, frangées de ciselures fouillées et découpées dans le bois, rappellent un peu le goût

persan. Point d'architecture : tout est caprice, tout est fantaisie, et c'est toujours très gai à l'œil.

Les plus belles et les plus vastes pièces du rez-de-chaussée sont converties en salle à manger, salons de jeux où se trouvent réunis tous les engins de récréation qui peuvent charmer les longues soirées d'automne. Tous les appartements sont chauffés comme à la ville.

Les promenades à cheval sur de petits chevaux des steppes très trapus, mais très nerveux et très vifs, ou en « tarataïka », petites voitures à quatre roues, à travers les bois, les forêts, les clairières, sans chemins, les parties de chasse et de pêche, sont aussi les plaisirs de la journée.

Dans ses terres, le boyard est toujours le seigneur d'autrefois, malgré l'affranchissement. Le paysan continue à se montrer devant lui soumis, incliné, esclave. Si aujourd'hui le tzar, revenant sur ses pas, rétablissait la servitude du paysan, celui-ci reprendrait le joug sans y songer plus que cela, tant l'habitude est puissante. Cette habitude persistera encore des siècles, quoi qu'on en dise.

Les jardins sont taillés à même les champs, à travers les prairies, les landes, les forêts, au bord desquelles on a planté des sorbiers, des lilas, des zicos, comme trompe-l'œil. Les paysans y circulent librement dans ce costume étrange qui date des

anciens Scythes et que l'on voit sculpté sur des bas-reliefs des musées du Vatican, costume primitif, presque sauvage. Leur coiffure rappelle celle des lanciers polonais.

Les paysannes, avec leurs jupes bordées à plat, par le bas, de cinq ou six rangs de galons de toutes les couleurs les plus vives, les plus voyantes, et coiffées de leur saraphane, en forme de diadème, orné de faux bijoux, de broderies d'or ou d'argent, qui leur sied à ravir, viennent s'y promener le dimanche et les jours de fête, et chanter en chœur, sous les fenêtres, des chansons du pays. J'oubliais de dire que les femmes portent des bottes en cuir rouge; celles qui sont mariées cachent leur chevelure sous le saraphane; les filles seules la portent en deux nattes tombantes sur les épaules.

L'hiver est la saison des bals, des concerts, des soirées où l'on joue un jeu d'enfer, des courses en traîneaux, du patinage, des montagnes de glace. C'est aussi celle des mariages.

Les riches se marient quand tout est gelé, couvert de neige. Si vous demandez à un Russe pourquoi, à l'inverse de ce qui se passe ailleurs, on choisit le temps des frimas et des froids polaires pour se marier, il vous répondra que le flambeau de l'hyménée brûle et éclaire les cœurs aussi bien

sous l'étoile polaire que sous la Croix du Sud et l'équateur, avec le même éclat en hiver qu'en été. Je dois faire observer que, pour se marier, il faut être deux, et qu'à l'apparition de la belle saison chacun tire de l'aile de son côté, en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, pour goûter l'air et le soleil de l'étranger. Les gelées venues, et à leur suite la neige et le traînage, tout le monde rentre en ville et se retrouve; on reprend le fil interrompu des amours et des fiançailles. Les fiançailles se font avec un certain appareil et un échange d'anneaux; elles sont la première maille de la douce chaîne qui doit unir et attacher deux êtres l'un à l'autre, jusqu'à ce que l'on ait recours au divorce pour le rompre.

Pour les paysans et les marchands barbus qui restent stationnaires, ce fil n'a point d'interruption, point de solution de continuité. On se marie quand on a le temps, et que les deux fiancés trouvent qu'il est temps de s'atteler à la charrue conjugale.

En Russie, on chasse peu en été. On ne se livre à ce genre d'exercice que quand la neige couvre le sol et que les froids ne sont pas trop durs. C'est alors que l'on peut courir le gros gibier (l'ours, l'élan, le renne, le loup, le renard, le lynx, le chat sauvage) et tous les animaux à fourrure riche, tels

que l'hermine, la martre, la zibeline, le soble, le putois, l'hermine, la fouine, dont les peaux sont très recherchées et se vendent assez bien quand elles sont nettes et possèdent leur duvet d'hiver.

Les lacs, les rivières, les marais sont encombrés de flottes de canards, de cygnes, d'eiders, de maulves, de goëlands, de petits phoques, et d'une variété infinie de poissons : l'esturgeon qui remonte le Volga jusqu'au-dessus de la Cama, le brochet, la carpe, l'anguille. Toutes les rivières du Nord sont très poissonneuses.

Puis vient le gibier à plumes : le coq de bruyère, la gélinotte, cinq ou six espèces de perdrix, la bécasse, la bécassine, la grande bécasse, la caille à l'époque des passages ; la pintade, l'outarde et le faisan, qui ne dépassent guère le quarante-septième degré, nichent et pondent dans les steppes qui, en été, se transforment en prairies d'une beauté étrange.

Le sanglier, plus petit que le nôtre, se plaît de préférence dans les roselières, où il aime à fouiller à l'abri de ses ennemis, le loup, le chat sauvage, le lynx. Les Tartares ne le chassent jamais et n'aiment pas qu'on détruise cet animal, qui leur rend le service de détruire les reptiles qui pullulent dans leurs steppes.

L'ours gris se rencontre sous des latitudes assez

élevées. On ne le chasse qu'en hiver, où sa fourrure est toute duvetée, et d'ailleurs sa chair est meilleure à manger, surtout les pattes de derrière et le filet, dont la saveur est à peu près la même que celle du sanglier. Ce plantigrade vit de miel dont il est très friand, de fourmis, d'orge, d'avoine, de racines. On ne le peut guère prendre qu'au gîte, en temps de neige, mais bien rarement sous bois et en plaine, si ce n'est en automne, quand il s'approche des villages pour manger les orges et les avoines.

La manière de le chasser donne un démenti formel à ces deux vers de La Fontaine :

> Il m'a dit qu'il ne faut jamais
> Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

En Russie, on vend bel et bien la peau de l'ours avant d'avoir tué la bête.

Le lièvre se chasse en tout temps. On sait que ce gibier change la couleur de son poil aux approches de l'hiver ; de roux il devient blanc. Il est plus allongé et plus haut sur pattes que le nôtre ; mais, soit que l'on cuisine sa chair en été, soit qu'on la mette à la casserole en hiver, elle est toujours dure.

Le loup, en hiver aussi bien qu'en été, est une très mauvaise rencontre quand on est dépourvu

de moyens de défense. Dans les temps de neige la faim le rend audacieux et fort dangereux. — Le lynx est un petit animal pas plus gros qu'un lièvre, mais une fois plus haut sur pattes. C'est un des plus féroces de la race féline. On lui a donné le nom de *Lupus cervarius*, loup cervier, parce que seul il attaque le cerf, l'élan, le renne en leur sautant à la gorge et s'y cramponnant comme une sangsue jusqu'à ce que sa proie tombe épuisée et agonisante. Il attaque de même les jeunes poulains et les génisses qu'il rencontre aux pâturages dans les forêts.

Dans les marais de Minsk vivent une vingtaine d'aurochs, espèce de bisons, les derniers survivants des nombreux troupeaux qui parcouraient jadis les forêts russes. Ces animaux sont tabou : peine de mort par le knout à quiconque serait surpris à les chasser. Ces animaux ne prospèrent pas. D'où il faut conclure que les stchinownicks consomment une partie des nouveaux nés, et s'arrangent de façon à représenter le nombre de vingt à la première réquisition du tzar.

La Russie s'étendant du nord au sud, du 40e degré au 68e de latitude, doit évidemment renfermer une faune analogue à celle des autres États de

l'Europe occidentale placés sous ces mêmes parallèles. Je n'ai à m'occuper que de celle qui se rencontre entre Moscou et Archangelsk.

Sous la zone polaire les essences à feuilles persistantes dominent et occupent plus des deux tiers du sol : pins, sapins, mélèzes et cent autres espèces que nous connaissons sous la désignation d'arbres verts.

Pourquoi tant de sapins dans les régions du Nord ? Je répondrai comme notre fabuliste La Fontaine :

Dieu fait bien ce qu'il fait.

Tous les végétaux remplissent dans la nature un rôle immense : celui d'épurateurs de l'air que nous respirons. Sous ces latitudes couvertes de neige huit mois de l'année, si le Créateur avait placé une végétation analogue à celle qui nous entoure, c'est-à-dire à feuilles caduques — qui se flétrissent et tombent aux approches de l'hiver, — l'air eût été malsain, des fièvres sous tous les types s'y fussent montrées, et la mortalité eût été telle, même parmi les animaux, que le pays se fût peu à peu dépeuplé.

A défaut de prairies, les feuilles des conifères épurent donc l'air, l'hiver et l'été. Voici en deux mots l'explication de ce phénomène.

La surface inférieure des feuilles est criblée de petits trous ou pores qui sont les orifices des vaisseaux intérieurs de la plante par où elle absorbe les fluides répandus dans l'air, et dont elle se nourrit. Autrement dit, ces milliers de petits trous sont les organes de la respiration et de la nutrition. C'est par ce tissu cellulaire des feuilles que s'opère la décomposition de l'acide carbonique, un poison violent, comme l'on sait, répandu dans l'atmosphère. — L'air, introduit avec les gaz qu'il contient, dans ces petits organes à peine saisissables à l'œil nu, file dans les petites nervures qui le versent dans les grandes et ainsi de suite. Le contact de la lumière le décompose, fixe le carbone et dégage l'oxygène qui est l'air respirable. Cette théorie de la décomposition de l'air par les végétaux pour s'emparer du carbone s'explique d'une façon pour ainsi dire tangible : le charbon de bois que nous brûlons dans nos cuisines ne dégage-t-il pas dans des proportions énormes de l'acide carbonique?

Ici se présente une singulière transformation dans les forêts. Quand une forêt de sapins est complètement brûlée, ce qui arrive souvent, ou que l'on en a exploité le bois, que croyez-vous qui pousse à la place? Une forêt de bouleaux. Les graines des bouleaux sont extrêmement légères. Enlevées et poussées par les vents, elles se répandent

çà et là. Tombées sur un sol libre et très aéré, elles y germent et grandissent, étouffent la graine des sapins beaucoup plus lente à se développer, et avec le temps s'élève une forêt de bouleaux, l'arbre béni des habitants du Nord. Sa croissance est assez rapide, même jusque sous l'arc polaire, il résiste à des froids assez durs. Mais quand les bouleaux ont disparu, les sapins s'emparent à leur tour du sol qui redevient une forêt de conifères, et ainsi de suite.

Mais savez-vous ce que l'on en tire de cet arbre? Du bois de boulange, pensez-vous? Non. Des balais, comme chez nous? Non plus.

C'est d'abord le plus excellent bois de charronnage, de carrosserie et d'ébénisterie, — puis on en fait du sucre, du vin, surtout du vin légèrement acidulé, mais qui plaît au goût. Dans ces régions déshéritées, il fallait bien que Dieu plaçât quelque chose d'agréable... aux habitants.

Comment soutire-t-on ce vin?

De la façon la plus simple. Au printemps, alors que l'arbre commence à bourgeonner, en mars par exemple, on fait avec une vrille, un trou horizontal, à un mètre au-dessus du sol, profond de trois à quatre centimètres. On y place un tuyau de jonc ou de plume, évasé en forme de gouttière, le laissant sortir de la largeur de la main, pour ser-

· de conducteur à l'eau qui va s'écouler et tom-
ra dans un vase quelconque placé au-dessous,
éalablement couvert d'un linge, légèrement con-
ve pour empêcher la poussière et les insectes d'y
mber. Le vase se remplit bientôt de sève, ce qui
nstitue tout bonnement le vin de bouleau.
Si parmi mes lecteurs il en est quelques-uns qui
uillent essayer d'en faire, je leur recommande
: ne perforer l'arbre que deux ou trois fois et de
ucher les trous avec un fausset.
Lorsqu'on a obtenu une certaine quantité de
ve, on en fait aussi du Champagne en y ajoutant
ı miel, du raisin sec, un aromate quelconque,
.r exemple un peu de cannelle; on laisse fermenter
mélange dans un tonneau bien fermé pendant
ı mois environ, on soutire, on met en bouteilles.
: vin est pétillant, sucré, légèrement acide, a
esque le goût du Champagne. On peut aussi en
ire une espèce de bière assez agréable à boire.
La Russie est le plus détestable climat de la
rre; Moscou et Pétersbourg ont été bâties sous le
us affreux climat de la Russie. Sous la latitude
: cette dernière, au delà et en deçà, rien n'y
ent que des bruyères et des champignons. Tandis
r'en Suède, sous le même parallèle, mais plus à
uest, le climat se montre beaucoup plus doux.
s pommiers, les poiriers, les guigners, les gro-

seilliers, les cassissiers donnent des fruits certainement moins savoureux que les nôtres, mais très mangeables. On cultive aux alentours de Stockholm et de Christiania de très bons légumes.

A Pétersbourg et à Moscou rien de tout cela. En revanche, aussitôt après les débâcles, il arrive du Midi soit par le Don, soit par le Volga, des milliers de tonneaux de raisin dans du millet, de ces gros raisins longs et durs comme des olives, à coiffes indigestes, et des centaines de corbasses (grands bateaux plats), chargés de pastèques à chair rose, excellente et fraîche. C'est de la pastèque que Mahomet a dit aux croyants : « Ce fruit est tombé du paradis, il sert de boisson et de nourriture aux enfants du désert, ainsi qu'à ceux des contrées fertiles. Il est le soutien de la vie. Dieu accorde mille bonnes actions, en efface mille mauvaises à celui qui donne aux pauvres ou aux voyageurs une bouchée de pastèque. »

Dès l'arrivée de ces fruits à Moscou, à Pétersbourg, et dès leur maturité, tout le monde s'en gorge sans mesure, sans raison : les cholérines apparaissent, bientôt suivies du choléra. Aussi dit-on à Moscou que le choléra arrive avec les melons.

La faune des contrées du Nord est loin d'être aussi riche que celle de l'Europe occidentale. Ce-

pendant elle présente quelque intérêt à certains points de vue, la botanique par exemple. Mais comme cette science n'a que faire ici, je ne parlerai que des plantes alimentaires, dont plusieurs espèces sont d'une grande ressource pour les habitants.

Malgré les froidures polaires que subit ce pays, on récolte des fraises de bois, des framboises sauvages qui, séchées au soleil comme des pruneaux, s'emploient l'hiver comme sudorifique.

Le champignon entre dans une proportion assez considérable dans l'alimentation des paysans. La fungine que renferme ce cryptogame est une substance presque aussi nutritive que la viande. Cette propriété est due à l'azote qu'elle contient. Si le champignon venait à disparaître des forêts russes, le paysan ne se trouverait plus dans les conditions de force et de santé où on le voit aujourd'hui, à moins qu'il ne fît usage d'un autre légume, encore à trouver, qui, sous un très petit volume, eût la même quantité d'azote.

Une douzaine d'espèces sont comestibles, ce sont les enfants qui en font la cueillette dans les bois, les steppes, les prairies, les clairières et ne se trompent jamais. On fait des conserves de champignons à pleins tonneaux, soit marinés, soit saumurés, soit secs ou salés ; on les arrange à la

crème, au beurre, en salade, ou frits dans le saindoux.

Plusieurs espèces de bruyères tapissent les prés, les bords des fossés, les steppes. L'une d'elles, le brousnik, ressemble à s'y méprendre à notre groseille rouge. On en fait aussi des conserves aigrelettes ou sucrées que l'on sert avec toute espèce de viandes. Une autre petite bruyère, à rameaux gros comme des fils traînant sur le sol, fleurit aux approches de l'hiver et mûrit sous la neige ses fruits rouges et gros comme des cerises. Convertis en compote, ces fruits sont un délicieux dessert.

Sous les latitudes centrales de la Russie, on cultive peu l'asperge. Pourquoi se donnerait-on ce soin? On la rencontre en abondance à l'état sauvage le long des rivières et des fleuves, entre autres le Volga. Elles n'ont point l'aspect de celles qui nous viennent d'Argenteuil, sans saveur et sans arome. L'asperge sauvage est verte, il est vrai, grosse à peine comme le petit doigt; mais quel parfum!

Il est un autre légume que je dois vous faire connaître, c'est l'agortzy, une petite courge qui porte en France un nom baroque. Cette petite courge est un condiment indispensable aux Russes. Les paysans la mangent, comme les gens du Midi mangent des oignons. On en exporte peu en

France, où elle est, par son prix élevé, un objet de luxe. Ce condiment très apéritif n'a aucun des inconvénients de ses congénères au vinaigre. Quand on y a pris goût, on peut en abuser sans danger. La culture en est facile, ne demande aucun soin particulier, produit beaucoup; elle réussirait à souhait chez nous. En la cultivant, on introduirait un nouvel élément très sain et très peu coûteux dans l'alimentation publique.

Dans sa partie nord, aux environs et au delà de Pétersbourg, la Russie n'est point absolument déshéritée d'arbustes et de plantes. Le Créateur y a particulièrement placé le lichen, en vue de permettre aux habitants voisins de l'arc boréal de lénifier leurs bronches. Sa puissance de végétation est telle que si vous laissez vos bottes à l'air pendant vingt-quatre heures, vous les retrouvez tout enguirlandées de cette plante gélatineuse, que les baleiniers connaissent sous le nom de tripes de roches, et dont il font usage contre les affections scorbutiques.

CHAPITRE VIII.

JUSTICE.

La Russie est encore aujourd'hui, sauf l'affranchissement du serf, ce qu'elle était sous Pierre Ier. Les mœurs ne se sont point corrigées, la langue, qui aurait dû prendre des formes plus littéraires, le génie national, tout enfin est demeuré stationnaire.

Les mœurs étant restées les mêmes, les lois n'avaient point à se modifier ; et elles sont, à l'heure qu'il est, ce que les avaient faites les Ivan, les Basiles et les Alexis.

La jurisprudence est l'ancre de la loi, comme la loi est l'ancre de l'État. L'ancre de l'État en Russie, c'est le knout.

Les autocrates qui ont régné depuis deux siècles et demi sur ce pays ont laissé plus de quarante mille

lois. Chaque ukase représente une loi, et l'on en fait à tout propos. L'empereur Paul en a rendu pour défendre de porter des chapeaux ronds, de la forme de celui qu'un Anglais portait à Saint-Pétersbourg à cette époque, et qui agaçait les nerfs du tzar. Il en fit une aussi contre les gilets dits à la Robespierre, et je ne sais combien d'autres pour des causes analogues.

Ces quarante mille lois sont divisées en des milliers de chapitres, lesquels contiennent d'innombrables articles se subdivisant en paragraphes, en *nota bene*, se renvoyant les uns aux autres, se contrariant tous ; leur élasticité est telle que les juges peuvent, sans cas de conscience, choisir et appliquer la pénalité qui leur convient.

La jurisprudence est une science encore inconnue. Qui oserait commenter, interpréter la loi ? Chez tous les peuples policés, la loi est au-dessus du monarque, qui, le premier, lui donne l'exemple du respect et de l'obéissance ; mais, encore une fois, chez les Russes, le tzar personnifie tout : il est au-dessus de la loi, il est la loi elle-même, la loi incarnée, la loi vivante. Ukases, règlements, décisions, jugements, arrêts de mort, grâces, tout enfin émane de la volonté du tzar. Tout tombe de ses lèvres, la mort et la vie, la fortune et la ruine. A lui seulement appartient le droit

de commenter, d'interpréter la loi dans le sens des rigueurs dont il veut frapper un homme. Selon son caprice, sa bonne ou sa mauvaise humeur, il rectifie, modifie, confirme ou casse les jugements rendus par ses tribunaux. Quand le prince qui gouverne l'État est un homme honnête, humain juste, il n'y a que demi-mal, car s'il est impuissant à refréner la vénalité, du moins il ne l'autorise pas. Mais quand cet État tombe entre les mains d'un homme sanguinaire comme Ivan le Terrible, ou d'un fou comme Paul Ier, qu'on juge des conséquences!

Ce ne sont donc pas les lois qui manquent pour une bonne administration de la justice en Russie. Ce qui manque aux hommes qui sont chargés de les administrer, c'est l'honneur, la conscience, l'intégrité, la religion, le désintéressement, enfin toutes les vertus du juge. La loi dans les mains des sénateurs du Tchinn, au lieu d'être, ce qu'elle est partout, la protectrice naturelle des intérêts de chacun, est au contraire une arme redoutable dont ils se servent au su et au vu de tous pour menacer la vie, la fortune, l'honneur et la sécurité des familles. Les Russes ont plus à craindre de la vénalité de cette magistrature que du despotisme d'un tzar atteint de folie furieuse ou de monomanie sanguinaire.

L'origine de cette vénalité incurable qui affecte aujourd'hui ce grand corps social est la pénurie du salaire : personne n'est payé. Les juges trafiquent donc de la justice comme d'une chose naturelle ; la concussion n'est point regardée comme un crime : tout le monde en vit, on la pratique comme un droit. Ils taxent eux-mêmes leurs honoraires dans les causes qu'ils ont à juger, et la partie condamnée paye sans crier.

Quiconque est riche ou puissant fait tourner la chance du procès de son côté, par une surenchère sur les offres de son adversaire, ou par la menace.

L'or est le pivot de tout. Avec de l'or on séduit facilement les juges. Le tzar Nicolas gémissait de cet état d'abaissement ; il a plusieurs fois frappé de peines terribles (dégradation, exil en Sibérie) les hommes dont la concussion était notoire ; mais telle est la profondeur du mal que ces châtiments n'ont effrayé personne.

Les puissants peuvent se permettre impunément tous les genres de crimes. Ils échapperont à l'infamie en payant la police et le juge qui, d'un commun accord, feront disparaître les preuves, les pièces à conviction, aussi bien que des témoins trop compromettants.

Gardez-vous de croire que les tribunaux soient toujours présidés par des gens d'une instruction

constatée. Il en est aujourd'hui comme il y a deux siècles, alors que les tzars descendaient dans la rue, jugeaient, condamnaient et exécutaient eux-mêmes les sentences, un sabre à la main.

Le personnel judiciaire, ce que nous appelons chez nous huissiers, avoués, procureurs, avocats, est d'une avidité monstrueuse. Un homme perdu de mœurs, ruiné, chassé de partout, se fait avocat ; c'est le métier de ceux qui n'en ont point. Le rôle de l'avocat n'est pas, comme ailleurs, celui d'un homme de bien, instruit, versé dans l'étude des lois et l'art de la parole, mettant son talent et sa gloire à se faire le défenseur de la veuve, le protecteur de l'orphelin; il n'est ni interprétateur de la loi ni explicateur de la procédure. Toute sa science est de savoir embrouiller les affaires les plus simples et les plus claires, de rendre la chicane aussi besoigneuse que possible. Son affaire n'est pas de défendre les intérêts de ses clients, mais de s'entendre avec l'avocat de la partie adverse, pour vivre de la cause qui leur est confiée. Plus les plaideurs sont aisés, plus la procédure sera longue. Les procès durent ce qu'il plaît aux juges et aux avocats; on n'en voit la fin qu'à force d'argent.

La justice n'est prompte que lorsqu'il s'agit de condamner au knout, au fouet, à la verge ou à la pendaison, parce que ces procès-là ne rapportent rien

La justice a plusieurs poids et plusieurs mesures; elle est vigilante, ou sourde, ou tracassière, selon que l'on a d'importance par la position que l'on occupe dans le monde aristocratique, par le rang, par les titres, par la fortune.

Le temps n'est pas si éloigné de nous où un boyard avait le privilège de demeurer dans la maison d'un négociant ou d'un bourgeois, sans que l'on pût ni le forcer à payer ses loyers, ni l'expulser, ni saisir ses meubles. Il était inviolable et sacré, lui et ses biens. Pour mettre un terme à ces abus de la force brutale et du privilège, on n'avait de recours qu'au tzar, qui d'un mot faisait déguerpir le locataire et sur l'heure.

Si la loi est une lettre morte pour ces fastueux boyards et généralement pour tous ceux qui servent l'État, en revanche elle est rude et revêche lorsqu'il s'agit de faire payer un étranger. Alors la police et la justice emploient les moyens les plus violents, les plus outrageants; la contrainte par corps est laissée au libre arbitre du *natziratel* qui, sans forme de procès, vous jette provisoirement le débiteur en prison, sauf à s'expliquer après. Nulle part la police n'exerce son ministère avec plus d'odieux et de rigueurs; nulle part elle ne rançonne l'étranger avec plus d'audace et de cynisme. S'agit-il d'une légère contravention, telle qu'un bout de ci-

gare que vous fumez par inadvertance dans la rue? Pendant plusieurs semaines vous vivrez d'avanies.

Elle inspire une terreur telle que chacun se garde, comme d'un fléau, d'accueillir ou de secourir un homme blessé ou malade, ou frappé d'apoplexie. Le moribond n'aurait besoin pour être sauvé que d'un verre d'eau ou d'une saignée, sa tête repose sur le seuil de la porte d'un apothicaire ou d'un barbier; mais le barbier qui pourrait le saigner, et l'apothicaire qui pourrait le panser, se barricadent chez eux. Tout le voisinage ferme ses portes; le vide se fait autour du cadavre comme autour d'un pestiféré; les médecins s'enfuient. Chacun se garde de donner ou de réclamer des secours pour le malheureux qui est là gisant; la loi le défend expressément avant que la justice soit venue dresser procès-verbal de l'accident.

Votre voisin est assassiné sous vos yeux, il se meurt, il crie au secours; un cheval s'emporte traînant son cavalier, dont un pied est embarrassé dans l'étrier; qu'importe! éloignez-vous au plus vite; laissez passer ce cheval furieux. Votre ami ou votre père se noie, il est à deux pas de vous, il réclame, il implore votre assistance, le courant va l'emporter et l'engloutir, vous lui tendez votre canne ou votre parapluie, n'importe quoi, vous le sauvez; c'est là un malheur pour vous. Vous

appartenez désormais aux agents de la police, aux tribunaux; vous allez être en butte à tous les genres de vexations et de tortures morales; on vous offrira un logement dans une prison d'État, tapissée de mousses et de champignons, meublée d'insectes de toutes les espèces, et où l'on vous laissera moisir jusqu'à ce qu'il soit bien constaté, selon les formes judiciaires pratiquées en ce pays, que c'est bien par humanité que vous avez secouru et sauvé votre semblable d'un péril imminent; et ces formes judiciaires consistent à faire passer votre bourse et une bonne partie de votre fortune dans la poche des nadziratels.

Il est donc défendu d'être humain comme il est défendu de causer politique. Quiconque là-bas pratique des sentiments d'humanité est soumis à toutes les vexations et a en perspective les portes de la Sibérie. Pour vivre au milieu de cette population, il faut placer son âme, son cœur, son intelligence et tous les nobles sentiments à son diapason. Dès qu'on met le pied sur le sol russe, il faut faire peau neuve et laisser à la frontière toute son individualité. La générosité, la charité, la franchise sont une monnaie qui n'y a point cours et qui serait à coup sûr la source de tribulations sans nombre, et telles qu'on n'en éprouve de pareilles que là. Fermez votre bourse comme vous fermez

votre cœur, à toutes les misères ; gardez-vous d'être généreux, on vous prendrait pour un propagandiste; n'offrez pas les secours de vos bras à une maison qui brûle devant vos yeux, ne défendez la vie de personne, on vous prendrait pour un voleur, un rebelle, un conspirateur; laissez se noyer l'empereur lui-même, ne lui tendez pas une planche de salut, sa personne est inviolable et sacrée comme un manitou. Être et rester toujours indifférent, c'est le moyen de vous sauver de trente millions de tracasseries.

Il faut se façonner à ces mœurs barbares, afin de n'avoir jamais rien, ou le moins possible, à démêler avec les coutumes de l'endroit.

Pourquoi, me demanderez-vous, ces lois sauvages qui défendent de porter secours ou de prêter assistance à qui en a besoin? Les Russes vous disent que le peuple étant généralement impudent, voleur, filou, sous le prétexte insidieux d'assister son semblable, il lui allégerait plutôt ses poches et ses goussets, et le dépouillerait au besoin. Le malheureux échappe aux mains des voleurs, mais il tombe dans celles des agents de police. Aussi ne connaît-on pas en Russie la gent des *badauds*.

La loi ne protège rien, ai-je dit. Si monstrueuse que paraisse cette assertion, elle est rigoureusement vraie. La loi serait protectrice si elle était confiée à des mains intègres. Mais l'infidélité de ses repré-

sentants est tellement notoire qu'elle est passée en proverbe dans la langue russe. Par allusion aux exploits de Cartouche, on dit en France : « C'est à se croire dans la forêt de Bondy. » On dit en Russie : « C'est à se croire chez un *nadziratel.* »

Dans les levées et les appositions de scellés, le nadziratel s'approprie frauduleusement le plus liquide des inventaires et des successions; il fait main basse sur tous les objets laissés à sa portée : argent, bijoux, argenterie, titres de rentes, il s'emparera de tout avec effronterie si vous avez le malheur de le quitter un instant des yeux. La plainte est impossible, il la neutralisera en achetant le silence de son supérieur. Chaque jour des faits de cette nature sont portés devant la justice, qui étouffe l'affaire et refuse non seulement de punir le coupable, mais encore de l'obliger à une restitution.

Ces nadziratels, ou commissaires de police, sont organisés dans les villes à peu près de même qu'en France; seulement ils sont enrégimentés, habillés militairement à peu près comme nos sergents de ville, une brette au côté et coiffés d'un bonnet à trois cornes. Le traitement qu'ils reçoivent de l'État est excessivement minime : cinq ou six cents francs par an tout au plus. Leur existence somptueuse, le luxe qu'ils déploient sont un problème pour les Russes eux-mêmes. Ils ont équipages, che-

vaux, domestiques, loge aux théâtres; ils sont mariés, pères de famille, donnent des précepteurs à leurs enfants, et on ne leur connaît d'autres ressources que le traitement dont je viens de parler. S'ils avaient un patrimoine, ils choisiraient évidemment un autre métier. Quelles sont donc les sources où chacun d'eux puise les sommes qui doivent pourvoir aux exigences de sa maison? Mon Dieu! c'est triste à dire, mais cette source est le vol, la rapine, l'escroquerie sous toutes les formes, la concussion la plus éhontée toujours exercée, bien entendu, contre ceux qui n'ont ni influence ni position sociale, et contre les étrangers.

On vous a enlevé, par exemple, votre montre ou votre pelisse? Ce vol parvient aux oreilles du commissaire; aussitôt il accourt chez vous. En sa qualité de magistrat il doit veiller à votre sécurité; il reçoit le signalement de l'objet volé, dresse un procès-verbal, vous réclame insolemment dix francs pour le coût de son grimoire et se retire en vous promettant, sur tous les saints du paradis, que le voleur sera arrêté et puni, et que vos objets seront retrouvés : il ne vous dit pas qu'ils vous seront rendus. Le lendemain, en effet, il se représente accompagné d'un alguazil portant une pelisse ou des objets qui vous sont montrés comme ayant été trouvés sur le voleur, mais que vous ne recon-

naissez nullement, parce que ce ne sont pas ceux qui ont été volés. Procès-verbal est dressé pour constater cet incident, et vous déboursez dix autres francs auxquels vous ajoutez *la bonne main* pour l'alguazil; heureux, pensez-vous, si pour ces vingt et quelques francs vous rentrez en possession des objets que vous regrettez.

Il répète ce petit manège une troisième, une quatrième, une cinquième fois, vous représentant toujours des objets qu'il sait très bien n'être point ceux que vous lui avez signalés. Et il vous exploite ainsi jusqu'à ce que, désabusé complètement sur la probité de ce magistrat, vous le jetiez à la porte, lui, son argousin, la montre et la vieille houppelande qui serviront à faire d'autres dupes. Un fait identique, dont j'ai été victime moi-même, pour une pelisse qui m'avait été volée au théâtre, résume à elle seule cent et une autres floueries, au moyen desquelles ces gens-là extorquent les étrangers et souvent les Russes eux-mêmes.

Il y a quelques années, le comte Benkendorff fut appelé chez l'empereur Nicolas pour recevoir une somme de 30,000 francs, destinée à des œuvres pieuses. Le comte, rentré chez lui, passe dans son cabinet, y change de costume, puis demande son équipage. Au moment de monter en voiture le ministre s'aperçoit qu'il n'a plus son

portefeuille; il remonte précipitamment chez lui, bouleverse son cabinet, ses meubles et ne trouve rien. A-t-il perdu les 30,000 francs, ou les lui a-t-on volés? Le général Kakoschkinn, préfet de police alors, est aussitôt mandé et *sommé* d'avoir, dès le lendemain matin, à retrouver le voleur et le portefeuille intact. Le lendemain matin à l'heure dite, ce fonctionnaire entre dans le cabinet du ministre et lui remet les 30,000 francs qu'on a, dit-il, retrouvés sur le voleur. Quant au portefeuille et aux autres papiers, ils ont été jetés à la Newa, parce qu'ils étaient compromettants. Le comte Benkendorff prend les 30,000 francs, et enfonçant la main dans la poche de l'habit de la veille, il y retrouve le portefeuille qu'il croyait perdu, et la somme tout entière qui lui avait été remise la veille par l'empereur.

Le général Kakoschkinn, désespérant tout simplement de mettre la main sur la somme perdue ou volée, avait trouvé plus expéditif de faire venir tous ses nadziratels et de se faire compter par eux les 30,000 francs qu'il avait présentés au ministre.

L'homme en Russie est considéré pour si peu de chose qu'on ne s'inquiète jamais de l'absence ou de la disparition de personne. Il est même défendu de parler de ces sortes de choses : la police ne se livre à aucune recherche. La famille elle-même,

à moins qu'elle ne soit très puissante, n'osera pas s'inquiéter de retrouver un de ses membres disparu ; elle préfère s'en reposer sur la Providence. Si, par hasard, la police avait, sur des ordres supérieurs, conduit l'absent en Sibérie, on vous trouverait bien curieux de vous en informer. Dans le doute, il faut s'abstenir. Et d'ailleurs, la police a bien autre chose à faire que de s'occuper de retrouver les morts ou les absents!

Un cadavre flotte sur l'eau; il vient on ne sait d'où. Pendant huit, dix, peut-être quinze jours, mille personnes l'ont vu, et nul n'osera le recueillir pour lui donner une sépulture chrétienne et rechercher sa famille, de crainte d'être soupçonné d'être le voleur ou l'assassin. Poussé par le vent, il a battu pendant des jours entiers le sable de la grève, tout le monde s'est éloigné de lui en se signant trois fois. Il est arrêté dans les buissons, les ronces et les roseaux qui bordent les berges, il y pourrit, ou y est dévoré par les bêtes, et nul ne s'en inquiète. Quand parfois la police daigne s'en préoccuper, elle vient sur les lieux, non pour verbaliser, non pour constater l'identité, mais pour le dépouiller et le faire jeter comme un chien dans un trou creusé par hasard, là, tout près de l'eau, dans la forêt, sans plus de cérémonie ni d'informations.

Les disparitions sont très fréquentes. Sont-elles le résultat de crimes, le fait de vengeances des puissants de ce pays ? Personne ne saurait le dire. Un homme est assassiné, on porte son cadavre à quelques pas hors de la ville, dans d'immenses forêts marécageuses, où jamais personne n'oserait s'aventurer, ou bien on le jette à l'eau, et tout est dit. Les coupables ne sont jamais recherchés.

La police ne s'occupe que d'une chose bien particulièrement : connaître ce qui se passe dans l'intérieur de chaque famille, ce qui s'y dit, ce qui s'y fait et ce qui s'y pense. Elle s'occupe plus de la pensée de chacun que de la sécurité de tous. Une police épouvantable étend ses oreilles partout, et partout où il y a trois personnes réunies, disent les Russes eux-mêmes, il y a deux espions. C'est au moyen de cette terreur que le tzar gouverne en paix. Telle est l'exactitude des renseignements qui lui parviennent qu'un jour il envoya un de ses aides de camp chez une des grandes dames de la cour, pour l'engager dorénavant à ne pas recevoir son amant la nuit dans sa chambre à coucher lorsque son mari ne dormait pas encore dans la sienne. Ce mari, un homme brutal, aurait certainement fait du scandale s'il eût constaté son malheur conjugal. Sa Majesté permet toute sorte de licence pourvu qu'il n'y ait point de vitres cassées.

La torture en Russie, qui peut dire ce qu'elle est? Le fouet, le bâton, les coups de pieds, les coups de poings et le reste. On assomme un homme comme une bête fauve. Des cris! qui les entend du fond des cachots sous terre? L'homme râle, sue son agonie, demande grâce... on continue de frapper pour faire sortir de ses lèvres un aveu, le nom d'un complice. Et quand ce malheureux ne peut ou ne veut parler, ne veut faire aucune révélation, il y a une autre torture, celle du pope.

Ce pope, ce prêtre, vient au nom de Dieu consoler les prisonniers... c'est un félin qui, d'un air papelard, lui apporte des douceurs enc achette, lui dit-il. Et ces douceurs, savez-vous ce qu'elles sont?.. de la viande poivrée, du poisson salé, du pain poivré... et quand la torture de la soif le dévorera, le malheureux n'aura de l'eau que goutte à goute... à la condition qu'il parlera; et s'il s'obstine à se taire, on le laissera se tordre, agonisant, maudissant le tzar et Dieu au nom de qui on le tue à petit feu et qui autorise de pareilles scélératesses!

Les Russes connaissaient tous les genres de tortures et de supplices. L'empalement existait encore sous Pierre Ier. Élisabeth abolit la peine de mort; elle enfreignit bientôt elle-même la loi, pour l'exercice de ses vengeances. Ceux qu'on n'osait pas tuer, on les étranglait. On pratique peu a prison en

Russie; elle y est regardée comme un lieu où le crime, la fainéantise, l'ivrognerie et tous les vices se propagent avec le plus de succès. Puis le Russe, naturellement mou et paresseux, ne trouve pas que la prison soit une peine : il y est nourri et logé, il y dort tranquillement, chaudement, et il n'y fait rien. Il n'y a donc que la liberté dont il soit privé, mais il la connaît à peine d'hier. Pour lui, un peu plus ou un peu moins d'espace pour se mouvoir, peu lui importe! La prison n'a donc sur lui aucun effet salutaire; pour la remplacer, on a inventé la bastonnade. La bastonnade est la correction la plus commune. Les plus petits griefs sont redressés par le bâton; sous le tzar Nicolas, tout le monde y était soumis, moujicks et seigneurs; ce n'était pas déshonorant, avec cette différence pourtant que les premiers étaient frappés publiquement, à la face du soleil, et que les autres étaient fustigés à huis clos et malgré la loi qui les couvrait.

Le célèbre poète Pouschkine, quelques jours avant d'être misérablement tué en duel par l'amant de sa femme, avait été fouetté dans les appartements mêmes du préfet de police, par ordre du tzar, « afin, lui fut-il dit, de tempérer les ardeurs de sa causticité ». Il ne se passait pas de semaine ni de jour que quelques officiers, quelques étu-

ants ou employés ne reçussent le même genre
: châtiment, culotte bas et les épaules nues, pour
moindre intempérance de langue, mais toujours
huis clos. Si le peuple eût appris que boyards
u prêtres passaient par les verges aussi bien
u'eux, quel effet cela eût-il produit?

Cette population, avilie, dénaturée par le plus
ffrayant despotisme, souffre, tous les jours, tous
es genres de vexations sans se plaindre. Est-elle
n contravention avec la police? elle achètera son
ilence au poids de l'or. A-t-elle un procès? elle
ait que la justice est à l'encan et que chacun s'ar-
'ange en conséquence.

Il est défendu de remettre directement aucune
lainte au tzar. On doit la lui adresser, *franco*, par
a poste. Les secrétaires chargés du dépouillement
le ces pétitions les font disparaître et ne laissent
asser sous les yeux de l'empereur que celles qu'il
'aurait danger à soustraire.

En Russie, à la porte de la civilisation, le tzar
'oyage pour son agrément, et nullement pour
ommuniquer avec son peuple, écouter ses griefs,
'éprimer les abus, et mettre un frein aux vexa-
ions de son administration. Le czar ne se laisse
pprocher que par ses nobles et le Tchinn, dont il
st en quelque sorte prisonnier. Le peuple est
epoussé, et il lui est interdit même d'adresser la

parole à son autocrate, sous peine du rotin, et dans ce genre d'exercice la justice russe n'y va pas de main morte.

Chez tous les peuples, même les moins civilisés, le chef de l'État est soumis à l'influence d'une opinion publique, et il gouverne avec une attention paternelle; il sait faire respecter ses prérogatives, de même qu'il respecte et fait respecter les droits, la propriété et la vie des citoyens. En Russie, la loi pourrait se résumer en l'emploi de la force brutale. Les actes du tzar lui-même ne sont soumis à aucun contrôle : son autorité n'est restreinte par rien.

L'arbitraire est partout. Pourtant la loi existe; mais la loi n'est point immuable; au-dessus d'elle il y a une société parfaitement unie, le Tchinn, qui ne la respecte jamais. On ne prend même pas la précaution de l'éluder ni de la biaiser d'une manière honnête; elle fait de la violence légale, si je puis m'exprimer ainsi.

Ne demandez ni ne cherchez aucune garantie, ni pour votre personne ni pour vos biens, vous n'en trouveriez aucune, pas même les plus élémentaires, celles que tous les peuples observent instinctivement, celle de la propriété, celle du libre arbitre. Vous n'avez pas le droit de déménager, de changer de résidence sans permission.

Le premier tribunal est celui de la police. C'est là que s'instruit le procès, qui est ensuite jugé par un tribunal positif (d'instance), et enfin par une cour d'appel, si l'appelant peut y parvenir. La prévention est longue : plusieurs années de réclusion avant de passer au jugement. Si l'inculpé est reconnu innocent sur preuves irréfragables et relaxé, il aura passé d'abord trois ou quatre ans sur la paille, au milieu des saletés les plus immondes, à attendre que justice lui soit rendue. L'empereur, dit-on, dominé par les plus vifs sentiments d'équité, ne permet jamais l'exécution d'aucun jugement avant de l'avoir revisé. Tout bien disposé que je sois à croire à son ardent désir de bien faire, j'ai de la peine à me rendre compte comment il peut, en dehors de ses laborieuses préoccupations gouvernementales, trouver le temps d'examiner plusieurs centaines de milliers de causes. Il ne faut pas oublier qu'avant d'approuver ou d'improuver, il doit, dans le jugement qui lui est soumis, faire la part des mœurs du peuple à qui appartient le sujet jugé. Or, dans ce vaste empire, il y a quarante peuples divers, n'ayant aucune affinité entre eux ni par la langue, ni par l'industrie, ni par les mœurs, ni par le commerce.

Ce n'est que depuis l'affranchissement des serfs que les gazettes russes enregistrent les crimes, les

meurtres, les incendies, les scènes de pillage et de vengeance.

Pour tout dire, la loi russe se résume en quelques lignes, en quelques mots seulement : arbitraire, violence légale, déni de justice, obéissance passive.

CHAPITRE IX.

LE KNOUT.

La Newa, je l'ai dit plus haut, est plutôt un canal ı'un fleuve. Ses proportions sont énormes, sa ·ofondeur considérable, mais son cours est à eine d'une quinzaine de lieues. Sur une des îles de e fleuve, en face du palais des czars est la forteresse ur les glacis de laquelle on pendit, en 1825, ceux es hommes les plus compromis dans l'absurde ntative de révolution dont j'ai parlé plus haut.

Elle fut bâtie par Pierre le Grand. Ses successeurs, surtout Catherine, après les succès de Gustave, ı de Suède, qui s'était avancé avec son armée à lelques lieues de Saint-Pétersbourg, agrandirent nsidérablement cette forteresse. Une église con-

sacrée à saint Pierre et à saint Paul, occupe le milieu. C'est le Saint-Denis de la Russie. Elle reçoit les cendres des empereurs russes et celle de tous les membres de leur famille. Elle est aussi le dépôt des drapeaux pris sur les ennemis.

La flèche élancée de son clocher a deux cent quarante pieds de haut ; elle est en cuivre doré et semble montrer aux condamnés, qui sont enfermés dans les cabanons, le chemin du ciel, et leur rappeler le vers de Dante :

> O voi chi entrate
> Lasciate ogni speranza.

Sous ce ciel sombre, déchiré de nuages noirs et gris, ces murailles de briques et de granit, isolées au milieu de l'eau, ont un sinistre aspect ; elles parlent à l'imagination des étrangers aussi bien que des Russes un langage effrayant. Ce granit rouge a quelque chose de repoussant ; cette couleur, semée de teintes diverses, est comme un suintement de sang humain qui pourrit ces murailles et se répercute au dehors pour dénoncer les tortures et les supplices dont les tzarines se sont souillées ou rendues complices, soit pour assouvir leurs propres vengeances, soit pour étouffer un secret, soit pour complaire à leurs favoris, à leurs

courtisans qui, eux aussi, avaient des secrets à enfouir dans des tombes de pierre. Que de crimes, que de drames sanglants et terribles se sont mystérieusement accomplis sous les voûtes profondes, humides et noires de cette forteresse, devenue la bastille de l'empire des tzars! Si ces murailles pouvaient raconter ces crimes et ces sanglantes agonies!

En face, de l'autre côté de l'eau, est le palais des tzars comme une sentinelle implacable qui veille éternellement sur ce gouffre de sang. De leurs fenêtres, les autocrates peuvent couver de l'œil les victimes que leur politique ou leurs vengeances vont immoler. Nul ici n'ose lever les yeux sur les ouvertures béantes de ce charnier humain.

Le froid glacial, qui fait fendre ces murailles, le froid qui tue les sentinelles dans leur guérite, les cochers sur leur siège, les rouliers et les chevaux sur les grands chemins, tue aussi les malheureux condamnés quand vient la saison des glaces. Mais lorsque ce raffinement de barbarie, que les tzars seuls étaient capables d'inventer, n'atteint pas encore son but, les inondations se chargent d'exécuter leur sentence de mort.

Le sol des cachots est au niveau de la Newa. Les fenêtres donnent sur les canaux qui baignent les murailles, ou sur le fleuve même; et, quand re-

foulées par les tempêtes du nord-ouest, les eaux montent et envahissent les cellules, personne ne répond aux cris de détresse et de rage des prisonniers. Leurs plaintes se perdent sous ces voûtes infectes, tapissées de moisissures. Bientôt leurs cadavres flottent sur les eaux et viennent frapper les doubles grilles. Tout est dit : la mort est discrète. D'ailleurs, qui oserait les redire, ces plaintes? qui oserait reporter qu'il a vu des cadavres flotter? Les secrets qui regardent les tzars ou l'État sont aussi bien scellés dans le cœur des Russes que dans une tombe. Un mot indiscret conduit immanquablement à ces catacombes où l'on vous laisse mourir par le froid ou par les inondations.

L'irréflexion des Russes se lit à chaque pas. Ce n'était pas assez que leur citadelle fût sous l'eau ainsi que la cabane que son fondateur avait fait construire à quelque distance de là pour en surveiller les travaux, ils ont bâti leur ville au même niveau, bien qu'ils fussent avertis par l'expérience.

Dans les grandes inondations de 1721, où Pierre Ier lui-même manqua de périr, et en 1777, la Newa noya la ville sous plus de dix pieds d'eau. La dernière de toutes, celle qui est venue jeter la désolation et le deuil dans cette cité en la couvrant de cadavres, c'est celle de 1824, dans la nuit du

6 au 7 novembre, qui atteignit les premiers étages.

Pendant cette inondation, tous les prisonniers de la citadelle et des autres prisons de la ville ont péri. La police et la justice avaient bien autre chose à faire que de leur ouvrir les portes.

C'est de cette forteresse que sortent les condamnés qui doivent subir un supplice mortel. Je dis supplice mortel et je m'entends : tous les supplices inventés par la barbarie féroce de ce peuple n'entraînent pas la mort. La peine capitale n'existe pas en Russie. On l'a abolie. Mais outre les eaux de la Newa, il reste le knout, la verge, le fouet.

La strangulation, la prison, le bagne, la décapitation étaient des peines trop douces, pas assez effrayantes, pas assez salutaires pour contenir ces populations de tous les calibres de férocité ; et les législateurs du pays ont inventé le pal, le bâton, la verge, le knout, la mutilation de la figure... puis les profondeurs éternelles des mines en Sibérie, pour ceux qui ne succomberaient point à l'un ou à l'autre de ces supplices. En effet, ces législateurs ne se sont point trompés : la verge et le knout paraissent être un frein salutaire. La mutilation de la figure et le pal n'existent plus.

Le knout ! Il n'y a pas dans la langue française ni dans celle d'aucun peuple civilisé, un mot qui, à lui seul, résume plus de cruautés, plus de souf-

frances atroces et surhumaines. A ce seul mot, un Russe est saisi d'un frisson glacial, se sent froid au cœur, le sang se fige dans ses veines ; ce mot donne la fièvre, jette le trouble dans les sens, la terreur dans l'esprit; à lui seul il stupéfie tout un peuple de soixante-dix millions d'âmes. Savez-vous ce que c'est que le knout? Est-ce la mort? Non, ce n'est pas la mort; c'est quelque chose de pire mille fois.

La loi russe ne mesure point les peines au taux de la douleur morale, mais au taux de la douleur physique. Le châtiment n'est point en harmonie avec la nature du délit. Il y a eu crime, on appliquera la pénalité d'un code sanguinaire, parce que, avant toute chose, il faut épouvanter.

Figurez-vous un homme robuste, plein de vie et de santé. Cet homme est condamné à cinquante, à cent coups de knout. C'est un criminel aux yeux de la loi ; il peut l'être aussi aux yeux de l'humanité, sans pour cela avoir attenté à la vie de son semblable. Il est amené à moitié nu à l'endroit désigné pour ce genre d'exécution ; un simple caleçon de toile lui couvre l'extrémité inférieure du corps. Il a les mains attachées plat sur plat, les cordes lui brisent les poignets ; n'importe ! il est couché à plat ventre sur un chevalet incliné diagonalement et aux extrémités duquel sont fixés des anneaux de fer. Par un bout les mains y sont

fixées, et par l'autre les pieds ; puis le patient est *tendu* de manière qu'il ne puisse faire aucun mouvement, ainsi que l'on tend une peau d'anguille pour la faire sécher. Cette tension fait craquer les os et les disjoint ; qu'est-cela ! tout à l'heure os et muscles vont autrement craquer et se disloquer.

A vingt-cinq pas de là est un autre homme : c'est l'exécuteur des hautes œuvres. Il est vêtu d'un pantalon de velours noir entonné dans ses bottes et d'une chemise de coton de couleur, boutonnée sur le côté. Il a les manches retroussées, de manière que rien ne gêne ni n'embarrasse ses mouvements. Il tient à deux mains l'instrument du supplice, un knout. Ce knout est une lanière de cuir épais taillé carrément à angles droits, s'amincissant par une extrémité et terminée carrément par l'autre ; le petit bout est fixé à un manche de bois d'environ deux pieds.

Le signal donné, l'exécuteur fait quelques pas, le corps courbé, traînant cette lanière à deux mains entre les jambes. Arrivé à deux pas du patient, il relève vigoureusement le knout vers le sommet de sa tête en le rabattant aussitôt avec rapidité vers ses genoux. La lanière voltige dans l'air, siffle, s'abat, et enlace le corps du patient comme un cercle de fer. Malgré son état de tension, le patient bondit comme sous les étreintes puissantes

du galvanisme. L'exécuteur recommence la même manœuvre autant de fois qu'il y a de coups à appliquer au condamné. Quand la lanière enveloppe le corps par ses angles, la chair et les muscles sont littéralement tranchés en rondelles comme avec un rasoir ; mais s'il tombe sur le plat de deux angles, alors les os craquent, la chair est hachée, broyée, écrasée, le sang jaillit. Le patient devient vert et bleu comme un cadavre pourri. Il est porté à l'hôpital, où tous les soins lui sont donnés, et on l'envoie ensuite en Sibérie, où il disparaît pour jamais dans les entrailles de la terre.

Il arrive quelquefois que le bourreau vend sa miséricorde et sa pitié au poids de l'or : quand la famille du misérable veut mettre fin à cette torture, du premier coup il donne la mort avec autant de certitude que s'il tenait une hache à la main.

En 1760, sous le règne de l'indolente et luxurieuse Élisabeth, qui avait aboli la peine de mort, Mme Lapoukinn, femme d'une rare beauté que jalousait la czarine, fut condamnée au knout et à la déportation, malgré les privilèges dont jouissait la noblesse de ne jamais être knoutée. Elle avait été fêtée, choyée et recherchée à la cour, et avait, dit-on, trahi le secret des liaisons de l'impératrice avec le prince Razoumowsky. Elle fut amenée par les bourreaux sur la place publique

t mise à nu par l'un d'eux, qui lui enroula sa hemise jusqu'à la ceinture. Le bourreau lui écoupa les chairs en lanières par cent coups de nout, depuis les épaules jusqu'à la chute des eins. Le supplice achevé, on lui arracha la langue, t peu après elle fut envoyée en Sibérie, d'où elle ıt rappelée, en 1762, par Pierre III.

Après le knout vient la verge, supplice d'un au-re genre, mais encore plus barbare, puisqu'il est ɔujours suivi de mort, au moins quatre-vingt-dix-euf fois sur cent. Cette fois, c'est l'armée qui exé-ute les hautes œuvres de la justice du pays et les entences des autoctates : c'est l'armée qui sert de ourreau.

Autant de coups de verge, autant de soldats. Six ıille coups ne sont pas la somme la plus élevée ue la loi permette d'appliquer aux criminels, mais 'est le chiffre le plus usité ; et ici encore la légis-ıtion s'est montrée ingénieuse. Moins de mille ɔups suffisent et au delà pour donner la mort ; vec six mille, la mort est six fois certaine.

Il m'a été réservé une seule fois d'assister à ce enre d'exécution. En voici sommairement les étails.

C'était en 1841. Le malheureux condamné était n garde forestier, d'origine suédoise, dans la force e l'âge. Il était né dans les environs de Viborg,

et par conséquent homme libre, au même titre que les Suédois, qui sont le premier peuple, en Europe, qui ait vécu sous le régime constitutionnel. Il avait été pendant plusieurs années au service d'un prince qui l'avait renvoyé sans lui payer ses gages : c'est assez l'habitude des boyards russes. Il avait femme et enfants et réclamait depuis plusieurs mois le payement de ce qui lui était dû. On allait entrer dans l'hiver et le ménage manquait de tout, de bois et de pain. Bien des fois il était venu à pied, à Saint-Pétersbourg, solliciter comme une grâce ce qu'en tout autre pays il eût pu exiger avec moins de formes de son débiteur ; et, chaque fois, il avait dépeint à son ancien maître toutes les misères qui l'assiégeaient lui et sa famille, toutes les souffrances qu'il endurait ; il suppliait humblement. Mais un grand seigneur qui possède quinze ou vingt mille esclaves ne connaît pas ces misères-là, il n'a jamais redouté ni souffert la faim et le froid. Le Finlandais est chassé à coups de rotin ; le malotru, le manant qui ose tourmenter un seigneur, troubler la sieste et la digestion de ce luxurieux ! A bout de ressources, exaspéré du traitement indigne qu'il vient de subir, éperdu, il s'arme d'un pistolet et revient auprès du prince, qui le fait rosser et jeter à la porte. Sa tête s'égare ; il attend le prince à sa sortie et le tue raide.

Les formalités d'un jugement ordinaire eussent été trop longues. Un paysan tuer un seigneur! un boyard! un prince! c'était chose inouïe, cela pouvait être d'un mauvais exemple pour le peuple. En tout pays, d'ailleurs, cela eût été un assassinat. Ce n'est pas ce que nous cherchons à excuser. Amené quelques heures après son crime, qu'il ne nie pas, devant un conseil de guerre qui se borna à constater son identité seulement, il fut condamné à six mille coups de verge; et, vingt-quatre heures après, six mille hommes rangés sur deux lignes parallèles dans une plaine hors de la ville, attendaient, armés de baguettes de bois vert de la grosseur du petit doigt, l'heure de l'exécution. Le condamné fut amené sur un chariot escorté de quelques hommes; aucun prêtre ne l'assistait. Il était garrotté et vêtu d'un caleçon roulé et lié par une ficelle autour et au-dessous des hanches. Le reste du corps était nu, et seulement vêtu d'une capote de soldat qu'on lui avait jetée sur les épaules. On le fit descendre et on lui lia fortement les deux mains à la gueule de deux fusils de munition armés de baïonnettes. Dans cette situation, les mains s'appuyaient sur le canon, et la pointe des baïonnettes sur la poitrine du patient. Un roulement de tambour se fit entendre; tous les officiers entrèrent dans les rangs, et deux sous-officiers

vinrent prendre les fusils, qu'ils tinrent constamment de la même manière qu'un soldat qui marche ou recule, la baïonnette en avant. Ici encore, admirez la barbarie, l'intelligence raffinée de ce peuple! Le patient doit s'avancer à pas lents entre la haie de soldats qui, chacun à son tour, doivent lui frapper vigoureusement les reins. La douleur pourrait lui suggérer l'idée de passer aussi vite que possible au milieu de cette haie de bourreaux, pour éviter le nombre et la violence des coups qui lui entament les chairs; mais il a compté sans la justice russe : les deux sous-officiers reculent pas à pas, avec lenteur, pour donner le temps à tout le monde d'accomplir sa mission, et retiennent ou repoussent le malheureux en lui enfonçant la pointe des baïonnettes dans la poitrine. Il faut que chaque coup porte, entame les flancs et fasse jaillir le sang. Chacun doit faire son devoir. Le soldat moscovite est une machine qui ne doit avoir aucun sentiment, et malheur à ses propres épaules s'il montre de l'hésitation : séance tenante il recevra de vingt-cinq à cent coups, au caprice du général qui a l'honneur de commander ces six mille bourreaux. Le gouvernement russe est scrupuleux dans les moindres détails ; il tient à ce que tout se fasse et s'exécute d'ensemble.

Aux premiers coups, il se tordit en tous sens, se

nt à droite, à gauche, présentant tantôt le flanc, ôt les épaules, en courbant les reins, à croire la tête allait descendre aux talons. Jamais on vit pareille horreur. C'était un assassin sans te, il avait tué un noble! Bientôt aucun son ne t plus de ses lèvres. Au neuf centième coup de e, un tremblement convulsif repoussait en retous les muscles de son corps ; l'agonie comçait. L'écume sortit de sa bouche et le sang it du nez; après quatorze cents coups, la , qui avait depuis longtemps commencé à ir, prit tout à coup une teinte verdâtre; les s se firent hagards, sortirent presque des ors d'où découlaient de grosses larmes sanguintes qui lui souillaient le visage ; il était hale- ; il s'affaissa. La peau était littéralement labou- elle avait pour ainsi dire disparu; la chair t hachée, presque réduite en bouillie; des lamux pendaient le long des flancs comme autant anières; d'autres lambeaux étaient restés attas et collés aux baguettes des exécuteurs; les scles étaient déchirés. Aucune langue humaine pourrait rendre ce spectacle. Le commandant vancer le chariot qui avait amené le condamné; le plaça dessus à plat ventre, et, bien qu'il eût ièrement perdu connaissance, l'on continua le plice sur ce cadavre jusqu'à ce que le chirur-

gien commis par le gouvernement, et qui suivait aussi pas à pas l'exécution, eût donné l'ordre de la suspendre. Ce qu'il ne fit que lorsqu'il ne restait plus au patient qu'un souffle de vie.

A ce moment-là, deux mille six cent dix-neuf coups avaient réduit son corps en hachis.

Frapper un cadavre en Russie, ce n'est point assez cruel, cela n'inspirerait point assez de terreur à ces esclaves. Il faut que l'homme vive pour subir son jugement.

On porta ce malheureux à l'hôpital, où il fut, comme d'habitude, trempé dans un bain d'eau saturée de sel, puis soigné et traité avec la plus grande sollicitude jusqu'à guérison complète, afin qu'il pût s'acquitter de son jugement dans son entier. Les lois pénales de la Russie se montrent partout et toujours d'une barbarie atroce. Ce malheureux fut sept mois à guérir et à se rétablir, et, au bout du temps, il fut ramené solennellement au même lieu d'exécution et passé de nouveau par les verges jusqu'à l'appoint de six mille coups. Il mourut dès le commencement de cette deuxième exécution.

Ce fut, si je ne me trompe, la dernière exécution faite par la verge. L'empereur Nicolas n'abolit pas cependant cette loi, qui reste toujours suspendue sur la tête des Russes; on la laisse dormir jusqu'à ce

que l'occasion se présente de l'appliquer de nouveau.

Un peuple qui a été aussi maltraité, torturé, charcuté pendant des siècles, se montrera terrible dans ses vengeances le jour où il se soulèvera pour exterminer ses oppresseurs. Le jour de cette exécution, je compris les horreurs commises par les colonies militaires de Staraïa-Roussa.

Quand parfois un condamné en réchappe, ce qui est très rare, on l'envoie finir ses jours dans le fond des mines de la Sibérie.

Je ne parle pas des autres pénalités, le fouet, le bâton, les botogues, qui sont les moyens de redressement les plus usités. Vous avez un domestique dont vous avez à vous plaindre, vous lui donnez un petit mot à porter au nadziratel. Ce petit mot, votre valet le devine : il sait que c'est un nombre plus ou moins considérable qu'il va se faire appliquer et dont au retour il remerciera son maître. Dans l'un comme dans l'autre cas, deux hommes seuls exécutent la sentence. Le pauvre diable condamné à passer sous le rotin ou les lanières du *chat à sept queues*, les botogues, est couché sur un banc, le corps nu. L'un des exécuteurs s'assied à cheval sur les jambes, l'autre sur la tête, et chacun avec un instrument pareil frappe à tour de rôle, comme deux forgerons sur une même enclume.

Cependant, en Russie mieux qu'ailleurs encore,

il y a des échappatoires aux jugements correctionnels. Quand un paysan a le moyen de payer ses bourreaux, ceux-ci ménagent la peau du patient. Une simple pièce de quarante sous suffit à convertir les exécuteurs à des sentiments plus humains : le condamné est frappé en douceur. Mais tous les paysans et tous les domestiques ne possèdent point quarante sous !

Après le knout et la verge, vient le Sibérie. Lorsqu'un sujet russe est condamné à l'exil, on lui rase la barbe, on lui coupe les cheveux, tout à fait ras par derrière, ainsi qu'on le fait aux soldats, en brosse par devant; il est vêtu d'un pantalon de toile et d'une houppelande en drap très grossier, d'un bonnet rond en forme de galette, et chaussé d'énormes bottes en cuir sansbas ni chaussettes, et on l'expédie sur un traîneau ou sur un chariot en compagnie d'autres exilés sous la conduite de quelque Kosaks jusqu'à Irkousk, ou plus loin. Prochainement, nous publierons un volume sur les géhennes de la Sibérie.

On les fait voyager en tout temps; que le froid soit intense ou non, il faut qu'ils arrivent. Plus de la moitié périt en chemin. Durant ce voyage, ils sont libres de leurs mouvements; on ne prend aucune précaution pour les empêcher de fuir. Que feraient-ils de leur liberté? Ils n'ont point de passe-

port, et, en Russie, il est impossible de voyager douze heures sans papiers. Un habitant de Moscou ou de Saint-Pétersbourg ne saurait entrer dans la ville ni en sortir sans exhiber aux postes qui gardent les barrières, soit un permis de séjour, soit un passeport. Les soldats de nos casernes, en France, sont plus libres que la population russe. La Russie est une immense caserne où tout le monde est consigné : nobles, bourgeois, marchands, paysans et même les étrangers.

A propos de caserne, je dois placer ici une histoire qui doit évidemment avoir un côté vrai, puisque les Russes eux-mêmes la racontent aux étrangers. Elle montrera au lecteur ce qu'était l'armée russe sous les tzars Alexandre et Nicolas. Je ne crois pas que ces faits soient journaliers ; mais je pense, si j'en juge par la pourriture morale qui ronge ce pays du haut en bas, qu'ils doivent se présenter de temps à autre, avec des variantes sans doute.

Que l'on me permette tout d'abord d'ouvrir une parenthèse pour faire en quelques lignes l'esquisse du caractère d'un prince que l'on a méconnu.

Le tzar Nicolas restera une des plus éminentes

personnalités du XIXe siècle. C'était un homme. Il s'est cru sérieusement chargé par la Providence d'une mission divine, et il en a toute sa vie poursuivi l'accomplissement avec une rare énergie, en prince qui savait ce qu'il voulait et où il voulait aller. Il a sauvé son pays d'une déchéance imminente. Je dis « sauvé »; j'ai tort. Je devrais dire qu'il l'a éloigné pour un temps de l'anarchie sous laquelle la Russie est en train de crouler.

Alexandre Ier, son frère, était un visionnaire, un prince mou, sans volonté, un philanthrope qui, s'il eût vécu quelques années de plus, se fût livré à la pratique des tables tournantes, en compagnie d'une baronne de Krudner quelconque.

Paul Ier, son père, était un fou de la pire espèce, qui passait son temps à faire, dans les rues de Saint-Pétersbourg, la chasse aux chapeaux à trois cornes et aux gilets à la Robespierre.

Alexandre Ier, en lui laissant le trône, lui laissait aussi une administration des plus déplorables, d'une vénalité monstrueuse, une armée qui avait rapporté, de son contact avec les armées prussiennes en 1813, 1814 et 1815, des goûts de rapine, de violence, des habitudes pillardes qu'il ne put jamais, malgré ses efforts et sa sévérité, détruire complètement.

Nicolas était un prince fort instruit, plus éclairé,

plus habile, foncièrement juste et bon ; il commandait le respect et l'estime, moins peut-être par le caractère sacré dont il était revêtu que, par les rares et grandes qualités qui le distinguaient. J'ai eu l'honneur de l'approcher souvent, et je puis affirmer que, dans son intérieur, c'était le bourgeois le plus agréable, d'une grande et rare simplicité, l'ami toujours bienveillant, le plus spirituel et le plus charmant causeur, parlant avec une extrême pureté notre langue, dont il connaissait toutes les délicatesses, toutes les finesses ; aussi aimait-il à faire des jeux de mots étranges, des calembours, quelquefois tirés par les cheveux, mais toujours désopilants, et dont il riait lui-même quand ils étaient atroces.

Autant il aimait à faire usage de son droit de grâce pour des fautes dues à un entraînement de jeunesse qui rendait le coupable digne des circonstances atténuantes, autant il se montrait implacable pour ces inventeurs de théories, ces démolisseurs de croyances et de choses saintes, qui égarent et dépravent les peuples, et les jettent dans ces désordres et ces secousses qui n'ont amené en Europe que des déchirements et d'épouvantables catastrophes. Pour eux, il fut sans merci, sans pitié. Il les frappa d'exil à perpétuité, sans espoir de retour. C'était une question de vie ou de

mort pour ses peuples, et aussi pour sa dynastie. Pressentait-il qu'un jour le radicalisme et le nihilisme s'implanteraient dans son empire? On serait tenté de le croire.

Parce qu'il s'est dévoué toute sa vie à étendre l'influence politique de son pays; qu'il a essayé d'enrayer la révolution; qu'il a écrasé les émeutes qui se produisaient autour de lui, il serait injuste de lui refuser ce qui lui est dû, le respect et l'admiration. Aucune tête couronnée, en Europe, ne peut lui jeter la pierre. S'il a conduit son peuple avec cette rudesse et cette sévérité que nous avons dépeintes; s'il a conservé dans son empire des lois et un état de choses empreints de barbarie et de cruauté, c'est qu'il le connaissait mieux que personne, le savait inhabile à vivre sous un régime plus en harmonie avec les préceptes de l'Évangile. On a vu, dans le cours de son règne, à propos des colonies militaires du Wolkoff, ce dont ce peuple est capable quand il n'est plus retenu par le frein d'une discipline capable de lui inspirer de la crainte.

Le czar Nicolas a tenté et fait tout le bien possible, mais avec une extrême prudence. Si ce bien n'est pas plus appréciable, il ne faut en accuser que son aristocratie, qui de tout temps lui a fait une violente opposition et l'a maintenu dans la

oie rétrograde. Le Tchinn, de son côté, s'est toujours montré antipathique à toutes les réformes. L'existence de cet homme de génie n'a été, depuis son avènement au trône, qu'une lutte perpétuelle contre la corruption et la vénalité de son administration, qui écrasait le sol de son pays et l'a amené aujourd'hui si près de sa ruine.

Une fois, il voulut sonder cette plaie avec toute l'énergie d'un cœur honnête. Il chargea deux hommes intelligents (l'un, un Suédois, attaché à sa secrétairerie ; l'autre, un Français, également attaché au ministère d'État, qui avaient toute sa confiance), de porter les plus sérieuses investigations dans toutes les branches de l'administration, de tout étudier, de tout voir et apprécier par eux-mêmes : armée, marine, finances, commerce, douanes, impôts, etc. ; en un mot, de jeter hardiment la sonde dans cet océan de corruption, si profond qu'il pût être.

La volonté du tzar était une loi, et, je dois le dire, ce fut souvent heureux. La tâche n'était point facile; des résistances furent brisées à l'aide du knout, l'*ultima ratio autocratorum*. Le travail fut long, mais loyalement fait. La vérité pouvait offenser. Ces deux hommes passèrent outre : contrairement à ce qu'il attendait, ce travail ne dissimulait point le mal, le tableau n'était point flatté. Des faits

de concussion, de prévarication et de vénalité lui furent signalés sans ménagements. Les noms étaient écrits en toutes lettres, les preuves abondaient; la plaie était béante comme un gouffre. Punir était impossible, il eût fallu faire tomber le knout à droite et à gauche, ouvrir les portes de la Sibérie pour y faire entrer la majeure partie de son entourage, car les portes mêmes de son palais croulaient vermoulues de corruption. Le czar serra la main des deux personnages, et, les larmes aux yeux leur recommanda de ne rien révéler du rapport qu'ils avaient fait. Cette lutte du bien contre le mal, toujours soutenue de son côté avec une ardeur et un courage souvent téméraires, faillit plus d'une fois lui coûter la vie.

Toutefois, il faut dire que le tzar Nicolas avait depuis longtemps préparé l'affranchissement de son peuple. Alexandre II n'a eu que le mérite de l'exécuter.

Le vice fondamental de ce vaste empire, on ne saurait trop le répéter, est une improbité qui se montre effrontément dans toutes les administrations, dans tous les corps de l'État, jusqu'aux grades les plus élevés.

« Tout le monde vole dans mon empire! s'écriait

un jour Nicolas, et il disait vrai. On venait de lui voler quatre pièces de canon, placées aux quatre angles du palais de Kamimostroff, résidence d'été de son frère, le grand-duc Michel, à la porte de la capitale. Le voleur était un colonel qui, ayant perdu des sommes énormes au jeu, n'avait imaginé rien de mieux que de frapper monnaie avec ce bronze, qu'il avait vendu au directeur même de la monnaie de Pétersbourg. C'était fort.

Je ferme la parenthèse et je continue mes récits. Je devais ces quelques lignes à un homme dont on a méconnu le caractère élevé et qui était animé des meilleures intentions.

Encore à l'heure présente le voleur le plus dangereux, le plus redoutable est le soldat. C'est triste à dire. La nuit, lorsque l'on rentre chez soi d'un quartier un peu excentrique, il est prudent de s'en méfier, de ne jamais le perdre de vue lorsqu'on en rencontre sur son chemin.

L'armée n'est pour ainsi dire point payée, faute de ressources suffisantes. Sous le czar Nicolas, le soldat avait un sac de farine de trois pouds et sept francs de paie par an. Sur ces sept francs, il devait s'acheter des bottes. Aujourd'hui il reçoit onze francs, toujours en payant ses bottes. Pour suppléer à cette extrême pénurie, le soldat est autorisé, en dehors du service, à travailler en ville

n'importe à quoi pour subvenir aux besoins de sa famille et aux siens propres. S'il n'a aucun métier manuel, il se fait tour à tour, selon les circonstances, portefaix, commissionnaire, porteur d'eau, débardeur sur les quais, batelier, balayeur, terrassier; scie, brouette, fend, entasse et monte le bois, fait des déménagements; il sort de la caserne, y rentre quand il veut, la nuit aussi bien que le jour, et va roder partout : sur les rivières, dans les parcs, sur la Newa, quand elle est gelée et couverte de sentiers conduisant dans toutes les directions de la ville; les îles, le vieux Pétersbourg, les faubourgs, les parages du couvent des filles nobles, du couvent de Smolna.

L'hiver, un habitant traverse le fleuve sur la glace le soir ou la nuit. Un soldat aux aguets lui fend le crâne d'un coup de briquet ou l'étrangle avec un nœud coulant, lui enlève ses habits, sa montre, sa pelisse, sa pelisse surtout, qui est un vêtement dont la valeur n'est jamais moindre de deux cents à trois cents francs, souvent le double, selon la richesse de la fourrure, puis il fait filer le cadavre par un trou qu'il a creusé dans la glace à quelques pas du sentier.

Le vol accompli, l'assassinat dérouté, — l'eau est muette, en hiver, — le soldat va vendre la pelisse du bourgeois au Tchoukinndwore (le marché aux

chiens ou plutôt aux poux, au vu et au su de tout le monde). On soupçonne le vol, mais personne n'ose signaler le voleur... un soldat! Un marchand lui en offre cinquante francs; il n'ignore pas la provenance de l'objet qu'il vient d'acheter, mais un quart d'heure après cet objet est expédié en province et devient introuvable. Le recéleur s'est mis immédiatement à l'abri.

Rentré à la caserne, le soldat invite quelques camarades à un festin de Gamache, invariablement composé de brandwinn, de thé, de pâtés d'oignons, de petits gâteaux, de harengs saurs ou salés. Dans sa bruyante ivresse, il dévoile la vérité, éveille les soupçons des officiers de garde, qui eux-mêmes guettent l'occasion de dépouiller le soldat. L'officier fait appeler le voleur, Yegor, qui, la main droite au front et la gauche sur la couture du pantalon, s'avance automatiquement, tout d'une pièce, vers l'officier.

« Tu as fait bombance ce matin...

— Oui, mon officier.

— D'où venait cet argent?

— Une pelisse que j'ai ramassée sur la Newa.

— Et tu l'as vendue?...

— Cinquante roubles.

— Où est le reste?

— Dans mes bottes. »

Or les bottes du soldat et du paysan servent de garde-manger : on y met de tout, des oignons, des pommes de terre, du sucre, du pain, du tabac, du fromage, etc., etc.

« Bien ! » fait l'officier, et il fouille dans les bottes, en enlève ce qui est à sa convenance, puis l'envoie, pour les mœurs, quinze jours au clou.

Dans le courant de cette même journée, le capitaine apprend l'affaire, et fait aussitôt appeler le lieutenant. — Celui-ci se présente dans la même attitude que Yegor.

« Lieutenant, vous avez mis ce matin au clou un grenadier ?

— Oui, capitaine.

— Pour quelle cause.

— Il avait volé une pelisse, qu'il a vendue au marché.

— Et vous lui avez pris la monnaie, n'est-ce pas ?.. Où est-elle la monnaie ?

— Dans ma poche.

— Approchez. »

Et le capitaine fouille dans la poche du lieutenant, y trouve une trentaine de francs qu'il fait passer dans la sienne, puis il rentre chez lui en disant : « Je vais me payer une bouteille de champagne. »

Il prend sa longue pipe, l'allume, en tire quelques

bouffées, vide la moitié de la bouteille, lorsque le colonel survient tout à coup sans frapper.

« Tiens! tiens! capitaine que buvez-vous donc là?

— Du champagne, mon colonel, à votre service.

— Peste, vous roulez donc sur l'or? vous avez donc dévalisé le coche? Mais, à propos, que s'est-il passé à la caserne? Hein.

— Oh! presque rien ; un grenadier a volé une pelisse.

— Qu'il a vendue?

— Une vingtaine de roubles, je crois...

— Que le lieutenant s'est empressé, j'aime à le croire, de lui enlever, n'est-ce pas... pour les mœurs, capitaine... pour les mœurs?

— Oui, mon colonel.

— Et que vous avez pris au lieutenant, n'est-ce pas?

— Sans doute, pour les mœurs. Je ne pouvais permettre à cet officier de garder cet argent mal acquis.

— Et vous vous êtes payé une bouteille de champagne?

— Je ne pouvais mieux placer cet argent... A votre santé, colonel.

— A la vôtre, capitaine.

— Où est le reste, capitaine?

— Du champagne?..

— Non, l'argent.

— Dans mon gousset.

— Voyons ce qui reste dans votre gousset? »

Le colonel enfonce fiévreusement ses doigts crochus dans le gilet du capitaine et en retire quinze roubles qu'il introduit aussitôt dans la poche de son pantalon.

Le colonel se retire et se dit : « Je vais aussi me payer une bouteille de champagne.

« J'en boirai un verre à la santé de ce pauvre diable de Yegor; c'est un fier lapin que ce grenadier, voilà au moins la sixième pelisse qui nous passe par les mains depuis le commencement de l'hiver. Je vais faire lever ses arrêts... »

A peine a-t-il eu le temps de boire trois verres de champagne, tirer trois bouffées de tabac, qu'un planton frappe à la porte et entre.

« Colonel.

— Qu'y a-t-il?

— Le général Pochardoff vous prie de passer chez lui.

— C'est bien, je m'y rends. »

Et, à part lui il se dit : « Je sais ce que ça veut dire, mais je vais mettre ma part en sûreté. » Il place cinq roubles dans ses bottes... en compagnie

plusieurs vieux bouts de cigares. — On ne sait s ce qui peut arriver...

Il passe son habit, sangle sa brette, prend son corne, orné d'un plumet omnicolore et s'emesse, au pas de charge, de se rendre chez son ef de file.

« Ah! bonjour, André Fœdorovitsch (c'est le m du colonel)?

— Salut, mon général. Comment se porte Votre cellence?

— Hum! hum! vous me voyez très vivement trarié de ce que je viens d'apprendre. Il y a paraît-il, du bruit, du scandale dans la chamse 23, cette nuit. Qu'est-ce que c'est colonel, le ez-vous?

— Un grenadier du nom de Yegor a payé à boire es camarades.

— Où avait-il volé l'argent?

— Une pelisse trouvée sur la Newa, à ce que l'on

— Et le propriétaire ne l'a pas réclamée?

— Je pense qu'en ce moment il cherche son emin sous l'eau! Ah! ah! ah!

— Mille bonshommes de bois, vous riez, colol, mais savez-vous que c'est grave cela, très ave... Je ne puis laisser impunie cette atteinte à discipline et à la probité des armées moscovites.

Et combien a-t-il vendu cette pelisse?

— Une quinzaine de roubles, je crois...

— Où sont-ils passés ces quinze roubles.

— Entre les mains du lieutenant, puis du capitaine...

— Puis dans les vôtres, colonel, fait le général.

Le colonel s'inclinant :

— Oui, mon général.

— Bien, remettez-moi cette monnaie... J'en ai l'emploi.

Le colonel remet cinq roubles au général, qui les glisse immédiatement dans sa poche.

— Colonel.

— Mon général.

— Il faudra veiller désormais à ce que pareils faits ne se renouvellent pas. Il est vraiment honteux qu'un soldat dépouille un pékin et qu'il ne me tombe entre les mains que cinq misérables roubles. Pour qui me prenez-vous, colonel? dites, pour qui me prenez-vous, mille millions de sabres de bois? »

Quand le colonel est sorti, le général Pochardoff envoie son planton chercher une bouteille de cliquot.

Le soir, il y a cercle chez le ministre de la guerre; le général s'y rend dans toute la majesté de son habit archigalonné.

« Ah! bonjour, général, exclame le ministre, causons un peu. On vient de me dire qu'il y a eu un peu d'émotion dans une chambrée de la caserne Préobrajensky.

— Oui! Excellence! un soldat a régalé ses amis.

— Avec de l'argent volé, sans doute.

— Il paraît qu'il a déshabillé un pékin qui passait la nuit sur la Néva.

— Et il en a vendu les dépouilles... Qu'a-t-il fait du pékin?

— Je ne saurais le dire. Je crois qu'il voyage sous la glace; s'il coule toujours, il doit être loin.

— C'est mon opinion. Et vous avez exigé, pour les mœurs, que le produit du vol vous fût remis; combien avez-vous recueilli?

— Je suis honteux de le dire, il restait dix-sept sous, les voici.

— Le colonel est un filou, mille tonnerres de saint Basile! Vous le flanquerez demain au clou pour quinze jours. — C'est honteux ces choses-là, général, entendez-vous? — Si l'empereur apprenait cela, que penserait-il de vous et de moi, dites, que penserait-il? Que nous sommes deux imbéciles.

— Cela vaudrait mieux, Excellence, que de passer dans l'esprit de Sa Majesté pour deux canailles.

— Je ne suis point de votre avis, général. Dans

l'esprit de son supérieur, il vaut mieux passer pour une canaille... Les imbéciles n'arrivent jamais à rien ! »

Se non è vero, è ben trovato.

Si les détails de cette scène burlesque ne sont point rigoureusement exacts, le fond en est vrai.

Elle est l'esquisse des mœurs corrompues, dépravées de l'administration de ce pays, plaie insondable qui ronge la Russie depuis Pierre Ier.

CHAPITRE X

LE CLERGÉ.

nœurs d'un peuple sont le reflet de la reli-
u'il professe. Cet axiome parfaitement appli-
ıux Russes n'est pas toujours d'une exactitude
e pour d'autres peuples. Voyons comment
doxie, ayant pour chefs les tzars, a modelé
ɜcovites.

ɜ toutes les grandes villes de la Russie pro-
nt dite, les églises sont en grand nombre,
du même style byzantin. A voir tous ces
et clochetons, de formes si étranges, ren-
ıt des jeux de cloches mis en branle les
le fêtes, on s'imagine que la population
oxe est fort pieuse. Il n'en est rien. On va à
quand on a le temps, comme on va à une

réunion. Le peu d'empressement que l'on remarque est dû à plusieurs causes. La principale est que l'on ne rencontre, dans aucun temple, ni chaises ni bancs, et que chacun, hommes et femmes, est réduit à se tenir debout ou à se reposer sur ses talons, comme les Turcs, quand on est fatigué. Les autres causes visent le pope, qui n'inspire aucune considération, aucune autorité, et que la noblesse elle-même traite comme un valet. Parmi le peuple, c'est autre chose, le pope est regardé et craint comme un sorcier, dont il a, du reste, la barbe, les longs cheveux, le costume et les allures.

Partout où la religion chrétienne a répandu ses bienfaits, la barbarie s'est évanouie peu à peu et a fait place à des mœurs plus douces et plus honnêtes. En Russie, la barbarie la plus immonde est maintenue au nom de la religion et de Dieu, et par ses ministres. Et ce qui est plus odieux, c'est que l'inégalité des conditions sociales est effrontément poussée jusque devant la croix et les autels.

Le clergé russe n'obéit à aucune des prescriptions des lois de Dieu et de l'Évangile : il ne prêche pas, ne catéchise pas, n'enseigne pas les principes divins. Il est dépourvu de cette sainte autorité qui s'interpose entre le souverain et les rigueurs de la loi. Jamais il n'y a eu en Russie d'exemple qu'un prêtre eût sollicité ou obtenu la grâce d'un con-

damné. Il s'est fait, au contraire, l'instrument servile du pouvoir pour maintenir la population sous le joug d'une obéissance passive sans bornes; il s'est laissé façonner, comme le paysan, à une servitude abjecte. Le gouvernement, loin de rechercher l'amélioration morale de son clergé par l'expansion des lumières, s'attache, au contraire, à épaissir le plus possible l'ignorance et les ténèbres pour mieux assurer sa domination.

Le clergé n'a ni science ni mœurs. Il est intolérant, grossier, débauché; le sentiment religieux, aussi bien que l'instinct d'une haute morale, lui manque complètement. Il ne s'acquitte jamais de ses fonctions sacerdotales selon les règles de la sagesse et de la plus simple probité. Il ne dirige la conscience de personne, parce qu'il n'a point cette foi vive qui convainc; il ne s'inquiète pas de ceux qui souffrent, ne soutient pas la faiblesse, ne recherche ni ne soulage aucune misère, ne sèche aucune larme, ne cicatrise aucune plaie du cœur, aucune maladie de l'âme, parce qu'il n'a ni consolations ni espérances à apporter aux affligés et aux malheureux. Il ne songe pas à redresser le vice et ne prie pour personne, parce que personne ne vient à lui.

Comme les chamanes du fond de la Mongolie, il passe sa vie plongé dans l'oisiveté et l'ignorance.

Telle est la grossièreté de ses mœurs, qu'il ne sent pas le besoin de s'élever dans sa propre estime pour mériter l'estime et le respect des autres. En un mot, le clergé russe n'existe point pour la prière; le sacerdoce, pour lui, n'est point une vocation, c'est un métier : il ne s'agit que de vivre.

Il n'est une providence pour personne. Il n'est pas non plus la sauvegarde de l'honneur des familles, ni celle des paysans contre les passions brutales, dépravées et luxurieuses des boyards, ni contre leurs doctrines oppressives, meurtrières et homicides, car il est lui-même ce qu'il y a au monde de plus hypocritement dominateur.

Dans les pays catholiques ou protestants, le clergé se donne corps et âme à son troupeau; rien de semblable en Russie, le clergé n'y a ni pitié ni dévouement. On n'a jamais vu le prêtre russe essayant de rappeler un criminel endurci, ni au chevet des malades les encourageant à la résignation.

Leurs missionnaires n'ont point cet héroïsme des nôtres qui s'en vont catéchiser dans l'Inde, dans l'Australie, dans la Chine, dans les contrées les plus sauvages, partout enfin où il y a des âmes à éclairer et à gagner à Dieu, et qui meurent de morts terribles par le fer de l'idolâtre ou la main du païen. Aussi le clergé russe n'offre-t-il point de martyrs à honorer.

Le missionnaire russe ne s'occupe pas de l'instruction des néophytes. Il n'enseigne ni a lire ni à écrire; ce serait leur apprendre à penser, et le gouvernement n'y tient pas plus que cela. On les immerge dans le premier ruisseau venu, on leur attache au cou un petit crucifix avec une ficelle, et voilà un chrétien grec. Ce n'est pas plus difficile que cela! Aucun ne sait un mot de prière; tout l'enseignement consiste à faire une douzaine de fois de suite le signe de la croix.

Autrefois ces missionnaires procédaient avec moins de douceur. Le gouvernement leur avait dit : « Allez faire des chrétiens. Ceux qui ne venaient pas de bonne volonté et qui refusaient le baptême étaient violemment jetés à l'eau pour les baptiser.

Dites à un prêtre de prendre l'initiative d'une œuvre de charité, d'économiser pour secourir le pauvre qui tend la main, l'infirme qui ne peut plus travailler, il vous rira au nez. Les dévouements sublimes, la charité et l'humilité sont des vertus qui n'ont point cours dans l'Église russe.

Le calendrier russe n'offre qu'un très petit nombre de saints à honorer.

Les superstitions sont innombrables. Elles ne revêtent pas, comme chez nous, une certaine apparence poétique qui les rend excusables; elles sont

au contraire, aveugles, ridicules, brutales et barbares, comme les hommes qui les pratiquent. On devine que ce peuple est tout neuf converti à la religion chrétienne.

Le clergé ne s'ingénie pas à déraciner, à détruire ces croyances superstitieuses, toutes filles du paganisme, répandues en foule dans les campagnes et parmi les populations des villes; le clergé a bien autre chose à faire! D'ailleurs, en exploitant ces préjugés et ces superstitions, on gouverne mieux, on maintient mieux sous le joug ces âmes abruties.

Rien dans leurs offices et leurs cérémonies religieuses n'égale la pompe et la sublime grandeur du ministère du clergé romain. Jamais l'église russe ne retentit de ces chants sacrés, de prières ou de cantiques qui élèvent les âmes vers le Créateur. La voix nasillarde et avinée des popes se mêle à la voix rauque et brutale du diacre, qui seul psalmodie quelques prières.

Il n'y a point de chaire dans l'église russe; à quoi servirait-elle, puisque l'Évangile et la Bible sont interdits, comme des romans entre les mains d'une jeune fille? Et, d'ailleurs, quelles paroles y feraient-ils entendre, puisqu'ils n'ont ni le don de la miséricorde ni celui du pardon, puisqu'ils n'inspirent le respect ni par leur chasteté, ni par la pureté de leurs mœurs, ni par leur discrétion, ni par aucune

de ces vertus que les âmes les plus indulgentes espèrent rencontrer dans un prêtre?

Pour entrer dans le clergé russe, il n'est pas nécessaire de prendre un brevet de capacité; il n'est pas besoin d'être un homme instruit, ni moral, ni chaste, ni de consacrer des années à des études spéciales. Un homme instruit serait un être dangereux! Les popes et les protopopes ne possèdent aucun rudiment des lettres et des arts; ils ignorent les lois et l'histoire de leur pays et savent à peine leur langue. Sous Pierre Ier et même sous Catherine II, ils ne la savaient pas du tout. Ils n'ont aucune connaissance des pères de la primitive Église; et c'est à peine s'ils ont étudié les livres sacrés. Pourquoi, d'ailleurs, toutes ces connaissances? Pour instruire le peuple? Mais le peuple n'est point un être pensant; pour de telles brutes il ne faut que des formules et des pratiques superstitieuses.

Tout individu peut se faire prêtre. Pour s'instruire dans les devoirs de cet état, le Russe commence par être sous-diacre, quelque chose comme un peu au-dessus du bedeau ou du sacristain, dont il remplit les fonctions. Il laisse croître sa barbe et ses cheveux; c'est le signe distinctif du sacerdoce. Il balaye l'église, allume les chandelles, prend soin du matériel sacré, chante la messe sur un diapa-

son à faire trembler ou à casser les vitres de la salle et à effrayer les enfants. L'avancement dépend du volume de la voix; plus elle est formidable, plus on a de chances de parvenir. Quand le sujet est déclaré suffisamment instruit, il est consacré, et est obligé de se marier avant de dire la messe et d'exercer ses fonctions dans un village perdu dans le fond des forêts pour y croupir dans les mêmes impuretés que ses devanciers.

Chose étrange dans ce pays ! contrairement aux usages, qui ne sont rien moins que galants et polis pour le beau sexe, tous les membres du clergé professent pour leur femme un culte tout particulier; ils la traitent bien, avec beaucoup d'égards, de respect, de sollicitude et même de faiblesse. Le secret de ce respect, de cette tendresse, qui jure avec le dédain et la brutalité dont sont victimes les femmes dans presque toutes les classes de la société russe, s'explique facilement.

Je viens de dire que, pour entrer dans les ordres, le prêtre russe doit être marié; veuf, il ne peut poursuivre sa carrière sacerdotale qu'avec la permission expresse de son évêque; si elle lui est refusée, deux portes lui sont ouvertes : ou il se retire au couvent, et alors il a la chance de devenir évêque; ou il convole en secondes noces, mais alors il rentre dans la vie laïque.

Les filles de marchands recherchent très volontiers ces alliances, qui leur promettent une sorte de bonheur domestique.

Il arrive souvent qu'il n'y a qu'un prêtre, qu'une église pour toute la terre d'un boyard, et cette terre se compose de plusieurs villages séparés les uns des autres par des distances énormes, qu'il est presque impossible de franchir en aucune saison de l'année. Les paysans qui n'ont ni prêtre ni église vivent comme des brutes.

Le prêtre se tient là où est son église, et l'église est là où est le château du seigneur. Le boyard ne se dérange pas même pour prier Dieu, il faut qu'une population de plusieurs milliers de paysans fasse sept ou huit lieues dans les marais spongieux, dans l'eau et la boue jusqu'à mi-corps, ou dans la neige jusqu'aux épaules, au risque d'y être engloutie et d'y périr. Les prêtres n'ont jamais réclamé contre cet état de choses. Peu importe que ces malheureux crèvent comme des chiens dans les chemins, tués par le froid ou noyés dans des fondrières! La belle affaire que des hommes qui se noient ou qui périssent par le froid! Nulle part la vie de l'homme n'est comptée pour si peu de chose.

Les cimetières des villages ressemblent aux voiries de nos villes, où les équarrisseurs vont abattre et écorcher les animaux. Une fosse est creusée à

quelques pieds de terre; on y jette les morts sans prières et presque sans larmes et sans adieu! Rien sur cette tombe ne rappellera le nom de celui qui vient de s'éteindre et que la terre recouvre. — Une simple croix faite de deux branches de bois vert cassées dans la forêt est le seul souvenir qu'on y laisse. Le prêtre ne se dérange pas; on lui amène son mort sur un chariot ou sur un traîneau, — selon la saison, — tiré par ses plus proches parents, ou par une vache ou un cheval, sans plus de cérémonie.

Dans les grandes villes les choses ne se passent pas avec plus de décence et de pompe lorsqu'il s'agit d'un paysan.

Le clergé, pas plus que le gouvernement, n'a de respect pour les vivants. Il n'en a pas davantage pour les morts.

Ce clergé est sans lumières et sans mœurs. Dans les campagnes il vit comme les paysans. Il n'est ni mieux considéré ni mieux logé que le plus vil des esclaves. Il porte en hiver un costume de peaux de bêtes; son langage est grossier; et si ce n'était sa chevelure longue et flottante qui le distingue, on le confondrait avec les moujicks. Il laboure, ensemence et récolte son champ lui-même; il fête souvent Bacchus et cherche dans l'ivresse l'oubli de sa servitude et de son abjection.

Le costume officiel du prêtre est une longue robe en toile, ou en soie noire ou brune, selon l'aisance de celui qui la porte, un pardessus à manches larges et à parements garnis de fourrures, un long bonnet cylindrique sans rebord ni visière, garni à sa base d'une bande de fourrure à longs poils ; sur la poitrine, une croix en cuivre ou argentée est suspendue par une chaîne du même métal ; une grande canne en jonc, à pomme d'or ou d'ivoire, comme celle d'un tambour-major. Cette canne n'a pas moins d'un mètre et demi de longueur.

Hors de ses fonctions sacerdotales, le prêtre se livre au commerce des *bogs*.

Les bogs sont des images de la Vierge, de Jésus-Christ et d'un certain nombre de saints et de saintes les plus vénérés chez les Grecs. Ce sont de grossières peintures sur bois ou sur plaques de cuivre. La figure et les mains seulement sont apparentes ; le reste du corps est caché sous une tunique excessivement mince, en repoussé d'or ou d'argent. Ceux de ces bogs qui sont en réputation se louent très cher, à la semaine ou au mois. Le prix varie selon l'importance des miracles qu'ils ont déjà opérés, soit en faveur des femmes en couches, soit comme préservatif contre le choléra, etc., etc. Si le locataire a été content de l'image qu'il a louée, il l'orne à ses frais de pierres précieuses, selon ses

moyens, et en dehors du prix convenu. Et telle est la naïveté barbare de ces gens, qu'ils louent ces images pour les prier jour et nuit de les débarrasser de leurs ennemis ou d'un parent à héritage, dont la mort se fait trop attendre.

Il y a des images de Vierge qui ont plus de réputation que d'autres, par exemple la *Vierge aux trois mains*, la *Vierge d'Uladimir*, la *Vierge sanglante*, etc., etc. La plupart de celles-ci passent, aux yeux du peuple, pour avoir été peintes par les anges ou le Saint-Esprit.

Les Russes professent, en apparence, un grand respect pour leurs bogs. Lorsqu'ils entrent dans un appartement, ils saluent trois fois en s'inclinant jusqu'à terre devant ces images et en faisant le signe de la croix, avant de présenter leurs hommages à la maîtresse du logis.

La nuit on voile l'image pour abriter les mystères de l'alcôve.

Si le clergé est corrompu et ignorant, les moines ne le sont pas moins. Il faudrait écrire un fort volume pour narrer leurs turpitudes. Dans ces couvents fleurissent l'ignorance et la grossièreté des mœurs du Russe dans toute sa primitive nature. Les austérités des anachorètes, la continence, la tempérance, la chasteté y sont choses inconnues ou méconnues. Ce ne sont point les

épreuves de la vie, les revers de fortune, les chagrins et encore moins l'exaltation de la piété ni l'excès de la vertu qui conduisent le Russe à entrer en religion ; la paresse, la fainéantise, y amènent les gens de la plus basse extraction du Tchinn, des affranchis. Il n'y a point, en Russie, de sœurs de charité. Dans cette population d'esclaves, où pourrait-on rencontrer ce courage surhumain de nos admirables sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, de Saint-Joseph, de Saint-Maur, qui se retirent du monde, pour se dévouer, les unes à l'éducation de l'enfance, les autres pour se livrer entièrement au soulagement des pauvres, des infirmes, des malades, des vieillards, des orphelins ?

Les hôpitaux sont desservis, la plupart du temps, par des infirmiers qui dépouillent effrontément les malades de ce qu'ils possédaient en entrant dans ces établissements, vendent leurs services et leurs secours, font argent des provisions et de tout ce qui est destiné à la convalescence et à la guérison des malades, tels que thé, vins, sucre, etc., etc.

Cette rapacité est dans les mœurs du pays, gangrené jusque dans les moelles par cette armée de filous qui compose en grande partie cette abominable administration du Tchinn, et dans la pénurie

du salaire. Ce salaire est si minime qu'il leur est impossible d'en vivre.

Ce personnel est d'ailleurs recruté parmi les gens les plus abrutis, d'anciens soldats éclopés dont on ne peut tirer que peu de services; et comme ils ont vécu, au minimum, de vingt à trente ans dans les plus misérables privations, ils mettent en pratique la charité bien ordonnée et s'administrent ou vendent les rations destinées aux malades. Si on leur parle de zèle évangélique, de dévouement, d'abnégation, ils vous répondent qu'ils ont assez souffert de privations de toutes sortes, que d'ailleurs ces vertus-là n'ont jamais nourri ceux qui les pratiquent.

La vénalité est partout ; elle enlace la Russie d'un réseau de malfaiteurs, comme une toile très ouvragée d'araignée enlace une fenêtre. Elle est entrée dans le sanctuaire de Dieu. On se demande comment ce pays gangrené sur toutes les surfaces n'est point encore tombé en pourriture, comme un vieux chêne rongé par les termites.

Dans ces saintes cités des malades qui n'ont point encore soixante ans d'existence en Russie, cette plaie est si vaste, si terrible, que la mortalité effrayante qui y règne est attribuée, pour les neuf dixièmes, aux privations et au manque de soins

qu'y endurent les malades, par les dilapidations incessantes du personnel.

Le Russe est généralement enclin au vol. J'ai dit plus haut ce que Pierre Ier pensait de son peuple, — « le plus filou de la terre ». — Les individus admis dans les hôpitaux ne les quittent jamais sans emporter quelque chose, n'importe quoi. Les infirmiers les ont volés ; ils volent les infirmiers, ils voleront l'établissement, ils emporteront les draps, les oreillers, les couvertures ; ils emporteraient leur lit s'ils le pouvaient. Pour se prémunir contre ces larcins, on reconduit les convalescents sous bonne escorte jusqu'à la porte, que l'on referme sur eux.

Après la relation des vices honteux, de la plus honteuse corruption, on voudrait avoir à enregistrer des qualités, des vertus ; mais, de l'aveu des Russes eux-mêmes, leur clergé est d'une grande indigence de ce côté. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, que ce clergé soit peu respectable, puisqu'ils traitent leurs popes avec un mépris, un dédain qui va jusqu'à les recevoir à la porte, comme on recevrait un pestiféré ou un coureur d'aventures.

Mais, va-t-on demander, à quoi sert un tel clergé? Hélas! il est un instrument docile et puissant pour maintenir la population brutale dans la crainte du tzar et de Dieu... Dieu après le tzar!... Il a servi

jusq'ici à entretenir le peuple dans les plus barbares croyances, les préjugés les plus monstrueux, le fanatisme le plus odieux, l'obéissance la plus passive, l'ignorance la plus crasse.

Les tzars estiment que ce sont les meilleurs moyens de gouverner.

Peu à peu l'influence du pope sur l'esprit des populations des villes tend à s'amoindrir, et, le jour où le paysan n'y croira plus, le règne des Romanoff sera près de finir.

On dit et on répète que les paysans aiment le tzar, que le tzar a le peuple pour lui. Eh! mon Dieu! oui, il a le peuple pour lui, comme on voit le chien soumis devant un fouet. Mais que le knout tombe des mains du tzar!...

Les fonctions du prêtre se bornent seulement à baptiser, à marier, à enterrer cette population, et à dire le moins possible de prières. La Bible, je vous l'ai dit, est prohibée. Les Évangiles sont traduits tout exprès pour ce peuple, et il faut voir comme ils sont travestis! Le catéchisme à l'usage de l'enfance apprend et ordonne qu'il faut aimer le tzar avant Dieu, et que c'est un crime d'aimer autre que lui. Quant aux prières, elles se bornent au *Pater* et au *Credo*, toutefois avec l'addition du tzar : « Je crois en Dieu au ciel, et au tzar sur la terre... »

Un paysan qui saurait lire la Bible, ou qui serait surpris la lisant ou l'expliquant à sa famille, à ses amis et voisins, serait à l'instant knouté, fouetté et envoyé au fond de la Sibérie. Le peuple ne doit pas savoir qu'il est fait à l'image de Dieu, comme le sont l'empereur, le seigneur et toute la kyrielle des individus qui le pillent et l'oppriment tout le long de l'année. Si ce peuple allait comprendre qu'il est pétri de la même pâte que ses oppresseurs, et que le Christ a enseigné l'égalité, la liberté, quelle révolution ! quelles ruines ! quelles vengeances ! et que de massacres !

Le clergé n'est point salarié par l'État. Il tire sa subsistance directement du peuple dans les villages, des marchands et des boyards dans les villes. Une seule fois dans l'année, après les fêtes de Pâques, chaque prêtre s'en va, suivi de son sacristain, bénir les appartements, les écuries, magasins, boutiques, ateliers, enfin chaque maison, du haut en bas, située dans la circonscription de sa paroisse, et en même temps recueillir les dons volontaires de ses paroissiens. Ses honoraires, laissés à la générosité de chacun, s'élèvent à une somme relativement très minime. — Les meilleures paroisses de Moscou et de Saint-Pétersbourg ne rapportent pas plus de deux mille écus.

Dans les villages, le prêtre ne recueille stricte-

ment que de quoi vivre; il rançonne les paysans quand le seigneur ne pourvoit pas suffisamment à ses besoins et à ceux de sa famille, quelquefois très nombreuse.

Il résulte de cette insuffisance et surtout de cette incertitude de salaire que le prêtre vend les mystères divins: absolution, confession, baptême, mariage, il trafique de tout à son gré et selon son avidité, même de la communion. On n'obtient rien de lui, même pour les malades à toute extrémité, sans que le prix ait été fixé et débattu à l'avance; il faut liarder une prière pendant que le moribond attend et le plus souvent passe dans l'éternité sans avoir reçu les sacrements qu'il demandait.

Les Russes ont quatre carêmes : le premier précède Pâques (c'est aussi le nôtre) ; — le deuxième, de la Pentecôte à la Saint-Pierre ; — le troisième, du 1er au 15 d'août; — et le quatrième, quinze jours avant Noël. — Les paysans, les gens du peuple et les marchands observent le premier avec la plus grande austérité. Ils ne se nourrissent, pendant ce temps, que de légumes, de champignons marinés, de choux aigres, de concombres et de courges confits. Ce régime, rien moins que substantiel dans un climat qui réclame au contraire l'usage des toniques, est en partie la cause

des ravages fréquents que le choléra fait toujours à l'entrée de l'été.

La hiérarchie ecclésiastique est à peu près la même que chez les Latins : archevêques, évêques, popes, protopopes, diacres et sous-diacres, etc. Les prélats ne nomment aux emplois vacants qu'avec l'assentiment du Saint-Synode. L'esprit de l'empereur préside aux plus petits faits et gestes du clergé. Rien ne se fait sans sa participation ni son consentement, et les ordonnances sont signées de la main d'un général de cavalerie qui représente la tzar.

Il n'y a point d'émulation parce qu'il n'y a point d'avancement. Le clergé inférieur n'arrive jamais à la prélature, parce que les évêques et archevêques ne peuvent être choisis que parmi les membres supérieurs des ordres cloîtrés, les archimandrites, par exemple, qui sont aux couvents russes ce que les *généraux des ordres* sont en Italie.

Le clergé ne jouit que d'une seule prérogative, commune du reste avec la noblesse féodale, c'est de n'être jamais ni knouté ni fouetté. Mais le gouvernement russe sait biaiser la loi. Quand la nécessité le commande, il fait publiquement dégrader le pope et le fait ensuite knouter ou fouetter, et l'exile en Sibérie.

Au-dessus des archevêques il y a les métropo-

litains. On n'en compte que trois dans l'empire.

L'Église grecque est ce qu'elle devait être en se séparant de Rome. Elle a voulu devenir indépendante, et elle est tombée sous le joug abrutissant du sabre à Constantinople et à Moscou. Elle porte depuis six siècles la peine de sa félonie. En Russie, le patriarche Nicon voulut la relever et la tirer de cet état de servitude; il périt à la tâche. Pierre Ier se souvint des tentatives de Nicon et soumit l'Église russe à la plus dure des servitudes, tout en reconnaissant, comme l'a dit plus tard le tzar Nicolas, que si la Russie était restée dans le giron de l'Église de Rome, elle serait aujourd'hui maîtresse du monde.

En dépit des criailleries du clergé, Pierre établit dans son empire la liberté de conscience, non qu'il fût lui-même plus tolérant que ses sujets à l'égard de son clergé, mais parce que, voulant attirer et fixer les étrangers chez lui, c'était là une condition de vitalité pour son pays. Cette tolérance après tout ne s'étend pas au delà des étrangers. Elle n'est qu'une duperie pour les peuples soumis au sceptre des tzars.

Il n'y a pas encore bien longtemps que les sujets russes, quels qu'ils fussent, — grecs ou idolâtres, protestants ou parsistes, — qui se convertissaient au catholicisme, étaient enfermés pour toute leur

vie dans un couvent. Leurs biens étaient confisqués, les vengeances du Saint-Synode englobaient dans le même châtiment le prêtre ou le ministre qui avait travaillé à la conversion ; les parrains et les marraines des néophytes allaient finir leurs jours en Sibérie.

Aujourd'hui, la loi est tout aussi sévère et tout aussi brutale qu'il y a à peine vingt-cinq ans. Avant l'affranchissement, elle relevait de l'obéissance et de la servitude les paysans du boyard converti; ce qui équivalait à une confiscation, puisque la terre n'avait alors de valeur que selon l'importance du nombre d'esclaves qui la cultivaient.

Les convertis n'ont qu'un moyen d'échapper aux fureurs du clergé russe; c'est, avant de se faire baptiser, de vendre leurs biens sous un prétexte quelconque, et d'en faire passer secrètement le produit à l'étranger, car en Russie on n'a pas plus le droit de disposer librement de sa fortune que de sa personne, et de quitter à volonté cette terre de tyrannie et de despotisme,

Il n'y a pas une croyance de l'ancien monde qui n'y compte des sectaires et qui n'ait son temple, son église, sa mosquée, sa synagogue ou sa chapelle. Les Kosaks, les Criméens, les Tartares, les Mongols et la plupart des tribus nomades sont soumis à l'islamisme; les Courlandais, les Livo-

niens, les Esthoniens, les Finlandais professent le luthéranisme. Dans la Géorgie, dans la Pologne et dans les gouvernements de l'Ouest, le culte arménien est dominant.

A Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Astrakan et à Odessa seulement, il y a des églises ou des chapelles catholiques desservies par des bénédictins polonais.

Partout où l'élément tartare domine, le mahométisme a des temples et des écoles publiques. Le gouvernement tolère et respecte les usages et les coutumes de ces populations, voire même la polygamie.

Un grand nombre de juifs (plusieurs millions), épars sur le sol russe, n'ont de synagogues que dans les localités où ils forment le principal noyau de la population. Le séjour de Moscou et de Saint-Pétersbourg leur est interdit ou plutôt toléré pour un temps limité. J'ignore le motif de cette interdiction. Est-elle due à l'esprit remuant et actif de cette population? Toujours est-il qu'aucun juif ne peut entrer ni demeurer dans l'une ou l'autre de ces capitales, à moins d'en avoir obtenu une permission spéciale, toujours vendue très cher par les employés de la police. Les enfants d'Israël ne peuvent non plus s'approcher qu'à une certaine distance de ces deux villes, soit pour y faire le

ommerce, soit pour y établir des fabriques.

Le pope, dans les mains habiles du tzar, est 'instrument le plus précieux de son gouvernement. .e catholicisme est essentiellement civilisateur de a nature; aussi l'empereur Nicolas a-t-il cherché ı l'anéantir, à l'annihiler, le plus qu'il a pu, par nille entraves et par toutes sortes de vexations. .es moyens les plus odieux, l'arbitraire le moins léguisé ne répugnent point à la Russie pour arriver à son rêve quotidien, l'unité religieuse.

Les Polonais ne sont admis à prendre du service dans les administrations de l'empire qu'à la condition d'embrasser la religion grecque, ou tout au moins d'y faire élever leurs enfants. Pour plaire à l'empereur et à sa police, pour n'être jamais inquiété, ni recherché, ni tracassé par ses agents, pour vivre tranquille, en un mot, on n'a pas le choix de sa croyance. On ne doit pas hésiter : ou il faut se faire renégat, abandonner la foi de ses pères, ou s'attendre à tous les désagréments possibles; et sous ce rapport la police russe est riche en moyens. Chaque jour vous ressentez les effets de sa haine par mille avanies; et, quelles que soient les précautions que vous preniez pour vivre en paix et en bonne intelligence avec elle, on finit cependant par être atteint. Si votre voisin brûle, on vous accusera de l'avoir incendié; si vous êtes

propriétaire d'une maison et que vos loyers ne soient point payés, la justice se bouchera les oreilles; si vous criez, on vous priera de vous taire. J'en passe et des meilleurs.

La police russe a plus gagné de prosélytes au *schismatisme* que les missionnaires et les popes ; voilà ce qui explique pourquoi, aujourd'hui, une partie de la Pologne russe s'est convertie. C'était une question de vie ou de mort. Et l'archevêque polonais de Smolensk, n'ayant plus rien à faire dans son diocèse, a été appelé à Saint-Pétersbourg, où il réside.

On a dit qu'en matière de religion il n'y avait jamais eu en Russie de grandes querelles religieuses; que son histoire n'offrait pas le spectacle de ces luttes qui ensanglantèrent tant d'autres contrées de l'Europe.

Plusieurs causes ont concouru à sauver la Russie des troubles religieux : d'abord il n'y a jamais eu en ce pays les ressources qu'offrait partout ailleurs l'imprimerie pour la propagation des idées et des schismes. La circulation des livres, manuscrits ou imprimés, y est formellement défendue : si des copistes étaient découverts, ils subiraient l'exil à perpétuité. Il y a peine de mort pour quiconque oserait écrire sur le dogme. — D'autre part, le gouvernement russe ne permet la publicité des

miracles ou des visions que quand ils sont avantageux à sa politique.

Pourtant nul pays au monde ne renferme dans son sein autant de germes de schisme. L'Europe n'a pas connu toutes les sectes qui s'y sont montrées, parce que, dès qu'elles menaçaient de prendre des racines sérieuses, on déportait en masse au fond de la Sibérie, sur les rives de la Léna, toutes les populations dissidentes. On rase les maisons aussi bien que les têtes. C'est ce que les tzars appellent couper le mal à sa racine. — Avec de tels moyens de répression et de conversion, le pouvoir spirituel, comme on voit, ne court jamais le danger d'être ébranlé ni tracassé.

Bien antérieurement au règne de Pierre Ier, quelques sectes se sont formées : les unes sous le patriarche Nicon, dont j'ai parlé plus haut, et dont les tentatives de réformes faillirent bouleverser l'empire et le troublèrent pendant quelque temps ; les autres postérieurement à ces troubles, mais toutes avant Pierre Ier. Trop nombreuses pour être extirpées, elles sont tolérées, on ferme un œil sur leurs agissements ; mais elles ne forment pas de groupes, et n'ont point de temples publics : elles se rassemblent dans des maisons particulières.

L'une des plus célèbres est celle des *mutilés*, dont le noyau principal est disséminé aux alentours de

la ville de Toula. Un assez grand nombre cependant réside dans quelques grandes villes de l'empire.

Elle admet et pratique la mutilation. Ces espèces d'origénistes croient faire un acte méritoire en se mutilant eux-mêmes. Catherine II voulut réprimer ce fanatisme. Après elle, l'empereur Alexandre adopta des mesures des plus sévères et des plus énergiques; il condamna en masse ces sectaires à la déportation, et il fut question de les isoler sur les rives les plus septentrionales du Kamtchatka; ils se préparèrent tous en silence à subir l'exil, à se faire martyrs même; et le gouverment russe, saisi d'un sentiment de pitié pour ces milliers de fous, renonça de lui-même aux mesures dont il les avait menacés, et ferma les yeux. Il fut ordonné qu'on les tolérât pourvu qu'ils ne fissent pas de prosélytes.

On fait passer par les verges et le knout tous ceux qui sont convaincus d'avoir pratiqué ou aidé à pratiquer cette opération sur des enfants ou des adultes. Ces sectaires n'exercent qu'une seule industrie, celle du change des monnaies. On peut affirmer que tous les changeurs de Pétersbourg, de Moscou, de Nowogorod, de Kief, d'Odessa, de Kasan et de toutes les grandes villes russes sont des mutilés. Il est facile de les reconnaître à leur

physionomie morne, à leur teint d'un pâle blafard et vert, à leurs yeux plombés et sans feu, à leur voix en fausset, à leur peau fanée et ridée.

Il y a une autre secte dite des *martinistes*. Ceux-là admirent Swédenborg, Bœhm, Ekarthausen et autres écrivains mystiques, qui passent à leurs yeux pour de saints prophètes. Ils recueillent tous les livres magiques, cabalistiques, hiéroglyphiques, etc., enfin tout ce qui tient aux sciences occultes, et suivent à peu près les doctrines du visionnaire suédois. Trop peu nombreux pour être dangereux, le gouvernement ne s'en occupe pas.

Mais la secte la plus importante par le nombre, par la pureté de ses mœurs, par la considération dont elle est entourée, est celle des *vieux croyants*, des orthodoxes, que les Russes appellent *Starovierzi*, les plus arriérés et les plus ignorants des Russes.

Ils appartiennent tous à la classe des marchands. Les causes qui les ont séparés de l'Église russe ne sont pas plus raisonnables que celles qui ont amené le schisme d'Orient. Ils ont en horreur l'usage du tabac et des liqueurs fortes; ils ne disent que deux fois : « Alleluia. » C'est une grande impiété que de le dire trois fois; ils apportent à la messe sept petits pains de la forme et de la grosseur d'une brioche, au lieu de cinq; ils impriment sur ces petits pains

une croix octogone, au lieu d'une croix carrée; ils font le signe de la croix avec l'index et le médium seulement; c'est un moyen de parvenir à la béatitude que de s'ôter la vie pour l'amour de Dieu. Et, chose bien étrange en Russie, ils regardent le gouvernement autocratique qui les régit comme une abomination, et la propriété, quelle qu'elle soit, comme une chose éminemment antichrétienne. Ils professent, comme vous voyez, des doctrines en parfait accord avec celles de nos communistes, mais ils se font remarquer par une grande probité, des habitudes plus honnêtes et des mœurs plus douces que la plupart de leurs concitoyens. Ils prétendent que les prêtres russes ne peuvent ni baptiser, ni confesser, ni marier, ni donner la communion, parce qu'ils sont incontinents et qu'ils s'enivrent avec du vin et de l'eau-de-vie.

A quelques légères différences près, la religion gréco-russe est la même que la latine. Seulement les Gréco-Russes disent que Rome est dans le schisme!

Les griefs qui ont servi de prétextes à la séparation des deux Églises sont assez nombreux cependant : 1° l'Église latine se servait de pain azyme dans la célébration des saints mystères; 2° les Latins se nourrissaient de fromages et d'œufs, de

laitage, de beurre, d'animaux et de viandes durant le carême; 3° on y jeûnait les samedis, ce qui est essentiellement contraire aux saintes Écritures; 4° les Latins ne chantaient pas « Alleluia » pendant le carême; de plus, ils ne voulaient point reconnaître la primauté du pape.

Les fauteurs de ce schisme regrettable, Photius d'abord, et Michel Cérularius ensuite, se servirent de ces prétextes habilement combinés pour cacher leur ambition de rendre les patriarches de Constantinople maîtres de l'Orient. Mais la séparation une fois accomplie, la route était tracée, leurs successeurs la suivirent et préparèrent ainsi la chute de l'empire grec et la prise de Constantinople par Amurat et Mohamet II.

Le paganisme a aussi de nombreux partisans, idolâtres, fétichistes, chamanistes, parsistes, des peuplades qui n'adorent rien et vivent comme des brutes, sur le littoral de la Sibérie jusqu'au Kamtchatka.

Une remarque faite par tous les voyageurs, c'est que ces peuplades presque sauvages, agrégées à ce vaste empire, sont celles qui se livrent le moins au vol et au libertinage. Mais, je le répète, toutes ces croyances ne sont tolérées qu'à la condition que ceux qui les professent ne cherchent jamais à faire de la propagande.

Sauf dans les deux capitales et dans quelques grandes villes de l'empire, les boyards demeurent dans des palais, les paysans dans des huttes, et Dieu dans des granges. Les églises, dans les villes, sont assez généralement monumentales. Le style en est de fort mauvais goût et d'une composition baroque; tout s'y confond : c'est du byzantin greffé maladroitement sur du mogol, du persan, du grec, du romain et quelquefois du gothique. On dirait un rapiéçage de plusieurs siècles. Ce style est tourmenté comme la vie de ce peuple. A l'intérieur elles ne renferment rien, excepté quelques images de bogs recouvertes de perles et de diamants, que les croyants enrichissent chaque jour. Quelques-unes de ces madones portent enchâssées pour plus d'un million de pierres précieuses. Les yeux ne se reposent que sur des murailles nues et à peine badigeonnées. Les orgues y sont défendues, ainsi que les sculptures et les tableaux religieux : l'Église n'autorise pas la musique instrumentale.

Toutes les églises dues au génie russe ont des coupoles constellées d'étoiles sur un fond azur ou vert, et surmontées d'une croix grecque à double branche. Celles qui datent de l'introduction des étrangers ont un haut clocher carré.

Les cérémonies religieuses, en Russie, sont empreintes d'un caractère de bizarrerie qu'on ne rencontre nulle part. Celle du baptême, par exemple, est curieuse.

Pour les pauvres, elle se fait à l'église, été comme hiver. Le prêtre ne se dérange jamais pour rien ; il ne se dérange et ne prend de précautions que pour ceux qui payent. Cela explique la grande quantité d'enfants qui périssent au sortir du baptême. Pour les riches, la cérémonie a lieu dans l'appartement du père et de la mère de l'enfant ; ceux-ci ne paraissent point à la cérémonie, ils y sont représentés par les grands-parents, les amis, le parrain et la marraine. Un grand bassin d'argent, et le plus souvent de cuivre désargenté, plein d'eau tiède, est placé au milieu du salon. Le prêtre bénit l'eau d'abord ; puis, à sa demande, le parrain et la marraine renoncent, pour le bambin, au diable, à ses pompes et à ses œuvres, en crachant à côté du bénitier, comme pour noyer Satan dans leur mépris. Le nouveau-né est ensuite placé sur le bras gauche du parrain, dont la main est déjà occupée par un cierge ayant la longueur et la forme d'une queue de rat ; de la droite il tient la main gauche de la marraine. Le prêtre s'attelle à ces deux mains unies, et, les tirant à sa suite, leur fait faire trois fois le tour du susdit bassin,

pendant que le diacre, d'une voix de taureau, ébranle les vitres en chantant des psaumes à la louange de la créature qui vient de faire son apparition dans le monde, et sur un diapason à porter le diable en terre. Cela fait, le prêtre prend l'enfant entièrement nu et le plonge trois fois dans l'eau, d'où il sort à moitié asphyxié. La cérémonie se termine par une copieuse libation de vin de Champagne, à laquelle le père et la mère viennent prendre part; il est d'une exquise politesse que la mère boive une gorgée dans le verre de chaque convive avant de le lui présenter.

Le mariage fournit une autre preuve que toutes les cérémonies religieuses des Russes ont conservé quelque chose du paganisme. On prélude par des fiançailles, qui ne nécessitent pas absolument l'intervention d'un prêtre. Cependant la plupart des fiancés font bénir deux anneaux qu'ils échangent. Dès ce jour, tous les concurrents sont écartés ou s'éloignent d'eux-mêmes, et les fiancés peuvent se voir à toutes les heures du jour, se montrer ensemble en public, au spectacle, au bal, etc., sans la moindre contrainte. Ces fiançailles durent le temps convenu entre les deux familles : quelques semaines ou quelques mois, chez les paysans quel-

quefois des années. Bien que ces fiançailles ne soient point irrévocables, elles ont presque la force d'un contrat civil.

Le jour désigné pour le mariage, les époux sont amenés à l'église par les grands-parents. Le prêtre, richement vêtu, les reçoit à l'entrée et les amène, précédé du Christ et de l'Évangile, jusqu'à une petite table — placée en avant du maître-autel — couverte d'un tapis de brocart très riche, sur laquelle sont posés le saint ciboire et deux couronnes de la forme d'une coupole byzantine, formées de bandes d'or ou d'argent doré soudées ensemble et ornées de petits émaux représentant des images de saints ou de saintes. Le prêtre demande aux futurs s'ils sont apparentés ou alliés à un degré quelconque, même comme *compère* et *commère*. Sur leurs réponses négatives, il leur met un bout de cierge à la main en récitant quelques prières ; puis il verse du vin dans une coupe d'or ou d'argent, le bénit, en boit une partie, le marié en avale une bonne portion après lui, et la mariée s'ingurgite à peu près le reste. Cela fait, on leur pose les couronnes sur la tête ; le prêtre leur fait faire le tour de ce petit autel, après quoi il bénit l'assistance, et la cérémonie est terminée.

Au retour de l'église, on dîne. A la fin du dîner, les deux époux, suivis des grands-parents, passent,

violons en tête, dans la salle de bal ; les portes se referment sur eux ; dans un coin se trouve une table chargée de bouteilles et de verres de champagne. Un domestique en grande livrée se tient derrière : sa mission est de remplir deux verres à la fois. A un signal convenu, les musiciens jouent une ritournelle, et les deux époux, se tenant par la main, vont ouvrir la porte à deux battants pour laisser entrer seulement une couple de convives, qui reçoivent des mains des époux chacun un verre de champagne où ceux-ci ont trempé leurs lèvres. La même ritournelle se fait entendre et la même cérémonie se reproduit pour tous les convives successivement. Alors le bal commence à grand orchestre. A une heure du matin, on soupe, on boit encore, on boit beaucoup. La mariée se retire dans la chambre nuptiale, suivie de quelques-unes de ses amies, et où le lendemain matin les deux mères de ce couple vont les visiter pour s'assurer que le mariage est régulièrement consommé et en emporter les preuves.

Chez les paysans, les choses se passent exactement de même ; mais, au lieu de brocart, c'est une toile grossière qui recouvre la table ; au lieu de couronnes d'or, ce sont des couronnes en cuivre, ou encore en écorce de tilleul ou de bouleau ; au lieu de bougies, ce sont des bouts de chandelles ;

en place de vin, c'est de l'hydromel, liqueur enivrante faite avec du miel mis à fermenter.

Les cérémonies religieuses d'un peuple donnent plus exactement la peinture de ses mœurs que sa vie privée. Il est donc nécessaire que je fasse ici une esquisse rapide des fêtes de Pâques.

Les fêtes de Pâques sont les fêtes nationales des Russes, c'est leur jour de l'an, le retour, ou plutôt l'espérance du printemps. Au moment de ces fêtes, les jours commencent à grandir sensiblement. Il y a donc là pour eux deux motifs de réjouissance. Tous les carillons des églises sont mis en branle depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, sans autre interruption que deux heures dans la journée.

Durant toute cette semaine, on va se visiter, on se félicite réciproquement. C'est une coutume universelle dans le pays de s'offrir et d'accepter des œufs, naturels ou peints, ou en porcelaine dorée et même en or, selon l'aisance de ceux qui les offrent, et l'on s'embrasse trois fois sur la bouche en disant : *Christos voscrès* (le Christ est ressuscité), et en répondant : *Voistinoï voscrès* (il est bien ressuscité).

Il est de ces œufs factices, soit en or ciselé, soit en porcelaine richement peinte et dorée, qui sont d'un très grand prix.

Pendant les quinze jours qui suivent ces fêtes, on ne voit dans les rues que des gens qui s'embrassent et se disent : *Christos Voscrès*. Hommes, femmes et enfants se souhaitent de cette façon la bonne année.

Pendant quinze jours aussi, on répare ses forces qu'un jeûne long et rigoureux avait compromises, par des repas et des festins pantagruéliques, des bombances d'ogres, où jambons, viandes de toutes sortes, eau-de-vie, hydromel ne sont point épargnés. Chez les riches, le champagne et les vins de Bordeaux coulent à pleins verres.

Durant ces fêtes les kabaks (cabarets) retentissent de cris étourdissants, de chants monotones comme un *De profundis*. La police n'est occupée qu'à ramasser les ivrognes et à les dépouiller.

On peut affirmer que pendant ces fêtes, les seules joyeuses de l'année, la Russie entière est ivre et qu'elle est plongée dans les plus barbares orgies. Et si vous reprochez à un Russe tous ces excès d'intempérance qui durent si longtemps, il vous répondra avec la plus stupéfiante naïveté que c'est bien naturel, et que le bon Dieu ne ressuscite pas tous les jours.

Les réjouissances publiques, que les Russes appellent les *balaganes*, durent tout un mois. Des théâtres forains sont établis sur différentes places,

es montagnes de glace sont élevées pour l'usage e la populace, les paysans y descendent leurs mmes ou leurs fiancées au milieu des cris et des ırrah du peuple. Autour sont établis des marıands de gâteaux aux oignons, de pain d'épices upoudré de graine de pavot.

Le dogme orthodoxe impose l'usage des bains de ıpeur à toutes les populations qui le professent; ıacun obéit et se soumet à cette obligation. Les ches ont de ces bains dans les sous-sols de leurs ıaisons. Dans les villes, il y a des établissements our la classe pauvre. Les paysans, dans leurs vilıges, bâtissent au plus près de leur demeure et 'un cours d'eau quelconque, une cabane de eux mètres carrés en rondins de sapin. Chacun son bain. Au milieu est un cône en cailloux sés les uns sur les autres, sans liaison; à sa se est une cavité dans laquelle on fait du feu. and ces cailloux sont rouges, on jette dessus un u d'eau qui se vaporise immédiatement, forme nuage épais de buée dont la température s'élève qu'à cinquante et soixante degrés. Tous les mbres d'une même famille entrent nus au milieu cette buée, et excitent la transpiration en se ttant mutuellement des pieds à la tête, sur toutes surfaces, avec une poignée de filaments de tilıl chargés de savon, souvent aussi avec de fortes

poignées de brindilles de bouleau garnies de leurs feuilles; au milieu de cette opération on s'asperge d'eau froide, ou l'on va se rouler dans la neige!

Il est évident qu'après une friction aussi énergique, une transpiration aussi abondante, la peau doit être nette et que l'on serait dans un état d'irréprochable propreté si l'on se rhabillait avec du linge blanc. Mais les petites gens, les paysans reprennent les mêmes vêtements souvent garnis de vermine. Dans ces conditions, on se demande à quoi servent les bains de vapeur. Le pope devrait leur expliquer que le premier de tous les sentiments de propreté est de faire une guerre à mort à la vermine.

CHAPITRE XI

ESCLAVAGE.

J'ai traversé la Russie de l'ouest à l'est, de Moscou à Simbirsk et à Perm ; partout le paysan russe est le même. Esclave malmené depuis des siècles, il a peu à peu perdu complètement son caractère primitif, son énergie, ses forces physiques et ce goût pour la vie aventureuse qu'ont généralement tous les peuples nomades.

Discipliné cruellement à une servitude atroce, il reste indifférent à tout ce qui l'entoure. Comment la servitude s'est-elle établie en ce pays ? C'est que je ne saurais dire et que d'ailleurs je n'ai pas à rechercher. L'historien le plus estimé de la Russie, Karamsim, n'en parle pas ; est-ce un oubli voulu ? Tout porte à le croire.

L'esclavage est aboli depuis une dizaine d'années. Il ne faut pas en savoir gré au gouvernement russe. Depuis longtemps cette loi s'imposait dans les départements de l'ouest et les plus proches des deux capitales. Les sujets russes qui servaient comme domestiques ou qui avaient été autorisés à faire du commerce avaient appris par le frottement incessant des étrangers que tous les hommes étaient, sans distinction d'origine, faits à l'image de Dieu, et que Dieu n'avait point créé d'esclaves. Peu à peu le sentiment de l'égalité native de l'homme devant Dieu se répandait; il fallut bien se résigner bon gré mal gré à affranchir ce peuple, de crainte qu'un jour il ne vînt à revendiquer ses droits; mais tout ce qui est fait sans réflexion et par crainte est toujours mal fait.

Le paysan est libre aujourd'hui. Cette condition est-elle plus supportable? Non. Ce malheureux est et restera encore des siècles peut-être ce qu'il était sous Pierre Ier, sous Élisabeth, sous la tzarine Anne, sous Catherine II, ces trois messalines galeuses et hystériques qui, pendant la durée de leur règne, n'ont jamais songé ni l'une ni l'autre à s'occuper du sort du peuple, mais qui flirtaient avec leurs valets et les savants de ce temps-là.

Le paysan n'est plus inféodé à la noblesse; de

charrue qu'il était, il est devenu homme libre; de bestial il est devenu locataire, voilà tout, c'est-à-dire un prolétaire sans ressource aucune et qui, peu à peu, apprendra à convoiter les biens de son seigneur. On lui a donné en location les plus mauvaises des terres du village. Aucune loi ne peut forcer le boyard à lui en donner de meilleures.

Il ne peut plus être vendu comme un vil bestial, soit; mais est-il libre? Non.

On a dit que les paysans russes n'ambitionnaient pas la liberté, qui est encore, même aujourd'hui, une chose inconnue, dont ils ne saisissent ni le sens ni l'utilité, et dont ils ne sauraient se servir; qu'ils se trouvaient plus heureux dans cette condition de servitude. Cela est vrai jusqu'à un certain point. Telle qu'elle était et si dure qu'elle fût souvent, cette condition me semble préférable à celle que l'on a entendu leur faire. Les champs qu'ils labouraient, le jardin qu'ils cultivaient autour de leur izba, la maison qui les abritait contre la rigueur des saisons, la forêt où ils coupaient leurs provisions de bois pour l'hiver, tout cela était au seigneur au même titre que la case des nègres est au colon; mais s'ils ne possédaient rien en propre, mais s'ils donnaient leurs sueurs au

boyard, celui-ci leur devait en retour des grains pour ensemencer si les récoltes avaient manqué, des bestiaux si une épizootie avait promené la mort dans la province, un izba (maison) si l'incendie avait dévoré la leur.

Libre, le paysan est devenu locataire ; il cultive à ses risques et périls, le seigneur ne lui doit plus rien. Ils s'arrangeaient donc mieux de cet état de servitude,— garantie contre la misère, qui les dispensait de s'inquiéter de l'avenir, — que de la liberté, qui les force aujourd'hui au travail à leurs risques et périls.

Il y a du nègre aussi dans la nature du Russe. Il ne cultivera que la quantité de céréales strictement nécessaire à l'alimentation de sa famille et de ses bestiaux s'il en a. Il devra se pourvoir désormais de tout, même acheter son bois de chauffage. L'agriculture, encore dans l'enfance, restera ce qu'elle était avant l'affranchissement. La grossièreté et l'imperfection de ses instruments aratoires rappellent le premier laboureur Triptolème. Une vache suffisait pour tirer la charrue au moyen de bouts de cordes et de ficelles. Aujourd'hui, il ne cultive plus qu'à la bêche ; il a mangé sa vache.

Cette liberté qu'on leur a octroyée si péniblement, si parcimonieusement, ne leur apparaît pas avec

un sort meilleur et avec des droits bien nettement définis. Ils comprennent d'instinct que, libres ou non, le knout n'en restera pas moins l'instrument le plus énergique de persuasion et l'unique argument de la volonté de leur seigneur.

Peuvent-ils se livrer au commerce, à l'industrie? Ici encore leur libre arbitre est entravé. Personne ne peut quitter le village qu'avec la permission du golowa (maire), et le golowa presque partout est le seigneur qui a évidemment intérêt à retenir le paysan, à l'exploiter, à vivre comme par le passé de ses sueurs. Un village sans bras deviendrait aussitôt un désert, une friche. Le paysan avait donc intérêt à rester serf parce qu'en cet état il était, lui et les siens, à l'abri des famines qui apparaissent périodiquement. La loi était formelle à cet égard, elle réglementait la ration de l'homme aussi bien que la somme de forces humaines qu'on en pouvait tirer. Il est vrai que sur ces deux chefs et d'autres encore, la loi n'était pour ainsi dire jamais exécutée. Dans les alentours des deux capitales, les boyards y étaient contraints, tant bien que mal, par la crainte du tzar.

Quand une famine parvenait aux oreilles de celui-ci, le seigneur était puni sévèrement et ses biens mis sous séquestre et administrés par cette armée de pillards du Tchinn qui ne traitait pas le

paysan avec plus de douceur. Le moujick ne faisait que changer de harnais.

Mais ceux qui étaient dans les provinces tout à fait excentriques, loin des oreilles de l'autocrate, dans les villages perdus au milieu des forêts sans chemin ni route possibles que pendant la saison du traînage, et qui avaient affaire à des maîtres avides, grossiers, barbares, féroces même, qu'avaient-ils à espérer? Rien. A ces boyards pourris de débauches honteuses, parler d'humanité et de justice, c'était parler hébreu, parler tempérance à des ivrognes gorgés d'eau-de-vie; le prêtre se faisait leur complice. Invoquer la loi! on leur répondait avec le fouet et le bâton; et celui qui eût osé se défendre, chercher un abri derrière la loi, eût été tué sur l'heure. Les boyards ne reculaient pas devant l'assassinat. Qui pouvait faire connaître ces cruautés au czar? Est-ce qu'on pouvait quitter le village sans passeport? et, l'eût-on pu, est-ce que les seigneurs n'étaient point solidaires les uns des autres? Si le paysan, dans sa course à travers le pays, eût échappé à l'un, il eût été ramené par un autre, et alors le déserteur avait aussitôt les flancs coupés par les lanières du knout.

Outre les traitements d'une barbarie sans nom et sans exemple sur la terre, les paysans avaient encore à subir, comme je viens de le dire, des

famines horribles comme on n'en voit que là, près desquelles les famines de l'Irlande ne sont rien. On cite des années où les habitants de toute une province durent recourir à de la paille, aux écorces astringentes du bouleau, qui, trempées, broyées et converties en pâtée, trompaient la faim pour quelques instants.

Telle était la condition du moujick avant l'affranchissement, telle elle restera. Le paysan retournera forcément vers son ancien maître, et, au lieu de lui louer des terres, il se louera lui-même pour des années afin d'échapper à la misère.

Le peuple russe, pour les neuf dixièmes, est encore enveloppé dans la plus hideuse barbarie. Il n'y a point chez lui de mœurs domestiques. Les paysannes n'ont aucune valeur personnelle aux yeux des hommes, qui les regardent comme des êtres pouvant servir à deux fins : bêtes de somme et moules à géniture.

Le caractère du paysan est un abîme profond où personne ne peut lire. Sent-il réellement la valeur des mauvais traitements dont on l'accable, et en conserve-t-il au fond du cœur des rancunes terribles, ou bien n'éprouve-t-il la douleur qu'à la manière de la brute? On ne saurait le dire. Comme

le nègre, il a une profonde aversion pour le travail; il a, comme lui, le plus souverain mépris pour la mort; comme lui encore, il est d'une dissimulation dont rien ne peut donner une idée. Ce caractère est commun à tous les peuples courbés sous le régime abrutissant d'un gouvernement autocratique, où tout est soumis à l'arbitraire et au caprice d'un despote.

Abrutie par un joug de fer, l'intelligence a disparu de cette nature humaine; elle n'a plus que les instincts grossiers de la brute. Le gouvernement et le pope se gardent bien de tirer ces âmes de l'ignorance grossière où elles se vautrent; elles pourraient devenir impatientes du joug qui les écrase.

Les mœurs du paysan russe sont celles d'un peuple encore enfant. Tout ce qui l'entoure révèle une nature encore presque sauvage. Sa maison, sur les grandes routes, a la forme d'un chalet misérable ou d'une cabane; dans l'intérieur du pays et en dehors des routes, elle ressemble à une hutte. Ses outils, ses instruments aratoires, ses ustensiles, ses meubles, ses vêtements sont grossiers, informes. Les harnais de son cheval sont tressés avec des bouts de ficelles, de vieux linges

ou des écorces d'arbres. Il est souvent surpris par des disettes horribles dont le tableau ferait pâlir celles que les autres peuples ont eu à souffrir dans les plus mauvais jours.

Le sentiment musical est peu développé chez lui. Ses chants sont tristes, plaintifs, nasillards, comme chez tous les peuples primitifs. Ses instruments de musique sont des plus sauvages : une flûte en écorce de bouleau, qui demande des poumons de Titan; un tambour de basque orné de grelots. Cela est barbare, cela n'est pas tragique. Quand j'entends une moujick chanter, ce qui est bien rare, je me figure que je suis chez les Esquimaux ou chez les Samoïèdes. Dans le chant du fellah des bords du Nil et de l'Arabe, il y a de la poésie, du drame, de la passion; — ici il n'y a rien. Ce chant est une plainte, le soupir d'un martyr agonisant.

C'est dans les gouvernements de l'Est, entre le Ladoga, la Dwina du nord, la Kama, dans ces solitudes sans chemin ni sentier, qu'il faut étudier la condition du paysan. C'est là que le servage était exercé dans toute la plénitude de la dureté; que l'homme était mené et traité comme une bête de somme; c'est là qu'il se passait de ces crimes et de ces tortures impunis qui font frissonner le cœur le plus endurci.

L'homme, par son accoutrement, ses allures, sa barbe, sa chevelure plantureuse et inculte, ressemble plus à un animal qu'à un être intelligent. Son aspect est repoussant, il est nauséabond et laisse sur son passage, comme ces animaux à poches musquées, une odeur infecte. C'est la nature humaine prise au plus bas de l'échelle sociale. Là, rien ne distingue sensiblement le boyard des paysans. Extérieurement c'est la même laideur physique, le même mépris des sentiments de propreté, la même grossièreté de mœurs, de formes et de langage. La boyarine ne se distingue des paysannes que par des vêtements peut-être un peu plus agrémentés de couleurs voyantes, mais d'étoffes aussi grossières; ce sont les mêmes mœurs, les mêmes allures, le même langage, la même férocité. J'ai dit ailleurs que la Russie est un vaste camp où tout le monde est emprisonné et portant le même uniforme, rien n'est plus vrai.

Les villages russes se ressemblent; qui en a vu dix en a vu mille. Le plâtre, la pierre, le ciment, la brique n'y sont point inconnus, mais on a plutôt fait d'ajuster tête-bêche des troncs de sapins les uns sur les autres, encochés par les deux bouts, calfatés avec de la mousse et de la glaise; tout

cela est vieux, moisi, pourri, moussu, disloqué, sans variété, d'une monotonie désespérante. Ce n'est que du provisoire, c'est triste à voir, on dirait que la guerre a passé par là. Ces cabanes dureront ce qu'elles dureront, personne n'est sûr du lendemain : le Russe, bien qu'il soit affranchi, est toujours sous le coup de la peur d'être vendu par son seigneur.

Ces cabanes ont invariablement la même apparence, la forme d'une grange; elles sont disséminées, éparpillées de çà et de là, les unes en travers des autres; c'est un pêle-mêle désordonné de masures dont rien ne pourrait donner une idée. On ne sait ce que c'est qu'une rue, ni une place publique. Les distances qui séparent ces cabanes sont autant de cloaques fangeux, inabordables dans les temps de pluies et de dégels. On y arrive comme on peut, à travers champs, par des ruelles ou des sentiers qui, dans les jours caniculaires, exhalent des émanations putrides, la fièvre, le choléra, la peste noire.

Rien à l'intérieur ne décore ces habitations que l'ondulation d'une vermine spéciale au pays, qui se propage et foisonne dans toutes les jointures de ces murailles de bois résineux, et que, dans le silence de la nuit, on entend grouiller de tous les côtés.

Trois planches rapprochées l'une de l'autre par des traverses clouées et posées sur quatre bouts de bois, voilà une table rustique; la base d'un tronc, voilà un escabeau; une planche également sur des bouts de bois, voilà un banc. Un morceau de vitre posé sur un papier bleu indigo et cloué sur la muraille, voilà une glace. C'est assez ingénieux, et j'avoue que parfois les sauvages ont des lueurs de raison. Est-il rien de plus simple et de plus économique que ce miroir?

Un vaste coffre, aussi grossièrement fait que le reste, renferme le linge quand il y en a au logis, et les objets précieux quand on en trouve; une image de Saint ou de Sainte, l'enfant Jésus dans les bras de la Vierge occupe l'un des angles de la pièce, devant laquelle brûle une petite lampe le jour et la nuit; deux ou trois autres planches suspendues au plancher par des trapèzes en filament de tilleul, voilà un buffet mobile où l'on remise la vaisselle — on dirait un hamac; deux ou trois vases de fonte pour les besoins de la cuisine, et une douzaine d'écuelles en bois, enduites d'un vernis d'une grande consistance, à l'épreuve de l'eau bouillante, sont les seules choses mobilières que l'on trouve dans chaque maison. De lit, point ou très rarement. Quand parfois un paysan est parvenu à rencontrer sur son chemin une vieille

tasse ébrechée, une assiette cassée, ces objets sont posés à l'endroit le plus apparent de l'izba, comme une curiosité.

Le poêle, je crois l'avoir déjà dit, occupe presque toujours une encoignure de la pièce. Il est bâti en brique; sa forme est partout la même, celle d'un four de vigneron, avec cette différence que, chez le Russe, une plateforme est réservée en arrière, qui sert de lit d'hiver où toute la famille se repose la nuit, toujours tout habillée, dans une promiscuité déplorable qui amène, de temps à autre, la naissance d'enfants incestueux. Qu'importe? C'est un habitant de plus, qui n'aura pas à se préoccuper de son état civil, ni à subir la honte de sa naissance, par la raison bien simple que le prêtre seul baptise les enfants, sans s'enquérir des circonstances de leur conception.

L'entassement de cette population et les impuretés de ses usages sauvages infectent cette pièce, dont l'air n'est jamais renouvelé en hiver. Le jour y arrive, tantôt par une fenêtre de deux ou quatre carreaux, tantôt à travers un papier huilé, ou de peaux de poissons cousues ensemble, quand on a pu se procurer des vessies de morses, de phoques ou d'esturgeons; quelquefois aussi à travers une

feuille de mica, dans les localités où l'on exploite des mines. Autrement, deux ou trois trous de chattières pratiqués dans la membrure de la maison éclairent tant bien que mal la pièce.

Deux ou trois planches noueuses, maintenues par des traverses, servent de porte d'entrée. Deux lanières de cuir brut retiennent cette porte au chambranle de la muraille. On connaît peu l'usage des serrures et des verroux. A quoi bon des serrures dans ce pays? quel intérêt peut avoir ce paysan à se mieux clore? sa maison est-elle autre chose qu'une étable? Les écuries et les étables sont des hangars ouverts à tous les vents; les bestiaux n'y sont abrités que contre les bêtes fauves.

Le paysan chauffe sa masure avec une imprévoyance qui lui devient quelquefois funeste. La chaleur y est d'une intensité à faire éclore des poulets. Il serait difficile de résister plus d'une heure à cette amosphère empestée sans y prendre un commencement d'empoisonnement par l'acide carbonique.

On dit que les maisons en bois, en sapin surtout, sont plus saines que les autres. Je suis disposé à le croire, car dans les radoucissements subits de la température je n'y ai jamais vu cette transsudation qui poisse les murailles des maisons en

pierre; mais, par contre, la vermine y est indestructible.

La vermine la plus ennuyeuse, bien qu'elle soit inoffensive, est le cancrelat, une petite bête de la grosseur du cricri, de couleur très brune. C'est bien l'animal le plus étrange, le plus agile, le plus infatigable de la création; mais il a un avantage énorme sur la punaise : il ne suce pas, ne porte aucune odeur, et ne pique pas comme le moustique. Le soir, vous vous remisez dans une auberge, et Dieu sait ce que sont en ce pays ces genres de refuges! vous essayez de vous endormir. Vous entendez tout autour de vous un bruit crépitant, comme des milliers de hannetons enfermés dans une boîte en carton : ce sont des cancrelats qui se promènent sur les murailles, flairant la chair humaine comme les moustiques, et descendant lentement, par bataillons serrés, vers le voyageur. Peu à peu le sommeil vous gagne. Mais tout à coup vous sentez tomber et se promener sur votre figure quelque chose de froid; vous y portez la main, vous saisissez quelque chose, et ce quelque chose est une petite bête, lisse comme la peau d'un serpent : c'est un cancrelat. Peu à peu vous vous sentez envahi de tous les côtés; il

se fourre partout, dans vos bottes, dans vos habits; semblable à un douanier à cheval sur la loi, rien ne lui est sacré. Vous le chassez de vos poches, il se réfugie dans vos manches, remonte jusque dans les épaules, s'introduit dans votre flanelle, vous inspecte de la tête aux pieds. Vous désertez votre lit, croyant échapper à ses fureurs, il vous rejoint et ne vous quitte qu'à la première heure du jour, quand il a fini de se promener sur vous comme sur une place publique. Il n'est ni difficile ni délicat; il attaque l'espèce humaine par tous les bouts. De quoi vit-il? On n'a jamais pu me le dire; mais je crois qu'il se nourrit des *sueurs* du peuple. Il a donc raison d'être en ce pays. Il y en a partout; on marche dessus, on s'asssied dessus, et on les mange, dissimulés dans toutes les sauces noires.

Je demandai à mon hôtelier s'il connaissait un moyen de se débarrasser de cette engeance. « Assurément, me répondit-il, nous n'en connaissons qu'un : ces bêtes-là ne se promènent que la nuit; faites comme elles, promenez-vous, et dormez le jour. » L'argument était sans réplique.

Toutes ces cabanes sont élevées à un ou deux pieds du sol, et perchées par les quatre angles sur

des blocs en pierre de granit, la seule pierre que l'on trouve en ce pays et le plus souvent à même le sol. Les tempêtes et les ouragans, aussi bien que la condensation du terrain au moment des dégels, les inclinent et les disloquent. Il est rare qu'au bout d'une année elles soient d'aplomb. Quand elles menacent de tomber, on les étaye avec des troncs d'arbres à peine ébranchés, et elles restent en cet état, inclinées sur le flanc comme des navires courant une bordée, jusqu'à ce qu'un incendie les dévore, ce qui arrive fréquemment, ou qu'un ouragan les retourne sens dessus dessous.

A l'extérieur comme à l'intérieur, ces maisons sentent le sauvage. Un village a l'aspect d'une multitude de tentes dressées provisoirement, au hasard et avec précipitation, pendant la nuit, par des aveugles ou un groupe d'émigrants. Toutes les lois du plus simple bon sens et de l'hygiène sont violées.

Le long des routes tout est menteur. Le gouvernement impose aux golawa (maires), l'obligation de veiller à ce que les habitations se groupent en faisceaux et soient rigoureusement alignées. On voit des villages qui n'ont pas moins de quatre kilomètres de longueur, et l'église est placée à l'une des extrémités. Je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi elle n'occupait pas le centre. Il est vrai

qu'en Russie on ne fait rien comme ailleurs; il semble qu'on se plaise à prendre les hommes et les choses à rebrousse-poil, comme un gant que l'on retourne.

Ainsi que le nègre, le paysan russe a un penchant irrésistible pour les boissons spiritueuses; il aime à noyer sa misère et sa servitude dans l'ivresse.

Ses amusements sont aussi dans le chant et la danse, une danse bizarre, où la mesure est donnée par un chœur de jeunes filles. Mais quelle danse! une série de sauts de polichinelle, une danse qui se rapproche de la saltarelle, moins l'esprit, moins le sentiment musical.

L'hiver est le temps du repos, tout travail est suspendu. Que pourrait-on faire, quand la terre est gelée à plusieurs pieds de profondeur? Le paysan emploie son temps à fabriquer des charrues grossières, des chariots, des ustensiles en bois, tels que coffres, vases, cuuillères, etc., ou, à porter sur son traîneau quelques denrées à la ville la plus voisine, si elle n'est pas trop éloignée de son village.

Ses instruments sont aussi simples que ses mœurs.

Une hache, une vrille, une tarière sont à peu près ses seuls outils, la scie n'y est presque point en usage; son adresse à se servir de sa hache le dispense de l'employer. Il coupe une planche et les plus gros arbres, avec autant de netteté et en moins de temps que le charpentier le plus habile; mais il gâche beaucoup de bois.

La nature du paysan russe est molle et sans énergie; sa force musculaire est deux ou trois fois moindre que celle des hommes du midi. Il se livre au travail comme un homme fiévreux ou épuisé.

Les femmes préparent le lin et le chanvre; elles tissent de la toile et des étoffes grossières, dont elles se font des vêtements. Elles préparent les provisions de l'année : des champignons, des choux aigres, des baies de myrtilles, qu'elles cueillent dans les forêts; elles font le kvass, espèce de bière dont les Russes sont très gourmands.

Elles font aussi d'amples provisions de simples pour les cas de maladie. Les villages sont dénués à peu près de tout, excepté d'eau-de-vie dont les débits sont dans chaque village tenus par des israélites. Les médecins et les pharmaciens sont quelquefois à quarante lieues de là, et les habitants meurent la plupart du temps sans secours comme sans sacrements. L'israélite s'est imposé partout

en Russie, comme en Alsace : aucun commerce sans lui. Il est chaudronnier, rétameur, ramoneur, constructeur de poêles, épicier, marchand de brandwinn. Dans les premiers temps du règne du tzar Nicolas, on les avait expulsés en masse des villes et des villages. On leur reprochait de faire l'usure, de s'enrichir aux dépens des habitants, et on les avait relégués sur les bords du Volga. Mais bientôt on fut obligé de les rappeler. Le commerce des eaux-de-vie ne se faisait plus. Les fermiers qui en avaient le monopole signalèrent un déficit considérable la première année dans la consommation.

Excepté celui de la vue, tous les autres sens sont émoussés. Est-ce l'effet de la rudesse du climat, ou celui des châtiments et des mauvais traitements, je ne le sais; mais on peut affirmer qu'un paysan russe ne saurait distinguer une omelette faite au suif d'un plat accommodé au beurre ou au lard. Le sarrasin pilé, le laitage à tous les états de fermentation, des légumes hachés, des champignons, du poisson sec, forment la base de sa nourriture, avec du pain noir, gluant, mal cuit, du pain de seigle et d'orge.

Cependant, malgré la fadeur et la grossièreté de ces aliments, la force de propension de ce peuple à la reproduction de son individu est très

considérable, puisque, malgré toutes les causes de destruction occasionnées par le climat, l'incurie du gouvernement, le peu de soin que l'on prend de l'enfance, l'accroissement de la population est exorbitant.

Les extrêmes se touchent, dit le proverbe; rien n'est souvent plus vrai. Je ne suis pas le premier à faire la remarque que les Russes et les Napolitains ont des rapports frappants par le caractère et le goût. Comme ceux-ci, les moujicks ont, quand ils sont ivres, des joies bruyantes, expansives. Ils aiment, comme les Napolitains, les vives couleurs; comme eux encore, ils ont la même insouciance, les mêmes habitudes de désordre, la même malpropreté, la même impudicité, la même paresse. Comme le Napolitain encore, le Russe est vindicatif et cruel dans ses vengeances, qu'il couve pendant des années entières, quand il ne peut les satisfaire au gré de ses colères. Dans toutes les tentatives de révolte que l'on a signalées jusqu'à présent, ils ont tous compris la liberté à la manière des nègres en exterminant leurs maîtres, en brûlant les châteaux, en violant les femmes, en massacrant tous ceux dont ils ont eu à se plaindre.

Le pouvoir du seigneur sur sa terre n'était limité par aucune loi; il ne disposait pas seulement de la

vie, des sueurs de ses paysans, mais encore de ses affections, de son honneur, de son bien, abusait impunément des femmes et des jeunes filles avec une brutalité qui ne peut se narrer.

Bien que les paysans soient affranchis, le même pouvoir du seigneur sur son domaine existe encore : d'un côté, l'habitude d'imposer sa volonté; de l'autre, celle de toujours obéir et de se trouver honoré que le boyard introduise des bâtards dans sa famille.

Partout où je passe, je suis affecté du silence qui règne. Toutes les populations des moindres villages me semblent suer la peur par tous les pores de la peau, d'un bout à l'autre de l'empire et de haut en bas. Ce sentiment qui a oblitéré, racorni le sens moral de tous, — la honte éternelle des tzars et de la noblesse qui ont gouverné, écrasé, abîmé ce peuple, — est une maladie, une infirmité, qui resteront incurables pendant encore bien des siècles peut-être. Il faut en vérité que ces malheureux aient été abominablement maltraités, torturés, pour que cette terreur soit permanente, universelle. Que de terribles et atroces vengeances l'empire est appelé à subir; que de levains déchaînés doivent couver dans toutes ces poitrines!

Un paysan laboure son champ, écoutez-le : il chante tout bas sur un air de *De profundis;* il se montre humble devant la bête qui tire sa charrue. Des lignes de corbeaux et de pies suivent ses sillons pour se nourrir des larves soulevées avec la terre, les uns croassent, les autres ragachent; c'est à peine s'il entend ces compagnons de chaque jour et s'il oserait les prier d'aller chanter ailleurs.

Les yemchicks (cochers des relais de postes) qui me conduisent n'osent pas apostropher rudement leurs attelages. Si parfois il leur arrive de jurer, ils donnent à leur voix les tons les plus doucereux et les plus patelins. Si un paysan est sur le seuil de sa porte et que vous lui adressiez la parole, il pensera un quart d'heure s'il peut se dérider et vous répondre.

On reproche au Russe d'être dissimulé, mais sa position d'esclave pendant des siècles le forçait à l'être. Tout individu qui vit dans la crainte perpétuelle d'un châtiment terrible, immérité, au gré de son maître, apprend la logique du mensonge et de la dissimulation, et cette logique est lente à disparaître des mœurs d'un peuple. — Quelle vertu et quelle énergie peut-on attendre d'un être abruti, habitué à ne reconnaître d'autre autorité que la force et le poids du rotin sur ses épaules;

qui n'a, passez-moi l'expression, de respect que pour le bâton?

Le paysan russe est triste et sombre. Ses longs cheveux, coupés carrément à la hauteur des épaules, sa longue barbe inculte lui donnent un aspect sauvage. Sa physionomie est sans jeu, sans intelligence. Devant ses maîtres, son langage est toujours suppliant et plaintif, comme celui d'un homme courbé sous le knout.

Il fallait que Mme de Staël eût bien des rancunes contre son pays pour trouver à ces moujicks de la grâce et une physionomie avenante. On ne pouvait certes mentir avec plus d'esprit ou plus d'impudence. Le costume du paysan n'est pas non plus de nature à lui donner de la grâce : des bottes de cuir épais et graisseux montant jusqu'aux genoux et recouvrant les extrémités d'un pantalon de drap grossier, serré au-dessus des hanches par une boucle; un paletot en peau de mouton, boutonnant juste; une ceinture en laine jaspée et une hache derrière; de gros gants en peau sans doigts; un bonnet bourré et ouaté, d'une forme indescriptible, composent l'ajustement d'hiver.

Il est un peu plus coquet en été : un petit chapeau tromblon, bas de forme et à rebord légèrement relevé, orné d'un large galon en velours noir, autour duquel s'enroulent deux plumes de

paon; un pantalon en velours ou en toile bleue ou grise, le bas toujours dans la tige des bottes, et, par-dessus, une chemise de couleur, boutonnant sur le côté, serrée à la ceinture par un cordon de soie mélangé de fils d'or ou d'argent.

Le costume des femmes est plus agréable à l'œil. En été, les fêtes et les dimanches, elles portent un corsage de couleur unie, échancré sur la gorge et serré au-dessus des seins; un pardessus, espèce de paletot à manches courtes et larges; une jupe unie ou rayée, garnie dans le bas de plusieurs rangs de galons de couleurs éclatantes; des bas de couleur et des souliers en maroquin rouge ou jaune, brodés d'or ou de soie. Leurs cheveux sont séparés en deux longues tresses; elles se couvrent le front d'un diadème en carton pailleté de clinquant, noué par derrière au moyen de deux rubans flottant sur les épaules.

En hiver, elles se couvrent d'un katzaveka en peau de mouton, de laine très blanche et très longue.

Le costume de travail des deux sexes n'est point d'une description facile, et je renonce à la donner. Mais il est à remarquer que, en hiver, hommes et femmes portent des bottes en cuir à hautes tiges, dont l'épaisseur défierait la mâchoire d'un bouledogue.

CHAPITRE XII.

FINANCES.

Les finances de la Russie sont, aujourd'hui plus que jamais, dans un état déplorable. Les recettes couvrent à peine les dépenses. Le pays est inondé de papier-monnaie : il est ce qu'il était sous les règnes précédents, dans l'impuissance d'accroître ses revenus en proportion de l'accroissement prodigieux et quotidien de ses charges.

Cependant, sans espérer jamais, peut-être, de voir l'équilibre s'établir dans son budget, il pourrait du moins voir ses finances beaucoup plus prospères, si les agents préposés à la perception des deniers de l'État ne pratiquaient audacieusement tous les genres de concussion, d'exaction, et ne détournaient à leur profit une bonne partie des recettes.

Leurs rapines portent au trésor de l'empire un préjudice que l'on peut sans exagération évaluer à un milliard. Son audace est telle que, sous les yeux mêmes du tzar, les douaniers vendent leur silence à quiconque veut le payer pour faire la contrebande en toute sécurité.

On trouve dans le personnel administratif de l'empire tous les abus qui sont propres aux gouvernements les plus mal organisés, et beaucoup d'autres qui appartiennent exclusivement à la Russie.

Les sources qui alimentent le budget ne sont pas nombreuses. Les plus claires sont le produit des douanes, du sel, des mines, des impôts, des capitations et surtout de la ferme des eaux-de-vie avec lesquelles le gouvernement empoisonne et abrutit toute la population; puis, les taxes sur les passeports des nationaux, celles des permis de séjour qui frappent indistinctement d'une contribution vexatoire et odieuse de plus de 40 francs par an tous les étrangers qui résident ou passent en Russie; les droits d'enregistrement et le timbre (ces deux dernières sources ne sont pas très fructueuses, puisqu'elles ne reposent que sur les transactions de la noblesse, des marchands et des gens ibres, très peu nombreux dans l'empire), et, enfin, les droits de guilde ou patente, dont le chiffre

est proportionné au capital que les marchands et les négociants déclarent employer dans leur commerce.

On a peine à comprendre qu'avec des ressources aussi exiguës ce gouvernement puisse faire face aux charges d'un si vaste empire, qui a en permanence une armée de plus d'un million d'hommes, une marine considérable, et pourvoir aux exigences, aux caprices d'une cour très fastueuse, très nombreuse, et suffire à toutes les branches d'une colossale administration. L'on se demande sur qui et sur quoi le tzar frapperait monnaie s'il se trouvait tout à coup engagé dans une guerre sérieuse.

Est-ce sur les paysans? Ils sont écrasés par les capitations, les impôts et les vexations exercées sur eux par les agents de l'administration. Et d'ailleurs, amollis par l'esclavage autant que par l'habitude de la fainéantise, ils ne demandent à la terre que ce qui leur est rigoureusement nécessaire.

Est-ce en doublant les impositions foncières? Sur quoi d'ailleurs les asseoir? Sur un sol ingrat qui produit peu. Le sol russe n'est qu'une immense forêt entrecoupée de marais et de lacs grands

comme des mers, de steppes grands comme des déserts, où la terre cultivée et cultivable n'est qu'un accident. Toutes ces forêts sont à peu près inexploitables par les mêmes raisons qui rendent improductif le travail agricole du paysan : il n'y a ni chemins ni routes, et le produit de ce qui est exploité reste en partie entre les mains de l'administration. La couche de terre végétale y est si mince et si maigre que les bois n'y prospèrent point ; arrivés à une trentaine d'années, en moyenne, ils se rabougrissent, se ratatinent et tombent en pourriture. Les céréales, dans les quatre cinquièmes de l'étendue de l'empire, ne donnent pas plus de dix fois la semence, plus souvent moins.

Est-ce sur la classe des marchands ? Elle ne possède que des maisons et des capitaux que l'on ne peut atteindre d'aucune manière. Cette classe est peu nombreuse et compte à peine dans l'État. Sans aucune influence, elle est molestée et taillée à merci par les agents de toutes les administrations impériales.

Est-ce sur la noblesse ? Mais elle ne se compose tout au plus que d'un million d'individus, dont les neuf dixièmes et plus sont dévorés de dettes, et dont les biens sont engagés par hypothèques dans les banques de l'empire ; l'autre dixième se dispute les emplois les mieux rétribués de la cour.

Faire peser sur cette noblesse ruinée un impôt nouveau, ce serait évidemment le faire retomber sur le paysan; et, en exigeant de celui-ci au delà de ses forces, lui rendre la location des terres impossible.

Est-ce sur le clergé séculier? Il est exempt de capitation et d'impôt; il est aussi pauvre que l'illustre patriarche iduméen.

Augmenterait-on les droits de douane? Ils sont déjà exorbitants; ils équivalent à un blocus continental déguisé. Les droits sur la majorité des articles qui entrent dans le pays s'élèvent à plus de quatre-vingts et quatre-vingt-dix pour cent de leur valeur. Mal répartis, mal combinés, toujours exigés avec des formes vexatoires pour forcer la générosité des négociants, ces droits repoussent plutôt qu'ils n'attirent le commerce étranger. Ce système prohibitif n'a pas si puissamment aidé au développement de l'industrie nationale que l'on s'imagine.

Jusqu'à présent, l'industrie n'a pas fait de grands progrès; elle n'a toujours livré à la consommation du pays que des contrefaçons grossières et imparfaites des produits étrangers. Pourtant, le gouvernement russe entretient à Paris et à Londres des agents dont la mission est de copier tous nos modèles et ceux des Anglais, et de les expédier à Saint-Pétersbourg ou à Moscou, qui sont devenus,

pour diverses industries, ce que Bruxelles est pour les livres. Ils s'approprient également sans scrupule toutes les découvertes brevetées, sans respect pour la propriété d'autrui.

Le commerce intérieur et extérieur est soutenu par des capitaux étrangers faciles à alarmer. Enlevez ou effrayez les comptoirs anglais, français, hollandais et allemands de Kronstad, d'Odessa, de Moscou et de Saint-Pétersbourg, et cette grande machine gouvernementale se trouve tout à coup paralysée.

La puissance matérielle d'un empire ne peut jamais être qu'en rapport parfait avec ses propres ressources financières, et le tzar n'en possède que de très précaires, de très incertaines, que le moindre ébranlement en Europe peut gravement compromettre. Il y a peu de numéraire dans son empire, et il ne lui resterait pas même la ressource à laquelle les sultans avaient autrefois recours dans leur détresse : celle de l'altération des monnaies. Il ne pourrait non plus recourir à de nouveaux emprunts étrangers : l'empire, déjà encombré de papier-monnaie, ne supporterait pas une nouvelle émission, puisqu'il a dû forcer la plupart de ses plus riches provinces à accepter ce genre de valeurs qu'elles repoussaient et qu'elles repoussent encore aujourd'hui.

L'opinion des Russes est qu'il y a des milliards amoncelés dans les caves de la citadelle. Ce fait me paraît hors de toute probabilité. On ne voit pas au moyen de quelles ressources et dans quel but les tzars auraient pu accumuler tant de trésors.

CHAPITRE XIII.

LA MARINE.

J'ai dit plus haut que Pétersbourg n'est point à roprement parler un port de mer. La Newa est rofonde sans doute, mais le golfe jusqu'à Kronstad 'a point assez de fond pour permettre aux navires l'un certain tonnage de remonter jusqu'à la capitale de l'empire. Kronstadt est donc à la fois port de commerce et port militaire. C'est dans ses bassins que la flotte russe de la Baltique hiverne, toute démontée et encapuchonnée au milieu des glaces.

Pierre Ier est le créateur de la marine russe. Le prodigieux accroissement qu'elle a pris depuis n'est pas dû à une pensée d'ambition, mais bien une nécessité absolue.

Avant Pierre le Grand, la Russie occupait un territoire fort vaste sans doute, mais très resserré; elle manquait d'eau, et elle dut, sous peine de mourir étouffée dans ses propres limites, risquer tous les sacrifices possibles pour conquérir une mer. Son sol était sillonné de fleuves larges, profonds, d'un très grand parcours, dont les embouchures étaient confisquées par des voisins redoutables.

La conquête des provinces allemandes du golfe de Finlande, et plus tard l'annexion de la Finlande la rendirent maîtresse de la Baltique et lui ouvrirent définitivement le cours du Niémen, de la Dwina, de la Narewa et de la Newa. La Crimée lui donna les cours entiers du Volga, du Don, du Dnieper, du Bug, du Dniester.

Si la mer Baltique lui offrait des avantages politiques immenses, à cause de sa proximité au centre de l'Europe, la mer Noire lui offrait des débouchés et un avenir politique bien autrement considérables.

Ces deux mers une fois acquises, Saint-Pétersbourg et Odessa furent bâties et devinrent les deux grands exutoires par où la Russie allait déverser sur l'Europe ses produits agricoles et industriels.

Venus tard à la civilisation qu'ils ne comprenaient pas, mais qu'ils devinaient, les Russes n'avaient point le temps d'attendre. Ils concentrèrent

avec une énergie et une sagacité merveilleuses, sur les points qu'ils venaient de créer, les forces et les richesses de l'empire, visant immédiatement à anéantir tout ce qui les entourait.

A la mort de Pierre le Grand, la marine russe ne se composait que de légers bâtiments incapables de tenir les hautes mers. Ses successeurs ne s'en occupèrent plus et elle resta à l'état d'embryon, où l'avait laissée ce grand homme, jusqu'à Catherine II, qui ne l'enrichit pas beaucoup non plus.

L'empereur Nicolas est le seul qui ait poursuivi avec une énergie surhumaine la pensée de son aïeul. Les travaux de construction de forts, de ports, de bassins capables de mettre la Russie à l'abri d'un coup de main du côté de la mer, sont dus à son génie et à sa volonté de fer. On peut dire qu'il est le créateur de la marine russe.

Aujourd'hui, cette marine stationne en partie dans la mer Noire, dans la mer Baltique, à Kronstadt, à Archangel. — Plus, une flottille de petits bâtiments à Avatcha, dans la mer Orientale, au fond du Kamtchatka.

Dans l'état actuel de l'empire russe, cette marine est sans action. Elle n'épouvante pas, elle frappe

seulement l'imagination comme une chose curieuse mais inutile.

En effet, la Russie manque de la seule, de la première force vitale pour une marine : l'homme de mer. La raison en est simple : elle n'a pas de marine marchande.

Les populations de la Finlande, de la Courlande, de la Livonie et de l'Esthonie se livrent exclusivement à l'agriculture. De même les populations de la mer Noire. Le recrutement ne peut frapper que les hommes se livrant au cabotage d'une côte à l'autre.

Pour peupler ses navires, le gouvernement est obligé de recourir aux populations de l'intérieur. Il a, de cette manière, jusqu'à présent, formé une armée plus nombreuse de matelots hydrophobes qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu la mer avant leur incorporation.

De même que dans l'armée de terre, ses recrues de la marine se composent des éléments les plus étranges, les plus hétérogènes et, par conséquent, difficiles à façonner à ce rude métier.

L'homme qui, dès sa plus tendre enfance, n'a pas été familiarisé d'une manière ou d'une autre aux grandes scènes de la mer est presque impropre au service maritime. De quelle ressource peut être un paysan que l'on vient d'enlever à sa char-

rue, à son village, situé quelquefois à plusieurs centaines de lieues de la côte et que l'on transporte tout à coup sur un vaisseau de guerre ? Ni le fouet ni le knout ne sauraient faire plier la nature rebelle et antipathique du Russe pour ce genre de service. La froide et fanatique impassibilité du soldat russe sur terre, devant des centaines de canons qui vomissent la mort, l'abandonne entièrement à bord d'un navire.

Le Russe, par ses goûts, son caractère, ses mœurs, son indolence, est éminemment asiatique. Comme l'Arabe, comme le Persan, le Kosak et le Tartare, il a une profonde horreur de la mer. Puis, il est mou, paresseux, sans force musculaire. Sous cette peau flasque, si souvent lacérée par la verge, les muscles sont sans vigueur. Un Anglais, un Français sont deux ou trois fois plus forts et plus alertes à la manœuvre. Il faut donc sur les bâtiments russes deux fois plus de monde que sur les nôtres pour composer un équipage suffisant.

Puis, ce n'est pas sur des vaisseaux-pontons, emprisonnés dans les glaces ou casernés pendant plus de la moitié de l'année, que l'on forme des matelots et que l'on donne aux équipages l'instruction pratique qui leur est nécessaire. Tous les ans, la Baltique est fermée par les glaces, depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin d'avril au moins ;

la mer Noire elle-même n'est pas toujours à l'abri de pareils inconvénients; et pendant l'été ces deux mers sont d'une navigation si dangereuse et si difficile, qu'un ukase punit de la dégradation tout officier qui n'est pas rentré avec son navire avant les équinoxes, ou qui viendrait à le perdre par suite de mauvais temps. D'ailleurs les bons matelots ne se forment que dans les voyages au long cours, et les Russes de la mer Noire, aussi bien que ceux de la Baltique, ne se livrent qu'au cabotage.

La Russie a beau s'enorgueillir de ses écoles spéciales; elles n'ont cependant rien produit jusqu'à présent de bien remarqnable. On n'a réussi à y former aucun officier d'un vrai mérite. Les jeunes gens qui en sortent ont navigué sur le golfe et la Newa pendant quelques semaines seulement, et n'inspirent aucune confiance.

Le tzar Nicolas, trop clairvoyant pour n'avoir pas compris l'inaptitude de son peuple pour le métier de marin, a dû confier les commandements les plus importants à des officiers anglais et suédois, qui se sont attachés à la fortune de la Russie.

Pour la marine comme pour les armées, les tzars font des sacrifices énormes, bien au-dessus de leurs

ressources. Les mines de l'Oural n'ont jamais pu combler les déficits du trésor. Ces sacrifices sont en partie la cause de l'insuffisance du traitement qui frappe tous les services publics, et y engendre, comme je l'ai déjà dit, la plus odieuse et la plus détestable vénalité.

A bord des navires, les mœurs, la solde, les châtiments sont les mêmes qu'à la caserne. C'est, d'un côté, la même corruption et le même mépris pour la vie de l'homme ; de l'autre, la même ineptie.

Kronstadt, au fond de la Baltique, Nikolaiefsk et Kersonn, l'un à l'embouchure du Bug, l'autre à celle du Dnieper dans la mer Noire, à peu de distance d'Odessa, sont les seuls ports, les seuls arsenaux maritimes de la Russie. L'un et l'autre, hérissés de constructions formidables, défient toutes les flottes du monde. On ne peut compter Archangel et Avatcha, puisque ces deux ports sont emprisonnés dix mois et demi de l'année dans les glaces polaires, ou ensevelis sous la neige.

En dehors de ces flottes, la Russie possède encore un grand nombre de navires de tout rang qui, faute de marins pour les monter, pourrissent dans les bassins de la Newa et de la mer Noire, rangés avec la régularité d'un régiment de cavalerie, et absolument dans le même état où ils sont sortis du chantier. A Nikolaiefsk et à Kronstadt, on n'aper-

çoit qu'une forêt de troncs blanchis. Vus à une certaine distance, tous ces navires ressemblent à un grand quinconce de sapins séculaires qui auraient été coupés symétriquement à mi-corps.

Les bâtiments de construction russse sont généralement lourds, massifs, mauvais marcheurs, mais très élégamment peints de la carène au plus haut des mâts. Comme les palais de Moscou et de Pétersbourg, ils ont un luxe de propreté extérieure.

Quelques bâtiments ont été bâtis ou achetés en Amérique et en Angleterre. Ce sont ceux-là que l'on fait promener chaque année à travers la Baltique, l'Océan et la Méditerranée. Les ingénieurs maritimes en Russie sont pour la plupart anglais ou américains. En 1838 ou 1839, le tzar crut pouvoir s'affranchir du joug des étrangers et confia à un ingénieur russe la construction d'un bâtiment d'une grandeur colossale, qui devait être baptisé du nom de : *la Russie.* — La cérémonie du lancement se fit avec la plus grande pompe. Tous les corps constitués de l'État y furent conviés, toute la cour y assistait ainsi que le corps diplomatique et les étrangers de distinction de passage à Pétersbourg.

Au signal donné par le tzar Nicolas en personne, ce géant des navires glissa, fendit l'onde. Mais, hélas! il avait une épaule plus haute que l'autre,

comme les bossus. On dut le démolir et le dépecer pièce à pièce. Ce fut trois ou quatre millions perdus.

Dans aucune marine de l'Europe, la durée d'un navire n'atteint une moyenne plus basse qu'en Russie. Cela tient à la nature des bois de construction, sapin ou chêne mou et spongieux que le *teredo navalis* détruit très vite et dont la mer Noire est infestée. Ce ne serait pas là toutefois un cas d'infériorité, si la Russie possédait et avait su créer, avant toute chose, une marine marchande; mais, ici comme en toute chose, pressée de jouir, elle a commencé par la fin. Avant la conquête de la Crimée, faite par les Russes en 1782, Sébastopol n'existait pas. Sur l'emplacement qu'occupe cette ville, on ne voyait, il y a soixante-dix ans, qu'un bien pauvre village, dont les masures étaient disséminées sur la plage, couronnée par une vaste forêt que les Russes ont rasée.

Les hauteurs qui garantissent la ville et le fond du port des vents brûlants du sud étaient couvertes de ruines antiques, qui ont disparu pendant la guerre. Du sommet du vieux promontoire parthénique, on pouvait apercevoir les débris d'un temple de Diane, dont les pierres ont servi aux habitants d'alentour à édifier leurs cabanes.

Sévastopol, et non *Sébastopol* comme on l'écrit, ne

se relève pas de ses ruines; de soixante milles habitants qu'elle comptait avant 1854, elle en compte aujourd'hui à peine dix mille. C'était assurément l'un des ports les plus beaux, les plus commodes et les mieux défendus qu'il y eût en Europe, œuvre poursuivie sans relâche par le tzar Nicolas, qui y a enfoui on ne sait combien de centaines de millions.

Enfermé dans les limites trop étroites pour elle, — de la mer Noire, — la Russie, pour en sortir et s'emparer du Bosphore, a depuis cinquante ans fait des efforts inouïs. Ce vaste bassin ne lui suffit plus, il lui faut la Méditerranée. Depuis Catherine II, elle prépare les voies qui doivent lui donner le Bosphore et Constantinople, objets de ses plus ardentes convoitises. La destruction de la flotte turque à Navarin avait été préparée par elle avec une rare habileté. La Russie s'intéressait fort peu à l'indépendance de la Grèce; elle ne voyait ni ne désirait qu'une chose : la destruction d'une marine rivale. La peine du talion ne devait pas se faire attendre longtemps. L'Angleterre et la France, qui avaient été ses dupes, ont pris glorieusement leur revanche en Crimée, et elles ont à leur tour détruit les flottes moscovites.

La dernière guerre, qui s'est terminée par la prise de Plewna, ne met point fin à l'ambition de la Russie. Avant peu cette guerre renaîtra.

CHAPITRE XIV.

L'ARMÉE.

Un célèbre écrivain italien, Algarotti, qui a vécu pendant quelques années à la cour de la tzarine Anne Ivanowna, a dit que Saint-Pétersbourg était la fenêtre par où la Russie regardait continuellement sur l'Europe. Cette expression est heureuse et peint parfaitement l'attitude des tzars, épiant, pour s'agrandir et assurer leurs conquêtes, les fautes que commettent les puissances occidentales.

Il faut le reconnaître, les moyens dont la Russie dispose en tout genre sont assez sérieux ; mais, à cet égard, le poids dont elle pèse sur l'Occident vient moins de ses forces réelles, permanentes, que de l'ignorance complète où l'on est encore, à l'heure présente, de ses ressources et de ses mœurs.

J'ait dit que les Russes s'imaginent que la grandeur de leurs monuments donne aux étrangers une idée de leur puissance.

Lorsque l'on parcourt Saint-Pétersbourg, Moscou, Odessa, Varsovie, Kasan et les principales villes de l'empire, on est frappé du nombre et de la vastitude des casernes que l'on y rencontre. Pétersbourg principalement offre aux étrangers des casernes monumentales, d'une hauteur vertigineuse; la première idée qui se présente à l'esprit est de se demander à quel chiffre s'élèvent les armées russes, et l'on finit par reconnaître que tout cela n'est qu'un trompe-l'œil et que les Moscovites spéculent sur la crédulité des voyageurs.

Sa puissance offensive est nulle ou presque nulle. On a vu l'année passée au prix de quels sacrifices humains et d'argent elle est parvenue à mettre quatre cent mille hommes sous les armes. Sa puissance passive, en revanche, est énorme; cela est aussi incontestable que le soleil. Personne ne peut songer, si ce n'est l'Allemagne, à l'attaquer derrière ses marais, ses déserts de glace et de neige, où elle est naturellement retranchée.

Le sol russe proprement dit est couvert de forêts, la terre cultivable n'y est qu'un accident. Cette terre, à de rares exceptions près, n'y est pas d'une riche fécondité. Son industrie est encore

dans l'enfance, son commerce n'est pas très actif, faute de moyens faciles de communication intérieure. Elle est pauvre de numéraire, mais il faut dire que chez elle les matières premières sont à si bas prix qu'un homme peut être nourri, entretenu, équipé, armé, pour une somme huit fois moindre que chez nous; un hareng, trois pommes de terre, voilà sa ration.

Cependant, malgré l'infécondité de son sol, malgré son gouvernement despotique, l'abrutissement de ses populations, et peut-être à cause de cela, la Russie s'est démesurément agrandie.

Si cet empire apparaît aux yeux des gens sceptiques comme un habit d'arlequin plus ou moins cousu de cinq cents pièces disparates, il n'en est pas moins peuplé de soixante-dix millions d'habitants, et cette énorme population s'accroît chaque année de près de cent mille individus.

Cette surface immense de pays est constellée de plus de mille villes, dont trois ont plus de cent mille âmes : Moscou, Pétersbourg, Varsovie; vingt-trois, au-dessus de vingt mille âmes; six, de quarante-cinq à soixante mille; soixante-quinze, de dix à vingt mille; cent quarante-cinq, de cinq à dix mille; cent soixante-seize, de deux mille à cinq

mille; près de deux cents, de mille à deux mille, et trois ou quatre cents villages de cinq cents habitants à mille.

L'effectif des armées moscovites dont on se préoccupe si vivement depuis une trentaine d'années, et surtout depuis 1848, n'est point exagéré.

Ces masses de canons, d'hommes, de baïonnettes, ne représentent pas tout à fait cependant une menace permanente, ainsi qu'on se plaît à le croire. C'est une nécessité pour la Russie de les entretenir pour couvrir ses possessions et garantir ses côtes et ses frontières qui se développent sur une étendue de plus de quarante mille kilomètres, courant le long de royaumes, d'empires et de provinces qu'une cause imprévue peut faire fondre sur elle, parce que presque tous ont à reprendre des territoires enlevés par la violence.

Ces armées sont divisées en trois catégories très distinctes qui n'ont rien de commun entre elles :

La garde impériale, l'armée active, les colonies militaires.

La garde impériale, dans laquelle il faut comprendre les régiments de kosaks, de kirghiz avec

leurs brillantes cottes de mailles, leurs arcs et leurs flèches; les escadrons de cuirassiers, de Georgiens, d'Arméniens qui ne sont appelés à faire aucun autre service sérieux que celui de la parade aux jours de grandes revues, et dont les effectifs ne sont que de quelques centaines d'hommes.

L'armée active est formée de neuf corps. Chacun de ces corps se divise exactement, comme la garde impériale, en douze régiments d'infanterie, quatre régiments de cavalerie légère (deux de chasseurs et deux de lanciers), soixante-douze pièces de campagne et un équipage de ponts.

En dehors de ces cadres, il y en a deux autres de grosse cavalerie, dragons et cuirassiers, chacun composé de dix régiments.

Outre divers détachements presque tous formés de kosaks gardant la Sibérie, et les fortins de bois qui bordent la rive droite de l'Oural, la Russie compte encore dans ses cadres d'activité : 1° le corps d'Orenbourg, 2° le corps du Caucase, 3° le corps de la Finlande, ayant chacun une composition analogue à l'armée active, et d'un effectif invariable de quarante mille hommes, sur le papier, 4° de trois corps de Kosaks détachés, l'un dit du Kouban, l'autre de l'Oural, et le troisième de la Crimée.

Puis enfin les vastes colonies militaires, créa-

tion de l'empereur Alexandre et de son favori Aratcheïeff : les unes, placées au centre de l'empire, à cheval sur la route qui relie les deux capitales, sur les bords du Wolcoff, près du lac Illmen et de Novogorod ; les autres, à Mohilew, à Vitepsk, à Ecatherinoslaw, etc. Toutes ces colonies réunies forment dix autres corps distincts divisés comme l'armée active, et comme elle aussi pourvus d'artillerie, d'équipages de ponts et de cavalerie.

Enfin il y a ce que les Russes nomment la réserve, et qui englobe tous les militaires hors de service et licenciés. Il serait difficile d'obtenir d'eux d'autre service que celui des places fortes de l'intérieur de l'empire, ou de gabelous sur les côtes éloignées.

Tous ces corps réunis donnent un total de près de quinze cent mille hommes en activité ou quasi-activité de service, parmi lesquels on compte plus de cent cinquante mille hommes de cavalerie, toujours sur le papier.

Avant l'affranchissement des paysans, l'armée s'alimentait au moyen d'une levée d'hommes de tant par mille, à fournir par les boyards, et déterminée par l'État.

Le choix des individus était laissé à l'arbitraire des seigneurs ; pourvu qu'ils ne fussent ni borgnes, ni boiteux, ni aveugles, le gouvernement acceptait

tout ce qu'on lui envoyait, et ne s'enquérait point de leur moralité.

Le seigneur commençait par satisfaire ses rancunes, ses haines personnelles, celles de son intendant, celles du pope, s'inquiétant peu de désorganiser un ménage, d'enlever un fils à un père et à une mère, vieillards infirmes qui restaient sans soutien, de jeter la misère et le désespoir dans une famille de paysans qui s'étaient raidis contre ses exactions et celles de ses amis, ou qui s'étaient opposés à laisser déshonorer leurs filles, leurs femmes et leurs sœurs !

Après l'assouvissement des passions vindicatives particulières, on épurait les villages des bandits ; des vauriens, des voleurs, des fainéants, des ivrognes, des incendiaires, et jusqu'à concurrence du nombre d'hommes à fournir au contingent du district.

De son côté, le gouvernement lui-même enrégimentait, de sa propre autorité et sans jugement, tous les cochers maladroits et tous les filous dont la force musculaire était susceptible d'être convertie en machine de guerre.

Le choix aussitôt terminé, on procédait à la toilette des hommes. Afin de prévenir la désertion ou la fuite, on leur rasait la barbe, on leur coupait les cheveux en brosse par-devant et presque

ras par derrière, puis on les dirigeait sur le chef-lieu du district, où ils étaient remis entre les mains d'un sous-officier chargé de les conduire au dépôt d'encadrement et d'instruction.

L'armée n'était, ainsi qu'on le voit, composée en majorité que de la lie des serfs.

Cela explique la profonde horreur, l'aversion invincible de toute la population russe pour le service militaire. Il n'y a jamais eu, que je sache, d'engagements volontaires.

Depuis l'affranchissement, cette façon de procéder au recrutement est encore exactement la même, seulement ce n'est plus le seigneur qui dirige ces opérations, c'est le *golova* (maire) du village, lequel est presque toujours le seigneur, ou son intendant! On se demande ce que le paysan a gagné à devenir libre.

Une fois incorporé, la brutalité des instructeurs, la cruauté des officiers, les privations de toute nature qu'il a à subir, la soumission bestiale aux exigences d'une discipline torturante, réduisent promptement le soldat à l'état de machine. La cervelle est atrophiée, le peu de libre arbitre qu'il possédait est anéanti : c'est un être humain qui se meut mécaniquement.

Autrefois l'homme restait vingt-cinq ans sous les drapeaux; aujourd'hui il n'a plus qu'une

dizaine d'années de service à faire. Et, en admettant qu'il n'ait point été, pour une peccadille quelconque, condamné à rester soldat toute sa vie, qu'il soit infirme ou non, qu'il soit usé, fourbu, cassé, brisé, sans force, aveugle ou estropié de deux membres, l'État le congédie et ne lui doit rien... que la liberté de mendier son pain, ou de se faire pompier, casseur de pierres, s'il en a la force et des *protections*. La plupart traînent une existence souffreteuse le long des chemins, cherchant à gagner les villages où ils sont nés. D'autres se réfugient dans les forêts, y vivent de rapines et de chasse, et à l'occasion dévalisent les voyageurs. Ni la police ni le gouvernement ne s'occupent d'eux et ne songent à les poursuivre, car la police ne se soucie que des gens qu'elle peut dépouiller. Et que prendre sur un soldat couvert de haillons ; que faire d'un homme usé et cassé?

Les opérations du recrutement sont longues et fort difficiles. Les difficultés ne viennent pas seulement des hommes, mais aussi, et plus encore, de la nature du sol et du climat, qu'aucune puissance humaine ne saurait vaincre. En dehors des deux grandes routes qui reliaient Moscou, Saint-Pétersbourg et Varsovie, et des quelques lignes de chemins de fer, il n'existe plus, d'un bout de l'empire à l'autre, que des sentiers, des chemins de

traverse courant sur des terrains spongieux, des marais, ainsi qu'on l'a dit plus haut.

Les recrues dirigées de toutes les parties de la Russie, de l'Oural, du Don, du Dnieper, de la Vistule, du Dniester, des deux Dwina, franchissent ces énormes étapes à pied, à peine nourries, à peine vêtues, par tous les temps, pluies, neige, gelées. Aux yeux de la gent gouvernementale, ce n'est point là une difficulté : les bêtes y passent, les hommes y passeront ; mais on ne dit pas combien la mortalité en enlève avant le terme du voyage. Lors de la guerre de Crimée, cent quatre-vingt-deux mille hommes sont morts le long de ces chemins ; et, ces temps derniers, lors de la guerre de Turquie, les Russes accusent eux-mêmes une perte de près de soixante-dix mille hommes !

Qu'importe ! le gouvernement ne s'arrête pas pour si peu. L'homme en Russie coûte moins cher qu'un chien.

Le soldat marié et père de famille vit à la caserne comme les autres. Dans une même chambrée logent dans un état de promiscuité complète plusieurs ménages, dix ou douze, quelquefois davantage ; mais, pour l'honneur des mœurs, chaque lit est entouré d'un paravent grossier que les soldats se fabriquent eux-mêmes. Derrière ce paravent s'accomplissent et se consomment les mys-

tères du mariage, aux oreilles, si ce n'est aux yeux de toute la chambrée ; derrière ce paravent et sur un lit bas et fétide, les femmes accouchent, les enfants s'élèvent dans la crainte et le respect du tzar d'abord et de Dieu après.

Quand le soldat engendre des mâles, son sort s'améliore : la couronne ajoute par tête d'enfant mâle une ration de farine. Jusqu'à huit ou dix ans, les garçons restent avec leur famille. A cet âge, le gouvernement les place dans des écoles militaires spéciales où ils sont rigoureusement façonnés au joug militaire. A seize ou dix-sept ans, ils passent dans les rangs de l'armée active comme sous-officiers, et restent dans ce grade toute leur vie : la loi leur interdit tout avancement. Quant aux filles, l'État n'en saurait rien faire et ne donne rien pour elles. Elles sont une véritable calamité pour leurs parents, qui se voient des surcroîts de charges sans espérance que la ration soit augmentée d'une once de farine ; on ne s'occupe jamais de savoir comment le soldat pourvoira à leur subsistance. Quant à leur éducation, elles n'en reçoivent aucune.

Dans la garde impériale, les soldats mariés sont un peu plus favorisés que dans l'armée active. Quand il leur naît un fils, il leur est permis de supplier l'empereur d'en être le parrain, et celui-

ci ne refuse jamais cette grâce et cet honneur. Les nouveau-nés sont tenus par douzaine à la fois par un aide de camp qui, après la cérémonie, remet au père une gratification de 3 fr. 50 centimes. C'est à quoi se borne pour le présent et l'avenir la protection du tzar. Il ne fait le même honneur qu'aux officiers qui sont notoirement sans ressources ; c'est alors pour lui l'occasion de venir en aide à leur détresse, moyennant une somme qui ne s'élève jamais au delà de quelques centaines de roubles.

La Russie a beaucoup copié les institutions chinoises. En Chine, le gouvernement encourage de tout son pouvoir le mariage des soldats et assigne, ainsi que cela se fait en Russie, une solde aux enfants mâles dès leur berceau.

Si le privilège de la naissance impliquait celui de l'intelligence et du mérite, nulle part il n'y aurait autant de bons officiers qu'en Russie. La noblesse et le Tchinn seuls arrivent aux grades élevés. La noblesse féodale sert peu ; quoi que fasse l'empereur, elle préfère vivre dans la mollesse et le luxe ou remplir à la cour des emplois honorifiques. La petite noblesse du Tchinn seule est à peu près en possession de tous les grades. Il n'y a jamais eu un soldat de fortune parvenu des derniers degrés de l'armée aux grades supérieurs. On ne s'est jamais

imaginé de penser et encore moins de croire et de dire que chaque soldat porte le bâton de maréchal dans son sac. Le Russe qui émettrait une pareille proposition serait à coup sûr regardé comme le plus abominable des révolutionnaires.

Élevés dans des écoles spéciales, aux frais du gouvernement, ces officiers en sortent très jeunes, pourvus d'un commandement. Ils n'inspirent aux soldats aucune confiance, aucun respect, ni par la tenue, ni par le caractère, ni par une réflexion mûrie au foyer d'études sérieuses et scientifiques.

Les grades ne se donnent point au mérite, la faveur seule y conduit.

Chaque régiment a sa caisse dans laquelle le tzar verse une somme fixe. C'est au moyen de cette somme que le commandant doit pourvoir à tous les besoins de ses soldats, chauffage, nourriture, entretien, etc. Mais comme elle est notoirement insuffisante, le soldat — en dehors du service — doit une partie de son temps à la corvée commune, et alors ce qu'il gagne entre dans la caisse de son régiment. Une caserne est littéralement un bazar en permanence où on loue les hommes pour toutes sortes de travaux à tant par jour. A-t-on besoin quelque part d'une douzaine ou d'une vingtaine de paires de bras? on les expédie sous l'escorte d'un caporal.

Les commandants des régiments de la garde impériale étant sous les yeux du tzar, s'acquittent avec assez de régularité de leurs devoirs de comptables et d'administrateurs. Il arrive cependant quelquefois que la *grenouille* du régiment disparaît dans une partie de jeu. Si l'officier infidèle n'a point d'amis ni de famille pour répondre de ses détournements, il ne lui reste d'autre alternative que le suicide, la Sibérie ou la dégradation militaire, à la suite de laquelle il devient soldat à *perpétuité*.

Mais, dans l'intérieur du pays, loin des yeux du tzar et de l'action directe du gouvernement, les désordres de l'administration de l'armée active sont plus fréquents, et l'on a vu parfois des corps entiers, hommes et chevaux, décimés par la faim, le froid et les maladies. Autant la garde impériale est chamarée de la tête aux pieds, autant les corps de l'armée active sont déguenillés et mal tenus. L'homme porte des habits délabrés par un long usage, et rapiécés grossièrement : sa maigreur trahit la faim.

Il y a quelques années, l'armée du Caucase a offert un exemple de dilapidation qui surprendrait, si en ce pays on pouvait s'étonner de quelque chose. Le tzar, en jetant les yeux par hasard sur des pièces de comptabilité du ministère de la guerre, qu'il avait l'habitude de signer de con-

fiance, lut avec effroi le chiffre de la mortalité dans l'un des corps stationnés sur les lignes du Kouban. Alors même que le choléra sévissait avec le plus de violence dans l'empire, jamais la mort n'avait moissonné autant d'hommes, n'avait tué autant de chevaux, — La cause en était inconnue, lui fut-il répondu. A quelques jours de là, la rumeur publique se chargeait de la lui apprendre. Il chargea alors le ministère des finances de faire inspecter la comptabilité de ce corps. L'agent, un employé supérieur ayant rang de colonel, affirma à son retour que rien ne manquait à cette armée. Le tzar savait pourtant que, hommes et chevaux étaient dans la plus misérable détresse. L'agent fut renvoyé aussitôt avec ordre d'observer les choses de plus près. Il revint et affirma encore qu'il avait trouvé les choses dans leur état normal, que l'état sanitaire de ce corps était parfaitement bon.

Le commandant de ce corps et l'agent des finances, qui avait vendu son silence, furent l'un et l'autre dégradés. Le premier fut fait soldat; l'autre fut expédié en Sibérie.

Ces exemples de sévérité et de justice sont assez fréquents dans la vie du tzar actuel, et ne l'étaient pas moins sous le règne de son père ; mais telle est la profondeur du mal qui dévore ce pays, que ni l'un ni l'autre n'en ont eu raison.

Dans la cavalerie de la garde impériale, le corps d'officiers appartient soit à l'aristocratie féodale, à laquelle le tzar réserve toujours des grades et des commandements pour les encourager, soit à des familles suédoises de la Finlande ou des provinces allemandes de la Baltique. Ceux-ci sont les meilleurs sujets de l'armée. Pour servir dans cette cavalerie, il faut avoir de la fortune, parce que les frais de la remonte sont à la charge des officiers, et à tour de rôle, jusqu'au grade de capitaine inclusivement. Mais d'abord on réserve cet honneur au dernier officier entrant. Le gouvernement n'alloue chaque année pour cet objet qu'une somme tout à fait insuffisante et dérisoire. Celui à qui échoit cette corvée visite tous les haras de l'empire, ne choisit que des chevaux d'uniforme, c'est-à-dire de la taille et de la robe du régiment; 60,000 fr. et quelquefois davantage ajoutés à l'allocation de la couronne ne suffisent point à payer la remonte.

A leur arrivée à Saint-Pétersbourg, et dès qu'ils sont reposés et restaurés, les chevaux passent sous les yeux de l'empereur. Il ne faut pas que les blancs aient un poil noir sur la robe, ni les noirs un poil blanc, et ainsi de suite.

Si le tzar est satisfait, un grade, une décoration et un regard bienveillant sont les seules récompenses que reçoit l'officier qui vient d'écorner son

patrimoine et peut-être de se ruiner, ou de ruiner sa famille.

Pour parvenir, tout officier de cavalerie doit absolument passer par ces dispendieuses épreuves. Le tzar ne lui demande pas s'il a du talent, du génie, du courage; le tzar veut qu'on soit de bonne famille, qn'on ait beaucoup d'argent et qu'on le dépense généreusement pour alléger les finances du pays. Mais, à ce compte-là, il a une cavalerie modèle; les hommes sont des géants, les chevaux d'une taille superbe.

Je me demande qui faut-il plaindre, qui faut-il blâmer. Est-ce le tzar d'entretenir et d'exploiter avec tant d'habileté la souplesse d'échine de sa noblesse, ou celle-ci d'avoir la platitude d'acheter ses grades par la ruine des siens?

Ainsi que l'on vient de le voir, tous les régiments de cavalerie se distinguent, dans la garde impériale, par la couleur des chevaux; à un poil près, tous se ressemblent.

Le soldat russe ne vit pas de la vie des autres hommes.

C'est bien à tort que beaucoup de voyageurs ont prétendu que les devoirs conjugaux, les soins et les soucis de la paternité étaient les principales causes qui l'empêchaient de prendre les allures militaires. La seule cause de cette inaptitude est

celle que j'ai dite plus haut; il n'y en a pas d'autres.

Les tzars, depuis tout à l'heure cinquante ans, font des efforts inouïs pour tâcher d'inculquer au cœur de leur armée ce qu'on appelle l'esprit militaire. Ils n'ont pu jusqu'à présent y parvenir; ils n'y parviendront jamais, parce que cela n'est pas dans le caractère du peuple russe. L'armée n'est et ne sera jamais autre chose qu'une troupe d'automates affublés de divers costumes, qu'ils font mouvoir à leur caprice.

Les nobles sentiments ne vibrent jamais dans ces âmes abruties par l'esclavage, la débauche, la dépravation et la faim.

Partout en Europe, le soldat représente à l'esprit autant un homme voué à la défense du pays, qu'un agent de la force publique, chargé de maintenir l'ordre et de sauvegarder les intérêts les plus sacrés de la société; le drapeau y abrite l'honneur du pays dans toute sa pureté. En Russie, le drapeau n'abrite rien; il représente au contraire l'emblème de la plus monstrueuse dégradation morale.

Comment pourrait-il en être autrement?

Partout en Europe, les grades sont accessibles au talent, au mérite, au courage, de quelque classe qu'il sorte, et sont pour tous une propriété ina-

liénable, que le caprice du prince et la convoitise des courtisans ne peuvent violer, à laquelle on ne peut toucher, qu'on ne peut enlever au titulaire qu'en vertu d'un jugement et pour cause de forfaiture aux lois de l'honneur. En Russie, on brise l'épée d'un officier quand cet officier gêne l'avancement d'un courtisan, ou que seulement sa figure est antipathique à ses chefs.

Au point de vue moral, cette armée n'est rien moins que respectable. La cupidité des chefs rognant sur la ration du soldat autorise celui-ci à se livrer à la fraude et au maraudage. Les casernes restant ouvertes la nuit et le jour, les sentinelles laissent passer tous ceux qui entrent et qui sortent à toute heure de nuit ou de jour.

Dans l'intérieur de l'empire, les officiers de l'armée active ne sont pas plus heureux que les soldats. Ils endurent les mêmes misères, les mêmes privations. Un grand nombre, la poitrine couverte de décorations, demandent l'aumône aux étrangers de passage. Ce fut le premier fait qui me frappa à mon entrée en Russie, à Taurogen. Ils pourraient, s'ils le voulaient, se livrer impunément la nuit et le jour à tous les genres de maraudages et de crimes, sans courir les risques d'être arrêtés ; un officier en Russie est un être aussi inviolable et sacré que le tzar. Surpris en flagrant

délit, il n'aurait qu'à ouvrir son manteau devant la patrouille pour que celle-ci le laissât passer. On a eu raison de dire que la Russie était en état d'anarchie comprimée.

La fameuse révolte des colonies militaires de Nowogorod qui fit trembler la Russie et le trône du tzar, en 1831, n'a pas eu d'autre cause que des exactions sans nombre commises par tout l'état-major de la colonie.

Cette colonie, comme toutes les autres, était administrée par un gouverneur général rapace et d'une cruauté inouïe. Il percevait pour la couronne les redevances en nature dues par chaque colon. Sur la masse de ces denrées, il prélevait indûment et en dehors de ses propres rations, dont il faisait trafic, la nourriture de ses chevaux et de ceux de ses aides de camp ; puis il exigeait un supplément pour cause d'inexactitude dans les mesures. Toutes ces redevances étaient alors chargées sur des bateaux et dirigées vers Moscou ou Pétersbourg par le Wolkoff, le lac Illmen et les canaux. Mais, dans l'automne de 1831, ces bateaux, assaillis par une tempête à leur entrée dans le lac, furent jetés à la côte et sombrèrent. Le gouverneur les fit relever et contraignit les colons à rapporter à l'État, en échange des denrées avariées qu'on leur rendait, une même quantité

de denrées saines. C'était un vol odieux. Depuis la création des colonies, le soldat avait supporté patiemment bien des avanies. L'administration ne procédait que par voie de violence. Chaque année il était pillé, volé et battu. Mais cette fois ce fut le signal d'une insurrection formidable. Les soldats souffraient depuis trop longtemps; ils furent terribles, atroces et sauvages dans leur vengeance. Presque tous les officiers furent massacrés sans pitié, leurs maisons saccagées, brûlées. On se livra, par représailles, sur leurs femmes et leurs filles, aux actes de souillure les plus abominables, publiquement, dans les rues, aux yeux de plus de vingt mille hommes qui attendaient leur tour avec des trépignements de rage et de frénésie. Puis après on les écorcha, on leur coupa les seins, les paupières, le nez, les lèvres, les oreilles! Attachées dos à dos à des cadavres d'hommes mutilés, elles furent jetées à l'eau ou brûlées vives dans des fours chauffés à blanc. Ce furent pendant une semaine, sans désemparer, des scènes de cannibales en délire, un carnage de bêtes fauves. Cette révolte fut tout ce qu'elle promettait d'être quand elle est exercée par des hordes sauvages sans frein, ivres de vengeances longtemps comprimées.

Un certain nombre d'officiers de grades supé-

rieurs avaient pu échapper aux fureurs de cette soldatesque, et s'étaient retirés sur deux ou trois petits bâtiments de guerre à l'ancre au milieu du lac.

Qu'une nouvelle insurrection éclate, et ces scènes se reproduiront exactement les mêmes. Je n'hésite pas à croire que le jour où une insurrection sérieuse s'étendra dans ce pays, la dernière heure de la Russie aura sonné. Toutes les pièces dont elle se compose iront se réunir aux États d'où elles ont été arrachées.

Du 1er au 5 de mai, chaque année, l'empereur passe en revue toute sa garde, qui prend alors le pantalon blanc. Il y a encore de la neige dans l'air, de la neige dans les rues, sur les toits, du givre sur les arbres, des glaçons sur le fleuve et sur les canaux ; qu'importe! on est au printemps, et il faut en prendre le costume pour plaire au tzar. Mais comme le froid est encore très-vif et qu'un simple pantalon de toile paralyserait le soldat, le pantalon d'été est emmanché sur celui d'hiver. Cela rappelle les comparses du cirque sur nos boulevards quand on joue des pièces militaires, et où les hommes sont affublés de trois ou quatre costumes différents l'un sur l'autre, ce qui leur permet d'être tour à tour Turcs, Kosaks, Chinois, Bédouins ou Prussiens.

Quelle que soit la rigueur du temps, la cour et la ville assistent à cette parade. Personne de ceux qui approchent la famille impériale n'aurait ce jour-là l'imprudence d'être indisposé. Les dames elles-mêmes ne sont pas les moins empressées à flatter les yeux du maître avec des robes et des mantilles de soie de couleurs très printanières... sous lesquelles cependant elles ont la précaution de se rembourrer de coton pour ne pas se faire tuer par le froid. Je ne sais, en vérité, si, à force de voir cette comédie, le tzar en est dupe.

Suivi d'un brillant et très nombreux état-major, le tzar passe en revue les quatre-vingt mille hommes de sa garde. Telle est la profondeur de sa vue qu'il remarque l'absence d'un bouton. Pendant ce temps, les soldats ne bronchent pas : ce sont des idolâtres devant leur dieu irrité. L'inspection faite, les troupes défilent, roides et alignées comme des hommes de bois devant le front de la cour. Malheur au régiment dont les lignes se courbent ou se rompent ; pendant plusieurs mois de suite, on lui fera faire chaque jour, sans désemparer, durant dix et douze heures, les exercices les plus fatigants, et les officiers et généraux qui les commandent recevront de leurs supérieurs des appellatifs qui souillent les lèvres qui les prononcent.

L'armée russe n'est point intelligente. Sous ce costume européen dont elle est affublée, elle trahit son origine; elle a une allure si lourde, si singulière, que les yeux les moins exercés saisissent immédiatement le paysan déguisé, le sauvage dompté d'hier, sachant à peine marcher, et qui étudie du mieux qu'il peut son rôle de soldat, pour lequel il n'est point fait. Elle n'est redoutable que par ses masses sur lesquelles toutefois on peut efficacement agir avec de la mitraille, ainsi qu'on l'a vu à Austerlitz, à Friedland et ailleurs. Le soldat russe ne s'ébranle pas facilement. Il n'a pas cette froide énergie et le mépris du danger, ni cette puissante raison du courage qui caractérisent notre armée et qui font les héros; c'est une machine de guerre lourde à faire mouvoir et qui ne raisonne pas. Les popes l'entretiennent d'ailleurs dans cette croyance, qu'il est invincible, et que le boulet ou la balle qui doit le tuer l'atteindra tout aussi bien par derrière que par devant; mais que cependant, s'il tourne le dos à l'ennemi, et que la mort l'épargne, il sera bâtonné, knouté ou fusillé...

On a bien souvent parlé de l'obéissance passive du soldat russe à sa consigne. Cette obéissance, conséquence d'une discipline meurtrière, est d'ailleurs dans le caractère du pays. On dit que dans les inondations et les incendies, les senti-

nelles se laissent brûler et noyer vives sans quitter une minute leur faction, si l'on oublie de les relever. C'est parfaitement croyable, l'homme n'étant plus qu'un automate.

La pénalité des lois militaires est arbitraire comme le recrutement, comme les décisions des jugements civils. Elle se résume en trois genres de supplices : — le bâton, — le knout, — la verge. — La pendaison n'existe que pour les crimes qualifiés *crimes politiques*, les attentats à la vie du tzar. On fait un homme soldat pour la vie avec moins de formalités que l'on n'en met partout ailleurs pour le condamner à quelques heures de prison. Il faut, pour contenir de tels hommes, que le sang ruisselle, que les chairs soient hachées, déchirées, coupées en lambeaux ; il faut, en un mot, qu'un homme soit dépecé, charcuté vivant aux yeux de tous.

On ne connaît ni l'usage de la consigne, ni l'usage de la salle de police, ni ces autres punitions militaires, employées partout ailleurs pour la répression des plus simples délits.

Je viens de faire une rapide esquisse de l'armée russe. Je n'ai rien outré, rien exagéré, rien affaibli. Telle je l'ai vue, telle je vous la dépeins.

L'Europe est donc en face d'un million et demi d'hommes armés, que le tzar pourrait en quelques

mois doubler ou tripler, selon que les nécessités se montreraient impérieuses. Ce n'est pas assurément la pénurie d'hommes qui embarrassera jamais la Russie. Son embarras n'est pas là. Ce qui inquiète et préoccupe le tzar, c'est l'argent, le crédit. L'argent et le crédit ne sont pas encore les seules choses qui le troublent, et qui lui manquent; ces choses qu'il ne peut obtenir ou acheter par aucun sacrifice, ni avec le knout, ni avec le bâton, c'est l'intelligence militaire, ce feu sacré enfin de tous les peuples libres, l'honneur du drapeau, qu'il lui est impossible d'inculquer à son peuple.

Je termine par un fait resté inconnu jusqu'à présent, et qui montrera combien est odieuse, et froidement atroce la politique des tzars lorsqu'elle a besoin de se débarrasser de gens qui la gênent ou qu'elle redoute. Cette politique a recours, alors, aux moyens les plus perfides. Aucun ne lui répugne, quel qu'il puisse être.

Dans la triste et imbécile échauffourée de 1825, plusieurs centaines de jeunes gens des plus grandes familles furent plus ou moins gravement compromis : presque tous appartenaient à l'armée. Cinq furent pendus sur les glacis de la citadelle; cinquante envoyés à perpétuité dans les solitudes les plus sauvages et les plus malsaines de la Sibérie;

les autres furent incorporés dans un régiment de l'armée du Caucase.

En 1831, après la prise de Varsovie, le tzar, ne tenant aucun compte de la situation impérieuse dans laquelle avaient dû nécessairement se trouver plusieurs milliers de jeunes Polonais qui avaient été obligés de servir dans l'armée de l'indépendance, défendant leur patrie contre la servitude, ne vit en eux que des révolutionnaires et les fit incorporer comme soldats dans cette même armée du Caucase. Il a reconnu plus tard sa faute et la regretta amèrement. Le mal était fait. Il l'eût racheté de sa vie si cela eût été possible.

Vers 1835 ou 1836, le grand-duc Michel, frère du tzar, fut envoyé dans le Caucase, sous prétexte d'inspecter l'armée et pour assister au coup décisif que l'armée russe allait porter à la puissance toujours renaissante de Schamyl. Son voyage avait un tout autre but.

On avait appris à Saint-Pétersbourg que l'armée était travaillée par un commencement de société secrète, dont on accusait les Polonais d'être les moteurs principaux. Il fallait, à tout prix, s'en défaire. Dès son arrivée, le prince fit publier un ordre du jour dans lequel il s'adressait plus particulièrement aux bataillons composés de Polonais et de condamnés russes. Le moment était venu pour eux,

disait-il, de se réhabiliter dans l'esprit du tzar, déjà disposé à l'oubli et au pardon. On allait tenter l'assaut d'un retranchement très vigoureusement défendu par les Caucasiens, et il leur avait réservé, à eux seuls, les honneurs de la journée, ajoutant qu'il les ferait soutenir s'il en était besoin. Le lendemain, en effet, les bataillons polonais s'ébranlèrent, on les laissa s'engager dans des défilés où ils furent tous massacrés sous les yeux du prince moscovite, qui, quelque jours après, revint à Saint-Pétersbourg annoncer à son auguste frère qu'il avait *purgé l'armée.*

CHAPITRE XV.

A QUOI SONT DUS LES AGRANDISSEMENTS DE LA RUSSIE.

En lisant l'histoire de la Russie depuis Pierre Ier, on s'aperçoit combien il est facile d'écraser l'orgueil de ce peuple et de le maintenir dans les limites qu'on lui a laissé tracer depuis un siècle.

Les agrandissements sérieux de la Russie datent de Pierre le Grand. Il est facile de démontrer que les conquêtes de cet empire, depuis cette époque, accusent son impuissance personnelle en révélant une complicité morale ou matérielle de la part de l'Europe à les faciliter et à ouvrir toutes les voies où, seule, la Russie n'aurait certes pas pu pénétrer. Je ne me livre à aucune hypothèse. Je transcris les faits tels qu'on ne paraît pas assez se les rappeler.

Partout et toujours on trouve la Russie de connivence avec quelque autre État aidant et favorisant ses projets pour trouver une satisfaction à des desseins ambitieux.

Si l'Allemagne aujourd'hui semble redouter la force et la puissance de la Russie, c'est elle qui a le plus travaillé à la rapide croissance de ce géant du Nord.

Prenons pour point de départ le démembrement de la Pologne.

Cette conquête dont les Russes se glorifient avec tant de bruit, est-elle due au triomphe de sa propre politique ou à quelque victoire sur ses ennemis?

Non. La Pologne a été démantelée sous l'effort de trois grandes puissances réunies pour accomplir l'acte de spoliation le plus brutal, le plus injuste, le plus monstrueux, et, chose étrange, en pleine paix européenne.

A qui la pensée en est-elle due? Au cabinet autrichien et particulièrement au prince de Kaunitz.

L'Autriche redoutait de voir la Russie, profitant de la décadence rapide de la Turquie, s'emparer de la Crimée et des provinces valaques et menacer de confisquer exclusivement la navigation du bas Danube. Déclarer la guerre était difficile à l'Autriche: elle avait alors subi de trop sanglantes pertes pour songer à mettre de nouvelles armées sur pied. Elle

n'eût pas trouvé de secours dans la Prusse, liée par le traité de 1764, à la tzarine, et engagée par conséquent à lui fournir aide et assistance en cas d'attaque. Et d'ailleurs Frédéric II avait mis la Prusse sur un pied tel, que comme puissance militaire elle effrayait déjà ses voisins.

Le cabinet de Vienne était en cet état de perplexité lorsque le beau projet de démembrement de la Pologne sortit du cerveau du prince de Kaunitz.

L'anarchie épouvantable où était tombée la Pologne depuis l'avènement au trône des Jagellons d'un favori de Catherine II servit de prétexte. Joseph II s'en ouvrit à Frédéric, qui accepta avec joie. Le cabinet russe fut sondé, et sur les instances du roi de Prusse, qui voyait dans ce vol à main armée la possibilité d'ajouter à la Silésie les plus riches provinces polonaises, la tzarine consentit à rassurer l'Autriche en renonçant (momentanément) à l'occupation de la Moldavie et de la Valachie. Un premier traité, du 17 janvier 1772, régla les prétentions de chacune des parties, et le 5 août suivant un autre traité prononçait le démembrement de la Pologne.

En 1794 et 1795, précisément à l'époque où la Convention proclamait ces principes démocratiques qui *étonnaient les peuples et épouvantaient les rois*, malgré les efforts du grand Kosciusko et la

journée de Dubienka, qui prouva une fois de plus qu'il est difficile de vaincre un peuple civilisé, les derniers débris de la Pologne, que, par un semblant de pudeur, les trois puissances avaient jusque-là respectés, furent définitivement partagés, afin d'y éteindre, disaient les trois puissances coalisées, les *idées jacobines venues de France*, qui infestaient Varsovie en menaçant leurs États.

De la part de la Prusse, ce ne fut pas seulement un trait de perfidie, mais aussi une faute énorme, car elle renversait elle-même les barrières qui la garantissaient contre l'ambition de la Russie, devenant sa voisine pour plus tard s'ingérer dans les affaires de l'Allemagne et s'y faire le champion de l'absolutisme.

Jetons un regard d'un autre côté.

Après la mort de Soliman, la puissance de la Porte marche avec rapidité vers une ruine complète. Dans les provinces, les pachas se révoltent et se proclament indépendants. A Stamboul, les janissaires élevaient ou renversaient au gré de leurs caprices les empereurs, et la Turquie, comme la Pologne et même la Perse, — comme chez nous les radicaux élèvent ou renversent des ministres, — arrive à un état de décomposition sociale pire peut-être que la barbarie. Ce fut à l'abri de cette décadence et avec l'assentiment de la Prusse et de

l'Autriche, assez aveugle pour ne pas même soupçonner les idées ambitieuses de la Russie, que la tzarine parvint, non sans beaucoup d'efforts cependant, à s'emparer des provinces greco-turques qui bordent la mer Noire et que Catherine se constitua la protectrice des principautés danubiennes.

Frédéric II mort, avec lui s'éteignirent les craintes que son génie puissant inspirait à ses voisins et qui effrayaient aussi Catherine, car mieux que personne elle connaissait les côtés faibles de son empire.

La Russie fut la première à dévoiler ses vues sur l'Orient : ces vues ne tendaient à rien moins qu'à déposséder brutalement le sultan depuis les rives du Bosphore jusqu'aux lagunes de Venise. Le panslavisme était déjà dans les idées du gouvernement russe.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg conclut alors un traité avec l'Autriche, qui lui prêta encore une fois maladroitement son appui, et qui, une fois de plus, devint victime de la perfidie de son alliée.

Ce traité signé, Catherine II quitta sa capitale, suivie d'une escorte de quarante mille hommes, sous prétexte de visiter les profondeurs de son empire ; elle parut tout à coup sur la mer Noire et

prit possession de la Crimée avant même que les Turcs fussent instruits de son départ de Saint-Pétersbourg. Avec l'emploi de procédés aussi loyaux, les succès sont faciles.

Poursuivons cette histoire rétrospective des moyens et des secours étrangers à l'aide desquels la Russie trouve des alliés intéressés ou des complaisants impolitiques pour satisfaire ses projets ambitieux.

Après l'entrevue de Tilsitt, Napoléon, ayant besoin d'intéresser le tzar Alexandre aux projets qu'il méditait sur l'Espagne, lui donna la Finlande en pâture. Saint-Pétersbourg n'était qu'à une journée de marche des frontières suédoises. L'issue de cette guerre était facile à prévoir. La Russie, libre de tous côtés, — l'Autriche et la Prusse étaient écrasées, — encouragée d'ailleurs et soutenue moralement par Napoléon, tomba de son énorme poids sur la Suède, pays pauvre, peuplé à peine de trois millions d'habitants. Peut-être l'empire moscovite eût-il succombé dans la lutte sans la trahison de l'amiral Kronstedt, qui obligea le cabinet de Stockholm à la paix et à l'abandon de la Finlande, en livrant aux Russes la forteresse de Sweaborg, qui était la clef de la province en même temps que le dépôt des ressources de guerre du pays.

Pour couronner tous ces triomphes faciles, est-il nécessaire de retracer les efforts inouïs, longtemps infructueux, que fit la Russie pour vaincre l'insurrection polonaise en 1831 ? N'est-ce pas la Prusse qui, au mépris des conventions de neutralité, lui ouvrit le port de Dantzig, le cours de la Vistule et celui du Niémen, pour faciliter le passage de ses armées et de son matériel de guerre ?

Tout récemment encore elle eût été battue honteusement si la Roumanie ne lui eût prêté une armée de quarante et un mille hommes sans laquelle elle n'eût jamais pris Plewna.

Partout et toujours la Russie a emprunté le secours de ses voisins. Seule, elle n'a rien entrepris, rien réalisé.

Par son énorme population, par sa position géographique, elle est sans contredit une puissance de premier ordre, mais une puissance absolument passive, dont le poids ne deviendrait décisif dans les balances des traités que lorsqu'elle pourrait s'appuyer sur l'une des deux grandes puissances allemandes. Nous la plaçons à son rang véritable; mais il ne faut pas croire à cet avenir fabuleux que lui ont prédit les hommes d'État qui ne connaissent de ce pays que ce qu'en rapportent des voyageurs qui n'ont jamais quitté le coin de leur feu et qui ne connaissent de

la Russie que ce qu'ils en voient sur les atlas.

L'appui de ses armées, qu'elle prêtait gratuitement à l'Autriche pour l'aider à dompter le magyarisme, trahit plus d'angoisses qu'il n'accuse de dévouement.

L'Europe s'est vue deux fois en moins de vingt-cinq ans menacée d'une conflagration générale par l'ambition de la Russie.

La guerre de Crimée, où les armées du tzar Nicolas ont été honteusement battues sur leur propre sol, était-elle une guerre de religion ? Non. Celle que le tzar Alexandre a entreprise il y a trois ans contre la Turquie n'avait point non plus ce caractère.

D'ailleurs, par qui et comment les tzars auraient-ils été poussés à ces prétendues guerres de religion ?

Est-ce par l'armée ? Il existe chez tous les peuples civilisés un axiome gouvernemental qui est celui-ci : L'armée ne raisonne pas, ne délibère pas. Or, si dans les États libres de l'Europe l'armée n'a point à manifester ses opinions politiques, si elle n'est d'aucun poids dans les décisions du pouvoir qui engagent ou compromettent l'avenir d'une nation, comment admettre que l'armée russe, produit de l'esclavage ou d'un peuple conduit à coups de fouet, puisse pousser le tzar vers Constantinople ou les bouches du Danube ?

Est-ce la population? On a vu plus haut ce qu'elle est, une meute soumise, en qui tout sentiment est éteint et qui vit éternellement dans la crainte du knout ou de la verge. D'ailleurs, si ce peuple avait, comme on voudrait le faire croire, une influence quelconque, à coup sûr la première croisade qu'il entreprendrait serait pour la conquête de la liberté, le renversement de l'abominable gouvernement qui le tient éternellement sous le bâton ; ce serait encore pour revendiquer tout au moins l'égalité devant la loi.

Quand il serait vrai que c'est au nom de la population orthodoxe de l'empire que la Russie a entrepris ces deux croisades contre les Turcs, encore faudrait-il savoir — et cela serait curieux — comment ces vingt-deux millions d'esclaves abrutis, affranchis d'hier, mais toujours courbés sous le knout, s'y sont pris pour faire parvenir leurs vœux au tzar, eux qui, pour la plupart, ignorent qu'ils sont faits à l'image de Dieu, qui ont à peine le sentiment de leur individualité, peut-être pas du tout celui de leur existence, si ce n'est à la manière des animaux.

Est-ce le clergé? Croire que le clergé russe ait cette force d'entraînement sur la politique des tzars, c'est croire à une absurdité. Pour lui supposer cette influence morale qui imposerait au gou-

vernement russe une telle mission, il faut ne pas connaître ses mœurs, ses rapports avec l'État.

L'Église russe n'a, pour ainsi dire, point de constitution. Le tzar la gouverne comme il gouverne son armée, ses paysans, ses peuples. Il est le chef, le président-né du saint synode, et rien ne se fait sans son approbation. Quand il ne peut s'occuper personnellement des affaires religieuses, il se fait représenter par un général de cavalerie qui a seul, au nom du tzar, le pouvoir de proposer, de discuter tous les règlements de l'Église. Les amendements, les contradictions, les discussions sont inconnus. Jamais personne n'a songé à faire d'opposition. En un mot, le clergé est gouverné comme un régiment.

Sont-ce quelques milliers de moines vivant au fond des forêts, dans l'ignorance la plus crasse, la plus abjecte, qui jetteraient le tzar dans les hasards d'une guerre capable de bouleverser le monde, et la Russie la première? Assurément non.

Est-ce la noblesse? Elle est elle-même trop habituée à courber l'échine pour oser jamais exercer sur lui une telle pression.

Mais ce despote est-il resté complètement maître de son gouvernement? A-t-il toujours mené son pays selon ses seules inspirations? Nous ne le croyons pas.

Le vieux parti russe, la vieille orthodoxie et l'entourage de la tzarine sont en quelque sorte maîtres de la position. C'est dans ce haut aréopage, où se rencontrent des Allemands naturalisés Russes et occupant de hauts emplois, que se décident trop souvent les affaires les plus graves.

CHAPITRE XVI.

LE TCHINN.

Le tchinn, cause première du nihilisme, est la plus étrange des institutions. Elle est, je crois, unique dans le monde.

Le tchinn se compose de tout le personnel administratif de l'empire. C'est une aristocratie bâtarde, une nuée de pillards, de voleurs, de gredins, de scélérats, qui, depuis plus d'un siècle et demi, ronge le pays et en prépare l'effondrement. Il gouverne, et le tzar règne.

Il est le pilote et tient le gouvernail. Triste pilote qui a porté l'État à la dérive, on pourrait dire à la côte! Le naufrage est imminent.

Cette administration du tchinn date de Pierre le Grand. Ce monarque, au retour de ses voyages

en Hollande, en Angleterre et en France, comptait que la transformation qu'il rêvait d'opérer dans ses États se ferait avec le concours et l'appui de sa noblesse féodale. Il espérait que cette aristocratie qui l'entourait, comprenant l'importance des réformes qu'il méditait d'introduire dans son pays, lui prêterait son concours et son appui. Il se trompa.

Non seulement tous se refusèrent énergiquement à se prêter aux innovations du tzar, innovations qui, après tout, devaient plutôt augmenter et fortifier qu'amoindrir leur puissance, mais ils lui suscitèrent mille embarras, mille obstacles, et lui firent une opposition d'une nature parfois si violente que le tzar dut s'affranchir par le sabre. Il n'avait pas toujours, on le pense bien, raison avec ses ukases. Ses réformes étaient trop profondes, trop radicales; elles blessaient l'oisiveté orientale et les vieilles croyances des seigneurs, qui appréhendaient d'être un jour amoindris aux yeux de leurs serfs.

Irrité d'être incompris de ceux-là mêmes sur le concours de qui il se croyait le plus en droit de compter, puisqu'il ne les dépossédait d'aucun des nombreux privilèges dont ils jouissaient; le cœur rempli d'amertume de voir les boyards préférer les débauches et les orgies d'une vie luxueuse aux

douceurs et aux avantages d'une civilisation toute faite, il se vengea de leur indifférence.

Si cette aristocratie n'avait eu qu'une seule tête, elle eût été tranchée sur l'heure ; il y avait dans le tzar Pierre du Richelieu et du Néron. Mais cette aristocratie était nombreuse et puissante; il dut la ménager. Ses regards se tournèrent ailleurs. Il chercha dans son peuple les hommes qui devaient l'aider à préparer son pays à recevoir les semences de la civilisation, à l'initier à sa grande et sublime pensée d'avenir.

Par ukase, il déclara que tous ceux qui serviraient l'État, civilement ou militairement, auraient droit aux mêmes distinctions que la noblesse féodale; qu'ils jouiraient des mêmes privilèges et prérogatives (excepté l'hérédité et la possession de serfs); qu'ils parviendraient, selon leur mérite, leur zèle et leur aptitude, aux charges et dignités de l'État, en suivant, pour leur avancement dans l'ordre, la hiérarchie militaire : en un mot, il enrégimenta tout le personnel administratif de son vaste empire.

Les titres, les grades et les distinctions créés par Pierre Ier sont encore les mêmes aujourd'hui.

L'aristocratie féodale ne comprit pas d'abord le piège que lui tendait le tzar. Peut-être même celui-ci ne se doutait-il pas de l'avenir qu'il préparait

à cette armée de scribes. La féodalité n'entrevit dans cette institution qu'une boutade de Pierre, qu'un appât jeté aux affranchis et aux fils de marchands qui consentiraient à se vouer exclusivement aux intérêts et aux affaires de l'État. Elle se moqua de cette petite noblesse, qui allait cependant grandir à côté d'elle, mais qui, chose importante, ne devait posséder ni terres ni serfs. Elle crut que Pierre ne cherchait seulement qu'à se créer une pépinière d'employés dévoués qui lui épargneraient à elle, jusqu'alors seule puissance dans l'État, la peine, l'ennui et les détails des affaires. Elle ne s'aperçut pas que le tzar, en l'éloignant du gouvernement, lui arrachait à jamais son influence, et qu'un jour, lointain encore sans doute, elle se trouverait à la merci de ce tchinn, aristocratie d'un nouveau genre, mais aristocratie envieuse, jalouse, comme tout ce qui, sorti de rien, commence à grandir, et qui doit aussi devenir tôt ou tard un danger réel pour l'État.

Les haines du tchinn s'accrurent chaque jour — comme s'accroît l'orgueil d'un parvenu — des préférences que les successeurs de Pierre Ier manifestaient ostensiblement, en toutes occasions, pour la féodalité. Les richesses de celle-ci furent jalousées par ces affranchis et ces marchands anoblis.

Cependant les derniers tzars qui ont gouverné la

Russie ont eu l'habileté d'introduire, en certains cas, l'hérédité dans le tchinn. Malgré l'opposition de la noblesse titrée, ils ne refusèrent jamais d'inscrire au *Livre d'Or* ceux des membres de la petite noblesse qui avaient bien mérité du pays, soit par des services administratifs, soit par des actions d'éclat dans l'armée et la marine. Pour ne donner ici qu'un seul exemple, le maréchal Paskewitsch, comte d'Érivan, prince de Varsovie, est sorti du tchinn.

Un siècle s'est à peine écoulé depuis cette création du tchinn, qu'il est déjà une puissance formidable dans l'empire, et désormais les tzars devront compter avec lui. Il gouverne seul aujourd'hui toutes les administrations du pays. Il occupe à peu près tous les emplois, les postes les plus élevés. Il préside le sénat. Il est à la tête des tribunaux, des armées, de la marine, du clergé. Il siège en majorité dans les conseils du gouvernement. Enfin la Russie est entre ses mains, et le tzar est son prisonnier!

Si cette aristocratie de fraîche date, qui s'étend tous les jours, s'était souvenue de son origine et qu'elle en eût conservé les simples traditions ; si elle avait de la science, de l'éducation, de la probité, de l'aptitude; si elle inspirait au moins le respect par la régularité et la pureté de ses mœurs,

elle serait extrêmement redoutable. La féodalité serait écrasée demain, et le tzarisme à la veille de sa mort. Mais elle est ignorante, grossière, vaniteuse, corrompue, redoutée et haïe du peuple même d'où elle est sortie, et qu'elle maltraite plus encore que ne le font les boyards.

Recrutée dans le peuple, elle ne possède rien; elle n'a, pour ainsi dire, point d'aisance; elle ne vit que du traitement bien modique qu'elle reçoit de la couronne. Ce traitement ne suffit pas aux plus simples, aux premières exigences de la vie matérielle. Cette lésinerie des salaires est le mal qui ronge la Russie, car, là où la rétribution est insuffisante, les abus commencent, la vénalité apparaît. Et en Russie la vénalité se montre sous des formes hideuses et cyniques, dans des proportions réellement effrayantes; elle est, si je puis le dire, à l'état endémique et chronique; le pays en est rongé jusqu'à la moelle. Elle n'atteint pas seulement les classes inférieures de la bureaucratie, mais encore les hommes les plus élevés, les personnage les plus considérables de l'empire. Du plus petit au plus grand, supérieur ou subalterne, chacun a son prix, et ce mal va toujours croissant. Il faut en excepter cependant quelques grands noms, quelques grandes familles où s'abritent, intacts, l'honneur et l'hospitalité antiques du pays.

Essayer de modifier les mœurs du tchinn serait peine perdue. Est-ce que l'on peut changer les aptitudes et les goûts voraces des oiseaux de proie? Ce serait une chimère que de le croire possible. Est-ce que l'on peut modifier la nature des plantes vénéneuses, du choléra, de la peste? Je l'ai dit plus haut, le mal est complétement incurable. Ivan le Terrible, ce fou sanguinaire, Pierre Ier, cet empereur alcoolisé, y perdraient leur couronne. Le tzar Alexandre y perdra la sienne.

L'homme du tchinn n'a ni entrailles, ni cœur, ni âme. Il verrait knouter, écorcher ou brûler vif son père, sa mère, sa femme, ses filles, il n'éprouverait rien ; il regarderait d'un œil morne et sec le supplice de tous les siens. Il n'a de sentiments pour personne. Il escroquerait le bon Dieu s'il pouvait ; il pillerait les églises si elles renfermaient quoi que ce soit d'une valeur marchande.

Le tchinn, du haut en bas, pratique l'escroquerie comme un droit, une chose qui lui est due. Qui veut la justice, un passe-droit, une licence, n'importe quoi, doit payer. Jusqu'ici il n'a fait que vider les poches du public ; il ne lui reste plus qu'à exproprier pour s'approprier. Cette expropriation serait consommée depuis quelques années, si le tchinn ne se fût tout à coup effacé devant le nihilisme, autrement organisé et redoutable.

elle serait extrêmement red , sous
serait écrasée demain, et , ils p
sa mort. Mais elle est t, tous
teuse, corrompue, tchinn e
même d'où elle es ministratifs
encore que ne l ature, clergé

Recrutée da out entre ses mains.
elle n'a, po uarante ans de tous les
vit que du as-fonds du pays et de l'Alle-
de la cou nands incapables de remplir un
simple ux sont venus par centaines de mille
rielle Russie, et sont parvenus à s'introduire
ron tchinn, dont ils occupent aujourd'hui une
e des hauts emplois.

CHAPITRE XVII.

LE NIHILISME.

Le lecteur a dû comprendre, dès le commencement de ces récits, en quel état de pourriture morale est tombée la Russie, et à qui en incombe la cause.

Depuis la mort de Nicolas, cette plaie n'a fait qu'empirer. Le tzar Alexandre est impuissant à modifier l'état de choses, plus que séculaire, contre lequel son père, l'empereur Nicolas, un souverain à poigne s'il en fut, a lutté toute sa vie avec la plus violente énergie, qui s'est brisée contre la force d'inertie que lui opposait le tchinn.

En cet état, la Russie est mûre pour les sociétés secrètes. Elle est depuis de longues années comme ces vieilles murailles lézardées, fissurées, trouées

de toutes parts, et, malgré les étais qui la soutiennent, fatalement destinée à tomber.

Malgré les avertissements, malgré tout ce qui se passait autour du tzar et qui devait lui ouvrir les yeux, son gouvernement est toujours resté entre les mains du tchinn et de la noblesse féodale, qui, l'un et l'autre, redoutent et repoussent tout changement et toute modification dans la forme des institutions moisies, monstrueuses, qui ont fait leur temps : les premiers, par un sentiment de cupidité vorace inassouvie; les autres, par un sentiment de domination et l'amour des privilèges, des habits brodés, des chapeaux à plumes et de brochettes de médailles, de croix, sous lesquelles tout le poitrail disparaît.

Jusqu'ici, le gouvernement ne s'est maintenu en équilibre qu'à force de violences, d'oppressions, de mesures barbares, de cruautés fécoces et bêtes. Tous les ressorts administratifs sont tellement tendus que l'on ne comprend pas, et les Russes eux-mêmes en conviennent, qu'ils n'aient point encore éclaté.

L'anarchie est partout, dans les idées, dans l'armée, dans la marine, dans le clergé, dans toutes les administrations de l'empire : en un mot, la Russie est affolée; la terreur règne d'un bout à l'autre du pays. Le mécontentement est général;

ce sentiment a gagné une partie des officiers de l'armée et de la marine, qui tous attendent que les événements se dessinent et prennent une forme plus nette, plus accentuée, plus puissante. Les paysans commencent à ouvrir les yeux et les oreilles.

Lors de la dernière insurrection polonaise, les esprits clairvoyants conseillaient, comme unique remède à ce déplorable et dangereux état de choses, une constitution assez libérale pour apaiser les haines et l'opinion publique effarée, puis, comme corollaire, une réforme profonde dans toutes les branches de l'administration de l'empire. L'affranchissement du servage n'est point la liberté.

Il n'y a plus aujourd'hui d'issue possible : il est trop tard. Le gouvernement voudrait marcher en avant, qu'il ne le pourrait pas. Il est usé. Tout compromis entre la couronne et la révolution latente nous paraît une chimère. Telle est l'habitude, l'obéissance passive de cette société, à toutes les hauteurs de la hiérarchie, que personne n'ose risquer un conseil et encore moins se servir de la presse pour le faire parvenir au tzar. L'empire est enveloppé, étreint par cette société secrète des nihilistes, comme par un réseau de mailles allant chaque jour se rétrécissant. La noblesse féodale et le tchinn mettent en jeu non seulement la couronne, mais encore la vie de la famille impériale.

Quoi qu'il ait fait pour saisir le plus petit fil d'une maille de cette formidable trame, le gouvernement n'a jamais pu y parvenir. L'oppression où ce peuple a été maintenu pendant des siècles avec une brutalité sauvage lui a appris à se taire et à souffrir; elle en a fait un peuple de muets. Malmené, maltraité, torturé, supplicié, il s'est fait obséquieux, mielleux, rusé, rampant, pour sauvegarder sa peau et ses membres. Il sait qu'en son pays un mot tue un homme. Ni tortures, ni promesses d'argent, ni la potence ne peuvent le faire parler. Il ne parlera jamais, même devant le bon Dieu. Aucun des conspirateurs tombés entre les mains de la justice n'a trahi sa parole, son serment, son secret. Tous sont morts héroïquement, martyrisés, roués, déchirés, mais muets. Karakasoff était nihiliste; aucune torture n'a pu vaincre son mutisme.

A ce propos, que le lecteur me permette de lui dire ici une petite histoire qui se présente au bout de ma plume, bien que sa place eût dû être ailleurs. On sait que la tentative d'assassinat de Dmitry Karakasoff contre l'empereur Alexandre II a été déjouée par un simple paysan, un curieux, qui se trouvait dans la foule et a détourné le bras de l'assassin. Ce brave garçon, fait prince pour ce fait, s'enfuyait à toutes jambes, de crainte d'être arrêté; il fallut courir après lui, lancer les aides de camp

Le comte de B... comprit la pensée de son souverain et répliqua :

« Raser Varsovie !! Votre Majesté reculerait devant une action qui imprimerait à son règne une tache si profonde que vos descendants ne pourraient jamais l'effacer et que la Russie en porterait éternellement le stigmate. »

Le tzar ne répondit pas et laissa tomber la conversation.

On sait avec quelle implacable rigueur le tzar Nicolas traita la Pologne ; on sait comment Mourawieff pacifia Varsovie.

Jusqu'en 1848, plusieurs sociétés secrètes s'étaient formées en Russie et en Pologne, parmi les étudiants des universités, mais sans but bien défini. Il ne paraît pas qu'aucune ait pu grouper un grand nombre d'adhérents, bien que la jeunesse russe manifestât déjà hautement un sentiment profond de honte de savoir que la Russie était considérée en Europe comme un pays plongé dans la plus hideuse barbarie, comme un réceptacle de filous et de voleurs. Cette réputation d'improbité, due aux exactions, aux rapines, à la vénalité du tchinn, l'avait frappée au cœur, l'exaspérait. Ce sentiment, exploité par deux hommes habiles, devait, Mourawieff aidant, amener le nihilisme.

Le nihilisme est sorti de la Pologne.

C'était, je crois, en 1862. Un jeune étudiant de l'université de Dorpat, le comte Stanislas de X..., en rentrant chez lui, vers le milieu du jour, avec quelques-uns de ses camarades, apprend le massacre de toute sa famille. Sa mère et sa sœur avaient subi publiquement le plus odieux des outrages par la soldatesque, ivre de woodky, de Mourawieff, lieutenant du tzar Alexandre, et chargé de réprimer, d'étouffer la tentative de révolte qui venait de se produire à Varsovie.

Assis devant une table qui lui servait de bureau, la tête appuyée sur sa main droite, les yeux fixés sur la lettre qu'un émissaire venait de lui apporter, lui annonçant l'horrible catastrophe qui le frappait dans ses plus saintes et ses plus vives affections, le malheureux ne murmurait ou plutôt ne râlait que des paroles entrecoupées, sans suite, incohérentes. Son immobilité accusait une de ces douleurs navrantes que même la parole d'un Dieu eût été impuissante à lénifier. Sa figure prit tout à coup une pâleur livide, verdâtre, une teinte de cadavre.

Ses camarades épouvantés, enfiévrés, les yeux humides, le regardaient avec une anxiété terrible. Un moment ils crurent qu'une explosion de colère et de rage allait le ramener à lui-même. Tout à coup, de ses yeux vitreux, deux ruisseaux de

larmes coulèrent sur ses joues et sa barbe naissante. Tous s'empressèrent auprès de lui : « Stanislas, reviens à toi, nous te vengerons, » lui crièrent-ils. Mais aucun souffle ne sortit de ses lèvres et de ses narines; ses yeux n'avaient plus de regard; sa figure ne montrait aucune contraction, elle semblait être de cire ou de marbre. La vie semblait éteinte. Quelques instants après, les larmes s'arrêtèrent, la bouche fit un léger mouvement, les yeux roulèrent dans leur orbite, un souffle comme un hoquet sortit à trois reprises successives de ses lèvres : l'exacerbation de la douleur venait de le tuer.

« Horreur! s'écrièrent les étudiants, en tombant à genoux aux pieds de leur camarade et lui baisant les mains. Nous sommes Russes, Stanislas, les oppresseurs de ton pays; mais, nous en faisons ici le serment, nous vengerons ta mort. Mourawieff a imprimé une tache sanglante au nom russe. Oh! vive la Pologne! et mort au tzar, qui autorise de telles abominations! »

Et la Pologne se venge aujourd'hui en faisant crouler la Russie.

Ce qui n'était alors qu'une association vague en état de formation depuis des années devint en quelques mois une société vengeresse de tant et de si longues iniquités.

Cette scène nous a été racontée dans tous ses détails par un des étudiants qui assistaient aux derniers moments du jeune Stanislas de X... et qui, depuis, s'est fait prêtre en Italie. A l'heure présente, il vit à Rome.

Ajoutons que l'effroyable corruption du tchinn, qui, depuis un siècle et demi, a jeté la honte et le déshonneur dans des milliers de familles, quand il ne pouvait ni les exploiter, ni les escroquer, ni les ruiner, a puissamment aidé au recrutement et à l'expansion du nihilisme.

Le nihilisme est le néant, le renversement, l'effondrement de tout ce qui est depuis si longtemps en Russie.

Comme toutes les choses mal définies, mal échafaudées, il a pris diverses dénominations. Bakounine, dont j'ai connu la famille à Saint-Pétersbourg, n'en est point l'inventeur; il l'a discipliné, il en a dressé les statuts, modifiés plus tard par Herzen, selon les circonstances. C'est dans les conciliabules tenus en Suisse, en Angleterre et en France qu'il a pris cette dernière formule, qui ne laisse aucun doute sur le but à atteindre, et qu'il s'est définitivement constitué après bien des débats auxquels assistaient plusieurs étudiants mosco-

vites, venus en Suisse pour y faire des études médicales et de droit, et qui ne furent pas les moins ardents à propager la doctrine.

On discuta pendant des années. Les uns manifestaient un sentiment d'horreur pour un renversement général et pour l'assassinat au besoin, préférant une transaction. De ce nombre était Herzen. D'autres affirmaient qu'on ne pouvait atteindre le tchinn et l'écraser qu'en faisant tout crouler — ils étaient dans le vrai ; — que, d'ailleurs, l'empire était vermoulu et qu'un faible effort suffirait à le renverser. C'était le chaos, ils ne se le dissimulaient pas et s'y résignaient. Peu importait ce qui surgirait.

Je dois dire ici que Bakounine n'était point socialiste et que ses théories révolutionnaires n'avaient absolument rien de commun avec le socialisme allemand des Lassale et autres. Ce qu'il rêvait avant toute chose, c'était l'affranchissement de son pays.

Les nihilistes savent ce qu'ils veulent, où ils veulent aller ; ils poursuivent leur but avec une rare énergie, et sont organisés de façon à ne compromettre qu'un petit nombre de leurs membres, cinq ou six au plus. Leurs statuts ne comportaient pas tout d'abord l'emploi de la violence ; mais la

brutalité sauvage de la police russe envers les prisonniers a fait dévier le but qu'ils se proposaient. Aux tortures ils ont répondu par l'assassinat et l'incendie.

Le procès de Vera Sassoulitsch, traduite devant une cour d'assises pour avoir assassiné le général X....., qui avait fait torturer et flageller son amant dans sa prison, est venue faire connaître toutes les horreurs commises par cette police sur des hommes sans défense que, dans tous les pays civilisés, la loi protège jusqu'au moment de leurs condamnations.

Ce procès a révélé un fait beaucoup plus grave que ce que l'on a bien voulu y voir. L'unanimité de ce jury acquittant l'accusée n'indiquait-elle pas que le nihilisme avait des attaches puissantes et profondes dans certaines classes de la société? Cet acquittement n'était-il pas un avertissement sévère qui allait droit toucher la couronne et l'avertir que le règne du despotisme devait finir à bref délai? Mais le tzar, dominé par sa noblesse, son entourage allemand et le tchinn, loin de retenir cette leçon, de rompre avec le passé, d'appeler aussitôt un ministère national et de commencer les réformes, a, au contraire, laissé son gouvernement redoubler de fureur. Les conseils de guerre ont remplacé le jury en matière criminelle et cor-

rectionnelle, et, depuis lors, on juge, on knoute, on assomme, on torture, et on déporte en Sibérie, aux îles du golfe Ségalien et aux Kouriles.

Depuis lors aussi, les nihilistes ont répondu par les plus terribles représailles. On tue, on égorge les prisonniers dans l'ombre des cachots ; ils tueront les généraux, les ministres, les princes, le tzar, tout ce qui leur tombera sous la main ; ils brûleront les maisons, les palais, les forêts, les villes les plus riches, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à détruire, jusqu'à ce que l'exaspération empoigne toute la population et que l'on en finisse avec ce tchinn, cette noblesse féodale, avec ces lois barbares, avec le tzar et sa famille. Peu importe que la Russie, dans cet effroyable cataclysme, se démembre et que chaque nationalité reconstitue son autonomie.

Je ne discute pas, je n'approuve pas, je ne fais que raconter.

L'abolition du servage fut un coup de fortune pour le nihilisme. Esclave, le paysan était dans une position relativement heureuse. Son existence matérielle lui était assurée par le travail, assez supportable. Il se laissait doucement vivre, sauf le rotin du boyard. Aujourd'hui il ne doit plus comp-

ter que sur lui-même. Le seigneur ne lui doit plus rien. Le paysan est dans l'état d'un locataire qu'on a expulsé violemment du domicile qu'il occupait et qui se trouve tout à coup sur le pavé de la rue. Du jour au lendemain, on a fait trente millions de prolétaires, écrasés d'impôts, pillés, volés, escroqués à tout instant par le tchinn. On voit tout de suite poindre la loi agraire. Est-il rien de plus séduisant pour ce paysan encore dans l'enfance sociale que la perspective de partager les biens de son seigneur, que l'on fait miroiter à ses yeux?

Le Russe est vindicatif. Dans ses vengeances, qu'il couve pendant des années, quand il ne peut les satisfaire au gré de ses désirs, il est féroce et cruel. Dans toutes ses tentatives de révolte, il a compris la liberté à la manière des nègres : le paysan extermine d'abord ses anciens maîtres et leurs intendants, brûle les châteaux, saccage les moissons, incendie les forêts. Le soldat massacre ses officiers comme à Staraïa-Roussa. Les horreurs commises dans les colonies militaires du Volkoff ont été décrites plus haut ; elles donnent la fièvre aux plus endurcis. Que peut-on attendre d'un peuple si durement traité et torturé, le jour où il se soulèvera contre ses oppresseurs? Le despotisme bestial si longtemps exercé a fini par abrutir toute la population. Ce n'est pas assurément avec un tel

régime que l'on inspire des sentiments généreux.

Bakounine et Herzen n'étaient point des anarchistes, tant s'en faut; l'un et l'autre se fussent opposés de tout leur pouvoir à l'assassinat et à l incendie. Ni l'un ni l'autre n'étaient démocrates dans le sens absolu du mot. Ils savaient bien que le peuple russe n'était pas assez robuste pour digérer une forte dose de libertés; qu'il avait, au contraire, grand besoin d'être retenu et maintenu. La constitution qu'ils rêvaient aurait-elle modifié les mœurs si profondément dépravées du gouvernement et du tchinn ? Le mal était trop grand. Si ces deux révolutionnaires eussent vécu d'assez longues années pour voir s'accomplir leurs projets, ils se fussent vite convaincus qu'une révolution qui s'élabore souterrainement ne s'interrompt pas, qu'elle poursuit son œuvre, malgré tout, jusqu'à la fin, et toujours en exagérant les causes qui l'ont fait naître. Ils en eussent été les premières victimes.

Ceux qui les ont remplacés à la tête du mouvement sont bien autrement énergiques.

« Une société ne périt pas, disent-ils; l'état social qui surgira à la place de ce que nous ferons crouler ne peut pas être pire que celui qui existe aujourd'hui, Périsse donc la Russie des Romanoff! »

Dans ces paroles est tout le nihilisme. Faire le néant, faire sombrer l'empire, comme on abat une masure pourrie pour élever à la même place une maison plus solide avec des matériaux nouveaux. Mais qui sera le Moïse de ce nouveau peuple?

Dmitry Karakasoff et de Solowieff qui ont tenté de tuer le tzar étaient des nihilistes. On les a pendus. On a bienfait. Un assassinat, quel qu'en soit le mobile, est toujours un crime odieux. On a assommé, tué et lapidé des nihilistes comme des chiens, dans les prisons, pour en obtenir des révélations sur la société; ce fut un tort, plus encore, un acte bête, qui appelait des représailles; mais ce ne sont, après tout, que quelques cheveux de moins de la tête de cette association qui compte aujourd'hui des milliers d'adhérents. La marche du nihilisme ne s'est point ralentie un seul instant. Elle contiuue à jeter la terreur dans tous les esprits par son ubiquité. Tantôt elle fait flamber Orembourg; un mois après, comme une brusque saute de vent, elle vient incendier Riga, la seconde ville maritime de l'empire, Viazma. Demain ce sera, qui sait? Odessa, peut-être; Pétersbourg, Kazan, Kiew, Astrakhan.

Cependant il ne faut pas se méprendre sur les sentiments de cette secte : elle ne rêve l'anarchie

que pour atteindre le tchinn, contre lequel elle défend la propriété. Ceci n'est point aussi paradoxal qu'on peut le croire.

La partie saine du tchinn, — elle est bien faible, — convaincue de l'impuissance du gouvernement actuel à enrayer le mal ; que l'empire tombe de plus en plus en pourriture et que sa ruine est imminente, n'a pas hésité à se ranger du côté des nihilistes. Cela explique comment il se fait que l'on rencontre dans cette société des fonctionnaires de tout grade, jusqu'à des sénateurs, des généraux, des popes, etc. Le secret a été si bien gardé que, par leur complicité et celle des principaux agents des douanes, les nihilistes ont pu faire entrer en Russie et en Pologne des pièces détachées de presses d'imprimerie, l'une d'un côté, l'autre plus loin, de les rassembler, de les monter et de faire imprimer des brochures, de petits almanachs, des proclamations dissimulées sous des titres insignifiants, mais contenant des éléments de propagande, sans éveiller les soupçons de l'autorité. La Russie est inondée de ces récits, de ces appels à l'insurrection.

Que le nihilisme triomphe ; que la dynastie des Romanoff disparaisse dans ce coup de vent, qu'ar-

rivera-t-il ? Sur les ruines qu'édifiera-t-on ? qui le sait ? Les nihilistes ne s'en inquiètent pas. Quand on travaille à bouleverser un pays de fond en comble, sait-on qui sera appelé à le reconstituer sur des bases nouvelles ? Les chefs actuels de cette secte sont trop intelligents pour s'imaginer qu'ils pourront enrayer le mouvement. C'est l'histoire éternelle des révolutionnaires.

Est-ce une oligarchie, la plus monstrueuse forme de gouvernement qui a bien pu faire pendant plusieurs siècles la grandeur et la prospérité des républiques italiennes, notamment de celles de Venise et de Gênes. Autre temps, autres mœurs, autre politique : ce serait détruire une tyrannie odieuse pour y substituer une autre tyrannie non moins abominable.

Ce n'est pas autre chose que rêvaient Petel, Troubetskoy et autres, dans l'imbécile échauffourrée de 1825 à Pétersbourg; que les Dolgorouki ont tenté sous le malheureux Pierre II, mort sous leurs barbares cruautés. Cependant ce ne serait pas la première fois que les conspirateurs russes se fourraient cette idée dans la cervelle.

Avant l'effondrement complet de l'empire russe, on est appelé à voir — il faut s'y attendre — d'autres originalités dont on ne peut prévoir les conséquences; à voir aussi se produire des scènes

de sauvagerie sanglantes à effrayer le monde par leur abominable violence, qui dépasseront en atrocités cannibalesques celles commises par les radicaux espagnols il y a quelques années, à Barcelone, à Alcoy, etc. Le paysan russe se vautrera dans le sang.

Les nihilistes, je le répète, ne songent point à ce qui adviendra : anéantir le tchinn, tel est leur objectif. Les haines grandissent, couvent, fermentent et éclateront un jour comme un coup de tonnerre.

Le nihilisme aura ses martyrs, soit. Mais leur sang retombera lourdement sur la tête de ses bourreaux.

Quand on pense à toutes les horreurs, à toutes les cruautés dont les tzars ont frappé les populations de l'empire, on ne peut que concevoir l'espérance que, pour l'honneur de l'humanité, le jour viendra où le tzarisme sera écrasé.

CHAPITRE XVIII.

ÉPILOGUE.

On a généralement une très fausse idée de la Russie. Pendant son long règne, le tzar Nicolas semblait avoir pris à tâche d'en faire l'épouvantail de l'Europe, et lui-même posait comme ces fantômes empaillés placés au milieu des champs de melons et de riz, pour effrayer les oiseaux et les singes.

Malgré les révélations de M. de Custine en 1840, et de quelques autres voyageurs qui ont, à diverses époques, parcouru cet étrange pays, resté le même jusqu'ici malgré l'abolition du servage et quelques réformes qui en étaient nécessairement le corollaire, réformes d'une ineptie étrange qu'il

a fallu modifier cinq ou six fois depuis, on a persisté à croire à cet empire des forces matérielles formidables, capables, dans un temps donné, de renouveler les invasions sous lesquelles l'empire romain a succombé. La guerre de Crimée et celle qui s'est terminée par la prise de Plewna ont prouvé ce qu'était véritablement ce pays.

On s'imagine que les tzars n'ont qu'à frapper le sol d'un coup de knout pour en faire sortir d'innombrables légions tout armées, équipées, éduquées; rien n'est plus invraisemblable.

Le paysan russe, ce que l'on appelle vulgairement la matière à soldat, n'a aucune aptitude pour ce rude métier : avec le temps et le bâton il s'y façonne tant bien que mal, mais sans entrain, sans intelligence. C'est une lourde et inepte machine de guerre qui ne marche pas, et qu'il faut pousser, fanatiser. Son tempérament est réfractaire aux exigences de la vie de soldat.

Il ne croit pas au bâton de maréchal, pas même à l'épaulette du plus bas officier, exclusivement réservée aux élèves des écoles de cadets. S'il croit à quelque chose, c'est de ne sortir du service militaire qu'estropié et réduit à mendier son pain. Sa charrue, le champ qu'il cultivait, son izba ont certainement plus de charme pour lui que les paquets de médailles qu'on lui accroche sur la poitrine et qui

ne lui rapportent absolument rien, que le métier de fossoyeur pour enfouir des monceaux de cadavres charcutés par la mitraille.

Que la Russie soit le plus vaste empire du monde, plus étendue peut-être que ne l'était l'empire romain sous les premiers empereurs, personne n'y contredit. La vastitude d'un État ne fait point sa force; elle est au contraire une cause permanente de faiblesse, elle le fait ressembler à une araignée puissamment ventrue que ses maigres et longues pattes ne peuvent soutenir.

On a dit et répété de tous les côtés, sans connaître un seul mot de ce pays, de son organisation, que sa puissance est exorbitante. Selon le recensement de 1865, la Russie possède, il est vrai, soixante-dix-huit millions sept cent-quatre-vingt-quinze mille huit cent-sept habitants! (78,795,807) en y comprenant les Lapons, les Tchouvaches, les Samoyèdes, les Esquimaux, les Kamtchadales, les Yacouts, les Vogouls et cent autres peuplades tout aussi intéressantes qui circulent dans la Sibérie et les steppes. Qu'est-ce que cela prouve?

Sa surface est énorme : quinze mille verstes de l'est à l'ouest, et trois mille six cents du nord au sud, comme on l'a dit au commencement de ce

volume. Elle n'est sillonnée, dans sa partie européenne seulement, que par deux voies ferrées, l'une de Pétersbourg à Odessa, l'autre de Varsovie à Kasann et quelques tronçons sans grande importance stratégique. Partout ailleurs, dans les angles énormes formés par ces deux voies qui se croisent à Moscou, et qui vont s'élargissant jusqu'aux extrémités de l'empire, les provinces ne sont reliées l'une à l'autre que par des chemins de traverse souvent défoncés, boueux, sous l'eau, tracés au hasard à travers des steppes, des forêts pourries, des sables spongieux.

Les troupes, suivies de leurs impédiments, éparpillées de tous les côtés ont, en temps de guerre, à les franchir presque sans étape, par tous les temps, à la belle étoile et jonchant la route de cadavres, de malades, d'estropiés.

Je crois l'avoir dit ailleurs, la vie d'un homme en Russie ne vaut pas celle d'un chien. Les réquisitions y sont impossibles. Que prendre chez les paysans? ils n'ont rien. Ces armées russes que l'on fait parader dans la belle saison devant les étrangers ne sont qu'un trompe-l'œil. Une armée russe détruite est vingt ans à se refaire.

Bien que le tzar Alexandre se fût préparé de lon-

gue date à la lutte qu'il a engagée contre la Turquie, au mépris des traités existants, sous le prétexte fallacieux de sauvegarder les intérêts religieux des chrétiens d'Orient, on a vu cependant avec quelles difficultés il est parvenu à mettre quatre cent mille hommes sous les armes, les échecs terribles que cette armée a subis tout d'abord, et qui pouvaient se convertir en un désastre effroyable, si l'Angleterre, mieux inspirée, avait jeté cinquante mille hommes à Constantinople et si l'Autriche se fût opposée énergiquement au départ de l'armée valaque, forte de quarante et un mille hommes, envoyée au secours de l'armée russe devant Plewna.

La déroute eût été aussi certaine si la Turquie n'avait dû immobiliser une partie de ses forces à maintenir la Serbie.

Le tzar, disent certains journaux, peut mettre quatre millions d'hommes sur pied. Il faut en vérité être d'une ignorance profonde à l'endroit de la Russie pour avancer de tels faits.

L'embarras du tzar n'est certainement pas de lever une telle masse d'hommes. Eh bien! après? Il faut les équiper, les nourrir, les armer, les former au maniement des armes, les assouplir au service militaire, les payer et enfin les jeter sur un point quelconque de ses frontières. Je dois

répéter ici que l'instruction du paysan russe est lente, difficile, que l'homme est lourd, inepte.

D'ailleurs ces avalanches humaines ne constituent pas, à elles seules, l'élément brutal d'une armée ; il faut compter avec la nature du sol, du climat, avec la viabilité des chemins, l'intelligence des officiers, avec les ressources du pays. L'argent est comme le balancier d'une pendule : le balancier s'arrête-t-il, tout s'arrête. La dette russe s'élève aujourd'hui à plus de seize milliards, somme énormissime pour un pays dont les ressources sont encore peu développées et dont l'accroissement ne peut être que l'œuvre du temps, de plusieurs siècles peut-être. Le commerce intérieur et les diverses industries, — en très petit nombre, — ne sont pour la plupart soutenues que par des capitaux étrangers faciles à alarmer. Effrayez par la perspective d'une longue guerre soit avec l'Allemagne, — ce qui arrivera un jour, les Allemands appâtés par les milliards et le retour de l'Alsace, convoitent depuis longtemps les provinces de la Baltique, toutes allemandes, — soit avec les Maggiars qui ne permettront jamais que la Russie emprisonne la mer Noire et le Danube, les comptoirs anglais, américains, allemands, hollandais, grecs, arméniens, de Tangarock, d'Odessa, de Riga, de Moscou, de Pétersbourg, d'Archangel, et

cette grande machine gouvernementale s'affole et se détraque.

Ses ressources sont loin d'équilibrer son budget. Son crédit sur les places de l'Europe est du dernier ordre; le tzar n'obtiendrait pas cent cinquante millions de francs. Les efforts prodigieux que la Russie a dû faire ont épuisé ses finances les plus liquides; le balancier est arrêté pour longtemps. Et, à l'heure où nous écrivons ces lignes, si ses rapports diplomatiques avec la Prusse ne se détendent pas, elle n'a rien à opposer à une armée prussienne qui entrerait en Russie aussi facilement que mon doigt dans une motte de beurre.

L'Angleterre pouvait facilement la mettre pour de longues années dans l'impossibilité absolue de lui nuire, de troubler le repos de l'Europe, et, sans tirer un coup de canon, la forcer à revenir au traité de 1856 déchiré en 1870 avec le consentement de l'Angleterre et de l'Italie qui l'avaient signé, alors que la France, lâchement abandonnée par ces Italiens dont elle venait bêtement de faire l'unité au prix de son sang et de son argent, ne pouvait s'y opposer : c'était de bloquer tous les ports russes. N'ayant plus d'exutoires pour l'écoulement de ses produits, la Russie, bondée de papier-

monnaie, ne pouvant recourir à de nouvelles émissions, tombait dans la plus cruelle des situations, dangereuse même pour la famille des Romanoff. Le gouvernement anglais pouvait d'autant mieux la réduire, la briser, qu'il savait mieux que personne n'avoir jamais, ni dans le présent, ni dans l'avenir, à se préoccuper de l'invasion de ses provinces asiatiques par une armée russe, dont nous parlerons plus loin. Il doit regretter vivement aujourd'hui de ne pas l'avoir fait. S'il a cru échapper à un conflit oriental en s'emparant de l'île de Chypre, il sera plutôt qu'on ne pense complètement désabusé. Ce conflit renaîtra sous une autre forme sur le Bosphore ou dans l'Asie mineure.

Ce que l'on a ignoré jusqu'ici, ce que nos hommes d'État feignent peut-être d'ignorer, c'est que la paix entre la Turquie et la Russie était plus nécessaire à la Prusse qu'aux belligérants.

La Russie, aux yeux de laquelle la Prusse avait fait miroiter l'annulation complète du traité de Paris, avec la complicité volontaire ou forcée de l'Autriche, ne savait comment se tirer d'une guerre qui compromettait l'honneur de ses armes et qu'elle avait entreprise au nom des chrétiens d'Orient, fort peu intéressants, la plupart peuples à pendre, mais qui ne demandaient nullement la protection des Moscovites.

Le gouvernement prussien ne croyait pas à l'intervention si énergique et si spontanée, à la dernière heure, de l'Angleterre, isolée de la France. Il espérait par ses efforts, monnoyés peut-être, et les influences de famille, endormir la vigilance du ministère Disraéli, le faire tomber, et ramener M. Gladstone au Foreing-Office. La Russie succombant sous le poids de la plus lourde des humiliations, d'un désastre peut-être, la Prusse se trouvait à son tour isolée. Le particularisme, qui gagnait chaque jour du terrain en Allemagne, pouvait, entraînant les Maggiars, l'Autriche et la France, briser l'empire allemand créé à Versailles. Il lui fallait donc à tout prix la paix. Ses hommes d'État, à la supplication du tzar aux abois, ont inventé le Congrès, où l'Italie et la France, enguirlandées par la cour de Berlin, ont fait si triste figure, quoiqu'en aient dit les feuilles ministérielles. Le Congrès a démembré la Turquie d'Europe et distribué les différents fragments aux plus forts, mais on verra prochainement si l'Autriche aura à se féliciter d'être restée indifférente à cette guerre, qui devait lui enlever le bas Danube, fleuve essentiellement autrichien et hongrois, et à se féliciter du rôle que son ministre, Andrassy, lui a fait jouer en cette affaire.

Le démembrement de l'empire ottoman par le Congrès n'est point fini ; ce n'a été que le premier

acte de cette tragédie sanglante où plusieurs centaines de milliers d'hommes ont été conduits à la boucherie, massacrés pour la gloire et les appétits de l'autocrate moscovite.

L'empire ottoman est fatalement condamné à disparaître de l'Europe. Depuis trop longtemps la Russie prépare les voies qui doivent la conduire sur le Bosphore, objectif de ses plus ardentes convoitises, pour jamais y renoncer. La guerre renaîtra. Les Turcs s'y préparent et ne se font pas d'illusion sur son issue. Ils connaissent depuis longtemps la prophétie du poète persan Adaï-Holkar, un santon qui avait souvent sa raison. Ce santon, mort vers l'an 1680 à Schiraz, la capitale littéraire de la Perse, dans son livre des *prophéties*, dit :

« Dieu a octroyé tous les palmiers et tous les bananiers de ce monde aux musulmans. L'islamisme ne peut se répandre et prendre racine que là où les bananiers et les palmiers, ces plantes bénies du prophète, croissent spontanément. »

Cette prophétie est d'autant plus remarquable que les musulmans n'ont pu se maintenir ni en Espagne, ni en Italie, ni en Sicile, ni en Grèce, et s'ils occupent encore aujourd'hui Constantinople, ils ne le doivent qu'à des causes politiques d'un intérêt européen.

Les Russes s'établiront-ils sur le Bosphore, et leurs popes avinés et plus grossiers que les Esquimaux chanteront-ils un jour un *Te Deum* dans la mosquée de Sainte-Sophie, l'ancienne basilique des empereurs d'Orient?

La Russie pourra-t-elle s'y maintenir?

Le traité de 1856 déchiré, anéanti; que feront alors les puissances signataires de ce traité? Que fera l'Angleterre?

That is the question!!!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I.

Pages.

Qu'est-ce que la Russie. 1

CHAPITRE II.

A travers l'Allemagne. 11

CHAPITRE III.

Entrée en Russie 23

CHAPITRE IV.

Saint-Pétersbourg. 31

CHAPITRE V.

Le climat. 43

CHAPITRE VI.

La société russe 59

CHAPITRE VII.

Pages
La noblesse dans ses terres 79

CHAPITRE VIII.

Justice. 94

CHAPITRE IX.

Le knout. 115

CHAPITRE X.

Le clergé. 147

CHAPITRE XI.

Esclavage. 185

CHAPITRE XII.

Finances. 210

CHAPITRE XIII.

La marine. 217

CHAPITRE XIV.

L'armée 228

CHAPITRE XV.

A quoi sont dus les agrandissements de la Russie 256

CHAPITRE XVI.

Le Tchinn 267

CHAPITRE XVII.

Pages.
Le Nihilisme 275

CHAPITRE XVIII.

Épilogue 293

FIN DE LA TABLE.

Quantin imprimeur
S. Benoît 7 à Paris